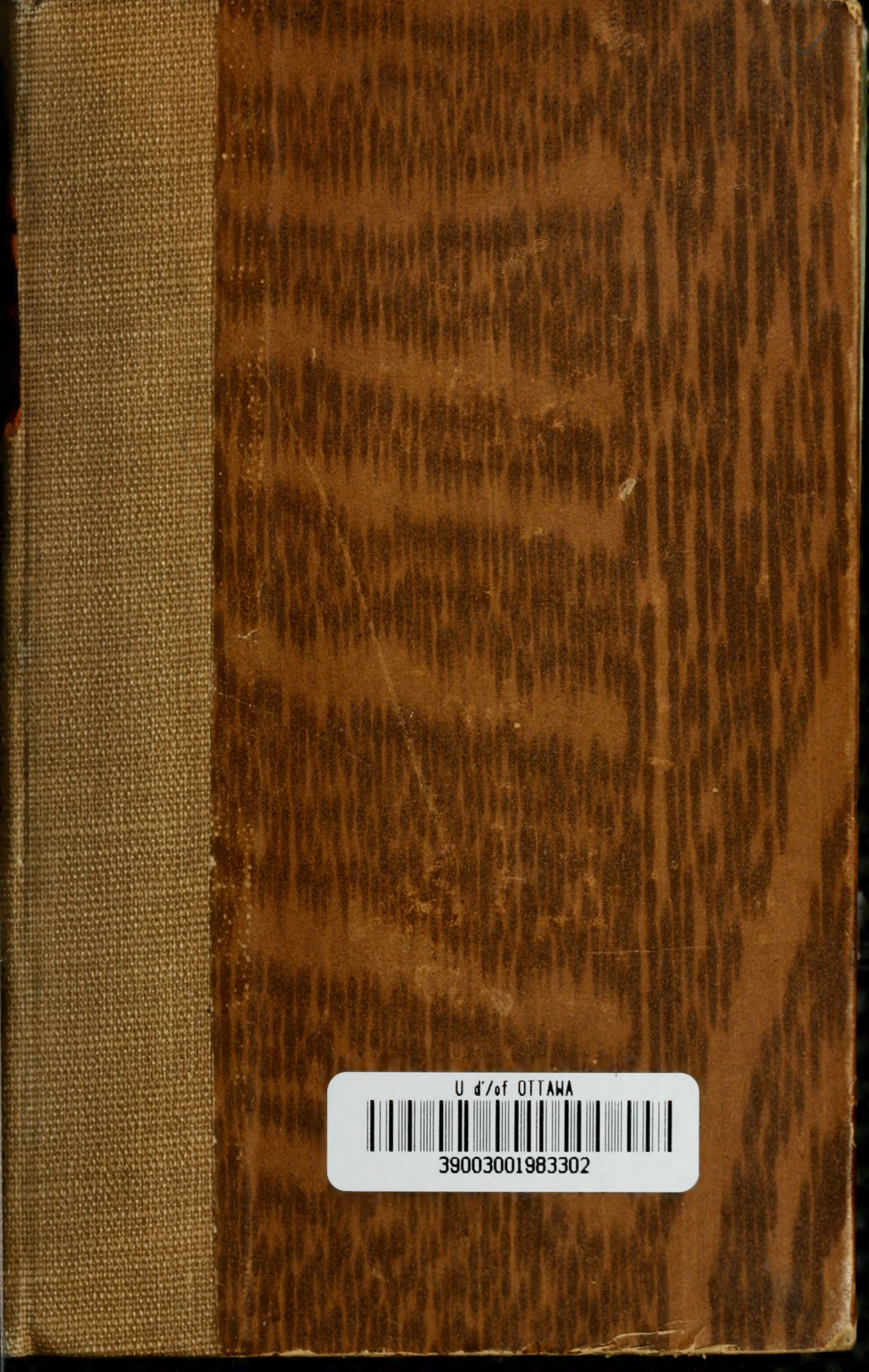
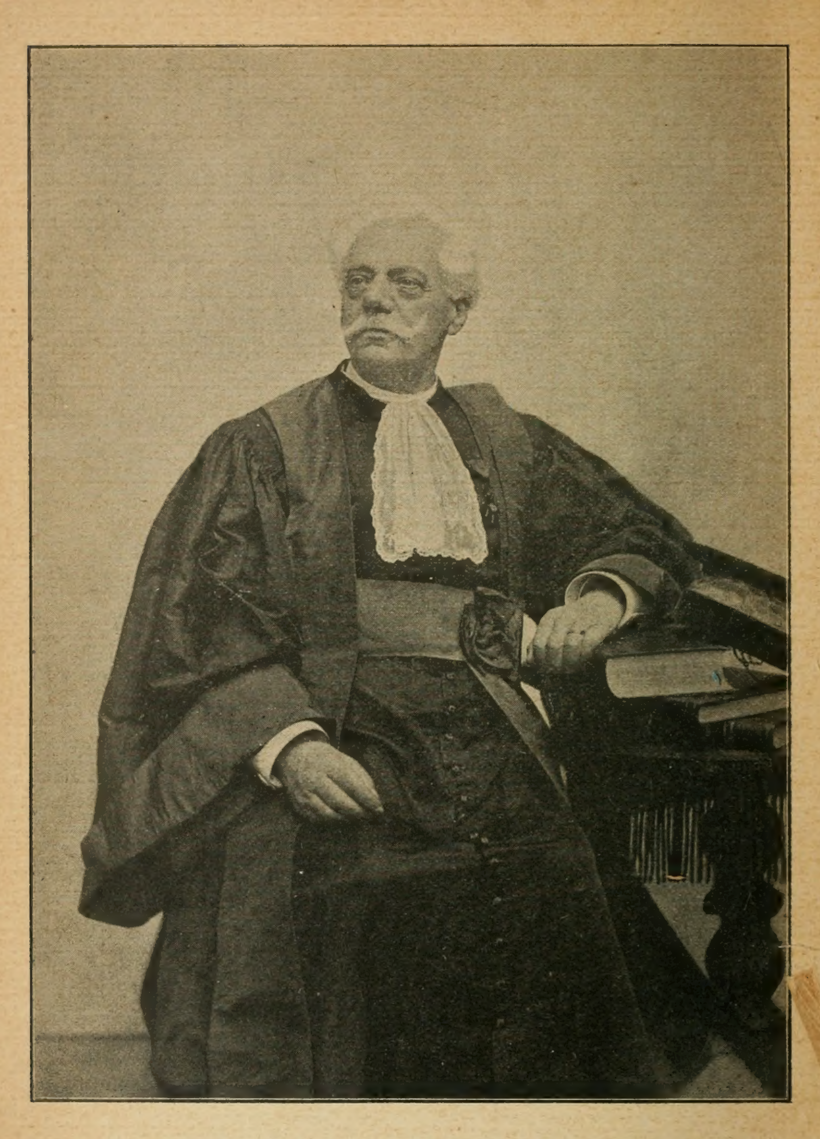
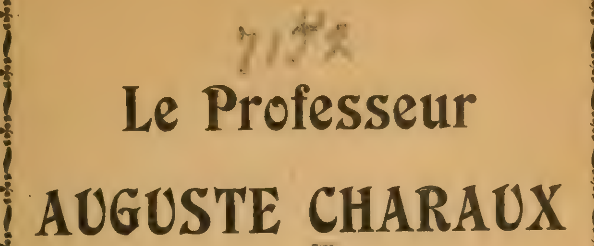


LE PROFESSEUR

AUGUSTE CHARAUX



LE PROFESSEUR CHARAUX

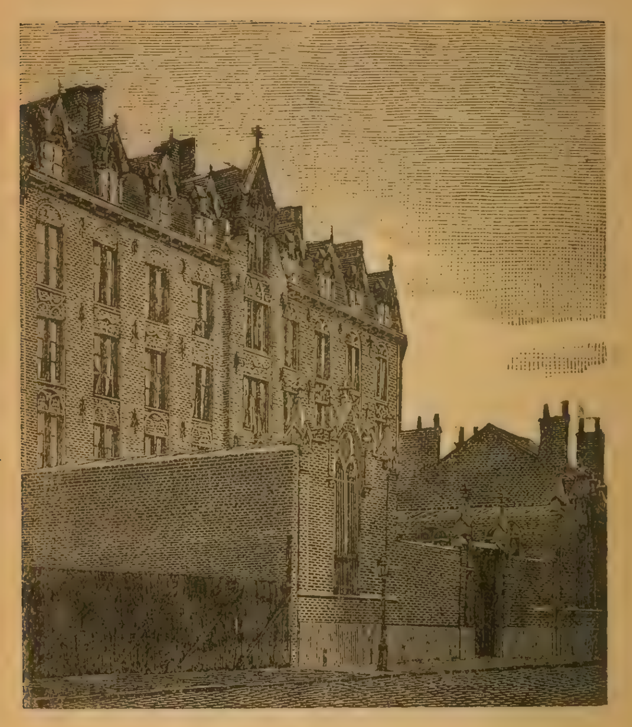


Le Professeur
AUGUSTE CHARAUX

1832 — 1912



Œuvre Saint-Charles de Grammont
BRUGES (Belgique)



LILLE — LA MAISON DES ÉTUDIANTS AUX FACULTÉS

AVANT-PROPOS

Je demande à Dieu d'être ferme et vrai dans le récit, que je commence aujourd'hui, d'une vie déjà longue, après un demi-siècle et plus d'enseignement, dans l'Université de l'État d'abord, et ensuite dans l'enseignement supérieur catholique.

Un excès de fatigue (juin 1907), heureusement réparé par un repos de quelques mois, m'a rendu la liberté et donné des loisirs qui me permettent de jeter un regard en arrière sur le temps écoulé.

Mon existence, assez inégale, a été successivement emportée, de mon lieu natal Pont-à-Mousson, à Metz, dans les Vosges, dans l'Isère, dans les Ardennes, en Bretagne, dans les Hautes-Pyrénées, dans les Landes, et enfin à Lille lorsque se fonda en 1876, l'Université catholique si chère à Pie IX et à ses successeurs.

Je ne reviendrai pas sur les souvenirs d'enfance que j'ai consignés dans un livre intitulé : *Histoire de ma famille.* Les traits saillants de mon caractère étaient une turbulence enfantine sous laquelle se cachait un cœur qui avait besoin d'être aimé et ménagé, et une ardeur au travail qui me dispensait de chercher ma science au fond de ma casquette, où se cachait trop souvent le livre à apprendre par cœur.

PREMIÈRE PARTIE

Les Mémoires du professeur Auguste Charaux

I.

Enfant, élève à Pont-à-Mousson et à Metz (1832-1851)

Mon père, Firmin Charaux, avait encore eu pour professeurs, quand il fit ses études, des hommes de l'ancien régime, des religieux sécularisés, un chanoine régulier, un Prémontré entre autres, et un principal qui était un chrétien et un homme de bien.

Même ses premiers collègues, quand il fut professeur, étaient des hommes de foi, plus ou moins altérés, sans doute, par les traditions du jansénisme, mais dignes, malgré tout, d'enseigner et d'élever la jeunesse. C'étaient M. Mathieu Droz, qui avait jadis succédé au poète Gilbert, M. Rolly, qui n'aurait pas manqué la messe, les vêpres et même le salut du dimanche, et M. Jacob, qui avait été précepteur dans une famille aristocratique sous l'ancien régime.

Cependant un certain professeur détonnait déjà sur le reste. Un dimanche, il retint, à la maison, mon père encore célibataire, pour lui dire des vers satiriques qu'il avait composés contre un de ses collègues. Il aimait, à vrai dire, à se réjouir un peu plus qu'il ne fallait dans les vignes du Seigneur ; mais c'était en tout bien, tout honneur, sans soulever le scandale, et sans cesser d'être un fort honnête homme.

Le chanoine régulier Laliette avait longtemps brillé, dans les mathématiques spéciales, au collège de Pont-à-Mousson, et fait recevoir nombre d'élèves à l'école polytechnique.

Un autre chanoine régulier avait été le professeur, puis le collègue de mon père. Tout sourd qu'il était, il savait se faire respecter. Mis à la retraite, il aimait, aux jours gras de chaque année, à réunir ses anciens collègues dans un repas plantureux. La chair de porc en faisait l'ornement principal, et mon père, doué cependant d'un des meilleurs estomacs du monde, goûtait, la nuit suivante, un sommeil moins paisible que de coutume. La choucroute alsacienne, les délicieuses petites saucisses, et le boudin chaud comme braise en étaient la cause.

J'ai parlé tout à l'heure d'un Prémontré. C'était un digne homme qui fut quelque temps principal intérimaire. Il mourut en 1815, lors du passage des Alliés, et son cercueil, par un temps de neige, traversa les rangs des Cosaques qui venaient de descendre, au galop de leurs chevaux, la côte de Mousson.

Tels étaient, jusque vers 1830, et même un peu après, les dignes régents, comme on les appelait, qui avaient enseigné au collège de ma ville natale.

Mais le principe sur lequel Napoléon Ier avait fondé l'Université de France était révolutionnaire : de parti pris, il confondait dans une même éducation les enfants de tous les cultes, catholiques, protestants et israélites. De ce principe vicieux devaient sortir, un jour ou l'autre, des hommes dont le jugement serait faussé, dont les convictions religieuses seraient ébranlées, et qui, devenus à leur tour éducateurs, seraient au-dessous de leur tâche.

C'est ce qui arriva. Aussi, quand j'entrai au collège, en 1844, comme élève de sixième, quel changement, quelle révolution !

Notre professeur était un petit homme, Vosgien de naissance. Il s'occupait aussi peu que possible de ses élèves. Nous étions quinze ou seize dans sa classe, qui se faisait dans une de ces grandes salles où les Pères Jésuites, fonda-

teurs de l'établissement, avaient autrefois enseigné. Les fenêtres, qui donnaient sur la Moselle, formaient des embrasures profondes ouvertes dans des murs d'une épaisseur formidable.

Un détail donnera l'idée du peu de discipline qui régnait parmi nous. Un jour, après une période de froid rigoureux, nous entendîmes, dans une débâcle de l'hiver, les glaçons se fendre et aller, avec un vacarme épouvantable, se briser contre les arches du pont romain qui sépare la ville en deux. D'un élan unanime, les gamins se précipitèrent hors des bancs dans l'embrasure des fenêtres, pour jouir du spectacle après avoir entendu le bruit. La plupart grimpèrent même sur les appuis pour mieux voir. Seuls quelques timides restèrent sur le carrelage. Quant au professeur, assez surpris de l'incartade, il resta muet, je ne dirai pas dans sa chaire, car il n'y mettait jamais les pieds, mais à côté de nous.

Parfois debout et immobile, en effet, le plus souvent il se promenait dans toute la longueur de la salle. A certains moments, il nous tournait le dos, et nous en profitions pour causer, rire, nous pousser, faire mille singeries.

Il y avait parmi nous un crétin de la plus belle espèce. Quand il avait fait quelque fredaine, le professeur, pour le punir, l'installait sur une chaise défoncée, au milieu de la classe, et l'exposait à la risée de ses camarades. En huitième, ce garçonnet avait été un prodige ; en sixième, déjà il échouait piteusement, victime, on peut le dire, de l'ambition de ses parents. Ceux-ci étaient de petits merciers, étroits et jaloux ; au lieu de faire de leur fils un honnête artisan, ils avaient voulu le lancer dans les études ; ils étaient cruellement punis, car c'était, au suprême degré, un fruit sec.

En somme, nous n'apprenions rien, ou à peu près rien, si bien qu'un beau jour, un de mes condisciples, surnommé

Renardus rusus parce qu'il avait ainsi traduit l'expression « renard rusé », ne sut pas, dans sa mémoire paresseuse, trouver vingt mots latins quelconques qui devaient lui faire pardonner je ne sais plus quelle gaminerie.

Voilà pour la tenue et l'enseignement. Quant aux commandements de Dieu et de l'Église, ces galopins-là ne s'en inquiétaient guère. Des seize élèves qui composaient alors la sixième, seul je suis resté attaché à la religion, protégé par l'excellente éducation que m'avaient donnée mes parents chrétiens.

Mon professeur de sixième savait l'allemand, et il l'enseignait en différentes classes. C'était, parmi les élèves, à qui montrerait le plus de mépris pour la langue de ceux qui nous avaient vaincus en 1814 et 1815 ; on prenait plaisir à se faire mettre à la porte et à ennuyer le malheureux maître : il représentait l'ennemi héréditaire, il payait pour lui. Rien de plus absurde, dira-t-on... Mais parlez donc de raison à des enfants qui ont entendu cent fois, au foyer paternel, le récit des insolences et des brutalités prussiennes.

La tradition a persisté longtemps ; peut-être se continue-t-elle encore. J'ai vu, en effet, un infortuné professeur au lycée de Metz, deux fois détesté, pour son enseignement d'abord, puis pour son nom qui était abominablement prussien. Il souffrit, en quelques semaines, tout ce que l'on peut souffrir de la part de la gent écolière.

Dans un billet qu'il adressait un jour au censeur des études, il écrivait que « la tempête avait diminué d'intensité ». La tempête, c'était le tapage assourdissant dont les élèves le gratifiaient tous les jours. Cette accalmie ne dura pas, et, en fin de compte, le malheureux fut réduit à disparaître.

Mon professeur de sixième mourut jeune, frappé d'apoplexie en pleine rue. Pendant tout le temps que j'avais vécu

sous sa férule, je ne lui avais connu qu'un seul gilet auquel manquait toujours le même bouton.

***

Mon professeur de cinquième avait, dans sa classe, un peu plus de tenue et d'ordre que le précédent. Il se nommait Léopold. Pourquoi l'avait-on surnommé Coco ? Je n'en ai jamais rien su. C'était un philosophe à sa façon. Il s'était bâti dans le roc, sur un sommet des Alpes, une espèce d'ermitage où il allait passer ses vacances et d'où l'œil embrassait une vue délicieuse sur les montagnes. Vis-à-vis des élèves, il se donnait des apparences de justice rigide et quelque peu pharisaïque. Mais le dévouement ne l'étouffait pas, car je ne me rappelle pas que ni lui, ni le précédent nous ait jamais corrigé un devoir.

D'habitude, il trônait solennellement dans sa chaire. Mais de temps à autre, il avait des colères provoquées par la malice de quelqu'un d'entre nous. Alors, à bout de patience, transporté, pâle d'indignation, il descendait d'un bond et se précipitait sur le coupable. Je le vis, un jour, poursuivre de banc en banc un élève qui ne se laissait pas prendre ; quand il l'atteignit, il le saisit à la gorge, le secoua vivement, et, après lui avoir lancé quelques épithètes d'ailleurs bien méritées, reprit le chemin de la chaire, encore tout ému.

En été, à la classe de l'après-midi, il lui arrivait parfois de sommeiller doucement. N'ayant pas de store pour nous préserver du soleil, nous tâchions d'y suppléer en dressant un tableau noir contre la fenêtre. Une fois, ce tableau nous procura une joie malicieuse, dont je me souviens encore comme au premier jour. Un gamin demanda, par signe, la permission de sortir, et par un mouvement de tête que provoquait peut-être le sommeil, le professeur l'accorda.

L'élève alors de se diriger vers la porte et de l'ouvrir avec violence, de façon à établir entre cette porte et la fenêtre un fort courant d'air. Ce courant jette le tableau par terre avec un grand bruit ; le professeur éveillé sursaute dans la chaire, et nous nous précipitons avec ensemble sur le tableau tombé, pour le remettre en place, et, au besoin, recommencer.

Ce n'est là qu'une gaminerie, évidemment, aussi bien que le combat, à coup de gifles, de deux écoliers, sous les yeux impassibles du maître. Mais voici qui est plus grave. Notre professeur ayant été obligé de s'absenter plusieurs semaines pour aller recueillir une succession dans les environs de Paris, on nous mit sous la garde d'un maître d'études. Plus de classes, plus de leçons, plus de devoirs ; nous étions là, parqués, pour ainsi dire, sous l'œil d'un gardien sans autorité. Je laisse à penser si ces gamins, presque tous élevés par des parents impies et gouailleurs, s'en donnèrent à cœur joie, lisant n'importe quoi, lançant des insolences, et secouant le joug comme des poulains en liberté. Sur ce dernier point, du reste, leur professeur devait bientôt les imiter ; car, en 1848, lui et plusieurs de ses collègues participèrent, au moins par leurs discours et par leurs écrits, au mouvement révolutionnaire, jusqu'à faire dire qu'ils avaient trempé leur plume dans l'encre rouge.

Le principal du collège était alors un Normand. Il avait été marié à une sorte de folle et en vivait séparé, bon homme au demeurant, assez gros, courbé comme sous le poids des sollicitudes. En même temps, il était professeur de rhétorique, habituellement indolent, parfois paresseux avec délices.

Son passage dans les classes, le samedi matin, ne manquait pas d'intérêt. Il aimait les grands mots, et nous ne le comprenions pas toujours. C'était, en somme, un pédant sentencieux.

Après six ans de séjour (de 1840 à 1846) il partit pour Haguenau, dans d'heureuses conditions d'arrondissement pour sa bourse ; car, pour diriger son internat, qui comprenait une cinquantaine d'élèves, il avait eu la chance de rencontrer trois Lorraines, trois sœurs, vieilles filles fort débrouillardes, industrieuses, économes et intéressées pour leur maître au moins autant que pour elles-mêmes. On ne put, sans sourire, voir figurer dans les bagages du partant une grosse caisse, le plus voyant des instruments qui composaient la musique organisée au collège par ses soins.

Quelle était la religion de cet homme ? Dans le fond du cœur, il était catholique, sans doute, mais je crois bien qu'il avait la tare universitaire de l'indifférence. Car je n'ai jamais vu un principal ou un proviseur faisant ostensiblement ses pâques ; peut-être quelques-uns les faisaient-ils à la sourdine. La religion des lycées est toute administrative, toute de façade, et destinée à satisfaire, en quelques villes encore profondément chrétiennes, aux nécessités de la concurrence ou de l'opinion.

En 1846, nous eûmes un nouveau principal, d'origine italienne. De taille médiocre, de teint olivâtre, maigre, vif, la démarche rapide, un bras étendu comme pour maintenir en équilibre son buste fragile, il avait, pour tous les gens en place et tous les gros bonnets de l'endroit, les saluts les plus obséquieux. Il s'était, par son habileté, rendu maître du maire de la ville, et il en obtenait, malgré la lésinerie administrative, à peu près tout ce qu'il voulait. Très actif, chrétien pratiquant autant qu'il m'en souvient, très au courant du glorieux passé de Pont-à-Mousson et de ses annales universitaires, il remit le collège sur un bon pied et attira, par son aimable accueil, nombre d'élèves de la ville et du dehors.

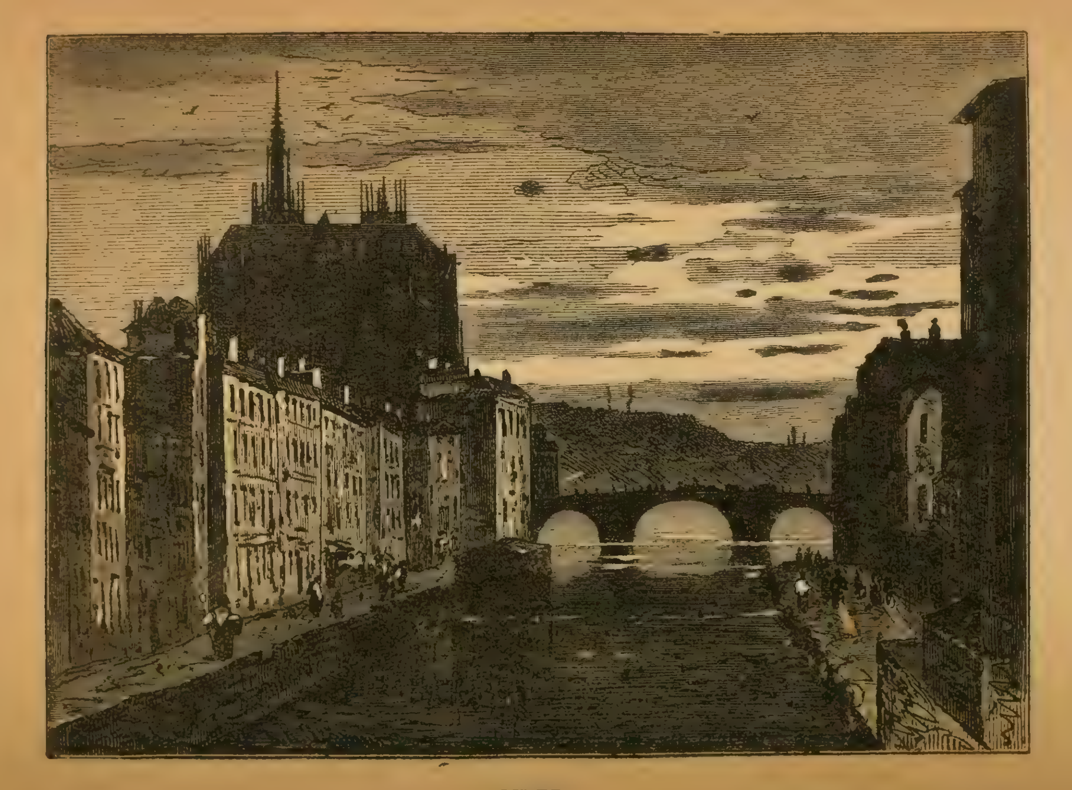
Bien plus, le jour de la rentrée nous vit tous réunis à l'église St-Martin, l'ancienne collégiale des Pères Jésuites,

pour une messe du St-Esprit à peu près inconnue jusque-là. Le curé-doyen de la paroisse nous adressa la parole ; il ne manquait pas d'éloquence quand il avait pris le temps de se préparer. Cette journée fut comme un pâle reflet des temps antiques, où la Compagnie de Jésus luttait victorieusement contre le Protestantisme, le faisait disparaître de la ville et le refoulait dans l'Allemagne luthérienne. Et nos pieds pressaient les dalles sous lesquelles reposaient, après un dur labeur, les religieux lutteurs oubliés des ingrates générations.

Cet état de choses, cette restauration chrétienne du collège, plus spécieuse que réelle, dura six ans, mais en diminuant toujours. Et j'ai le souvenir pénible d'un de mes condisciples qui, après son échec au baccalauréat, obtint de la faiblesse du principal d'être, pour ainsi dire, pensionnaire libre au collège. De cette liberté il abusa jour et nuit, et avec une telle frénésie qu'il mourut à vingt et un ans. Sa destinée est encore une énigme pour moi, et ce fut pour sa mère, qui avait pu, heureusement, lui donner les derniers soins, religieux et autres, un deuil qu'elle porta jusqu'au tombeau.



A quatorze ans, j'entrais en quatrième (1846). Le nouveau principal avait transporté une partie des classes au premier étage, et notre professeur, homme positif, avait obtenu que la sienne fît face, par la rue du collège, à sa propre demeure, située dans le bâtiment habité autrefois par les religieux. Il pouvait ainsi, de sa chaire, avec un peu de bonne volonté, apercevoir, allant et venant, ses enfants et sa digne femme. Quand il nommait les Jésuites, il avait un certain petit clignement de l'œil et un mouvement ironique de la tête, qui voulaient dire beaucoup de choses, et qui, en réalité, ne disaient rien, car il était aussi ignorant



METZ

que possible du glorieux passé de la Compagnie, ou il ne la voyait qu'à travers le brouillard voltairien du XVIIIe siècle.

Du reste, ce n'était pas un impie, mais plutôt une sorte de janséniste par tradition, et qui eût été fort embarrassé de définir le jansénisme. Il allait à la messe le dimanche ; mais il ne communia guère que pour mourir. En ce temps-là, on voyait en effet de braves gens qui allaient se confesser au moins une fois l'an, mais qui s'arrêtaient là, et qui n'auraient pas voulu, pour tout au monde, passer du confessionnal à la Sainte Table.

Comme professeur, il était supérieur à ceux que j'avais eus précédemment, et c'est grâce à lui que j'ai su et sais encore certaines choses. Je n'avais pas obtenu, jusqu'alors, grand résultat ; il me piqua d'honneur, me compara à mes deux frères aînés, des modèles, me fit pleurer et me changea d'un trait. A Pâques, j'étais premier en excellence.

Il avait le tort, parfois, d'entamer avec ses élèves des discussions dans lesquelles il n'avait pas toujours le dernier mot. Alors la classe devenait la cour du roi Pétau.

Il avait fait, de mon bon père, le confident de sa longue brouille avec le principal d'autrefois, et il lui arrivait de le retenir, au sortir de la classe, à deux pas du collège et des oreilles de l'intéressé, pour lui conter des misères et des détails de rien auxquels il attachait de l'importance. Quand le nouveau principal arrivé en 1846 se fut emparé habilement de ce petit chef de clan, mon père ne le revit plus : il avait toujours hâte de regagner sa demeure. Au fond, c'était un très médiocre personnage, qui se donnait des airs indépendants et affichait un certain mépris pour sa profession ; un petit bourgeois se félicitant d'avoir, par suite de son mariage, la bourse assez garnie ; un antimilitariste faisant montre d'être attaché avant tout à sa propre sécurité ; en somme, un homme honnête, mais peu

intelligent et resserré, avec un égoïsme non dissimulé, dans les intérêts de sa petite famille. Vulgaire dans sa tenue, jusqu'à déjeuner, en surveillant nos compositions de fin d'année, d'une ou deux pommes qu'il pelait devant nous, il n'avait rien certes, absolument rien des savants religieux dont il occupait la classe et la demeure.

C'était mon père qui enseignait en troisième et en philosophie. Sa classe, mal éclairée, était une sorte de salle borgne, faisant l'angle avec le pavillon qui servit longtemps de demeure au principal. Je me contenterai de dire de lui que c'était bien l'homme le plus digne d'instruire et d'élever la jeunesse. Mon cœur, en y pensant, se sent ému de la plus filiale reconnaissance.

Faute d'un professeur de seconde, le chef de l'établissement, qui n'y regardait pas de si près, ni d'assez près, nous fit sauter cette classe importante des humanités pour nous installer, bon gré, mal gré, en rhétorique. Pour comble, nous eûmes pour professeur un principal en disgrâce. Sa femme très nerveuse, très désolée de la mésaventure de son mari, était souvent malade ; cela nous donnait congé ; car alors, on nous plaçait momentanément sous la direction du principal de Pont-à-Mousson, lequel avait bien autre chose à faire. D'autre part, l'enseignement de notre professeur, quand il était là, se ressentait du chagrin que lui causait son infortune. Qu'on juge par là de nos progrès.

Je perdis à cette époque l'un de mes meilleurs condisciples ; charmant enfant, aussi ingénu que possible, il mourut à seize ans d'une maladie de langueur, après avoir, pour son rétablissement, essayé de tous les traitements, y compris l'hydrothérapie. Je l'aimais, et sa mort est un souvenir de deuil sur mon lointain printemps.

Un autre enfant me revient à la mémoire. Il était petit, malingre, avec un teint de cire. Il avait fait avec moi sa

première Communion ; il ne put la renouveler l'année suivante, et monta au ciel dans les premiers jours de mai. Entre nous, enfants, on se racontait qu'un ange était venu le chercher sur son lit de mort en lui disant : « Viens à moi ; je viendrai à toi, car toi aussi tu es un ange ». Le jour où on le conduisit au cimetière était un dimanche. Il faisait un temps délicieux ; l'air était pur, le ciel bleu, le parfum des fleurs embaumait la campagne. Et cependant je ne sais quelle sensation douloureuse, du corps et de l'âme à la fois, ne laissait pas de m'étreindre; c'était comme une vague désolation qui contrastait avec la beauté de la nature renaissante. Je n'aurais pu définir ce qui se passait en mon cœur troublé, et, aujourd'hui encore, je ne me rappelle pas, sans une émotion pénible, ce jour du départ d'un enfant pour le paradis.

Mais rentrons en rhétorique. Nous étions peu nombreux, car les lycées et surtout les collèges racolent, presque partout, les enfants de la petite bourgeoisie, ceux des fournisseurs, des fonctionnaires, des ennemis de la religion ; or, de classe en classe, tout ce petit peuple s'égrène. Malgré cela, notre cancre de sixième avait persisté à nous suivre et à ne rien faire ; et notre groupe s'était enrichi (c'est le mot) d'un excellent garçon de St-Mihiel, dont le château seigneurial dominait un ravissant paysage, dont la noblesse incontestée remontait au temps des croisades et dont le christianisme juvénile avait la saveur d'un bon fruit qui ne demande qu'à mûrir.

Quant à l'esprit du collège, il était redevenu à peu près ce qu'il était sous l'ancien principal. Les passions et l'impiété précoces avaient repris pied à pied le terrain perdu, et elles étaient certainement contagieuses, à cause du respect humain des élèves n'osant pas faire autrement que les autres, à cause aussi de l'impuissance et du peu de conscience de la plupart des surveillants.

Je ne quitterai point cette peinture du collège de Pont-à-Mousson sans dire un mot d'un parfait original qui y avait été, lorsque j'étais tout jeune, professeur de mathématiques et collègue du Père Laliette. Ses études élémentaires terminées, il avait fait à pied le chemin de Pont-à-Mousson à Paris, pour y étudier les sciences sous des maîtres habiles. De retour au pays, il y enseigna longtemps. Comme le bon sens était loin d'être toujours son fait, on lui donna sa retraite un peu plus tôt qu'il n'aurait voulu. Il en accusa tous ses collègues, et, quand il rencontrait mon excellent père sur le pont de la Moselle, il détournait la tête et crachait dans la rivière pour ne point le saluer. Je vois encore, dans ma mémoire, les lunettes qui couvraient ses yeux mécontents et l'air de défi avec lequel il rejetait sa tête en arrière.

Quand il fut près de mourir, il appela mon père pour lui serrer la main, en signe d'amitié. Il avait demandé à être inhumé dans son village natal, à quelques lieues de Pont-à-Mousson. Après la messe qui fut dite pour lui à St-Martin, les parents, les amis, les élèves le conduisirent avec le clergé jusqu'à une charrette qui reçut son cercueil en guise de corbillard, et le curé de la paroisse lui adressa, en latin, le dernier adieu. Tout enfant que j'étais, j'ai retenu quelques mots de cette harangue adressée par le prêtre au nom de Dieu.

J'appris la philosophie sous la direction de mon père. A ma sortie de classe, après avoir joui de mes vacances, je partis, pour Metz et pour la gloire, en compagnie de ma mère. Je dis « pour la gloire », car je ne rêvais qu'épaulettes et batailles ; j'avais d'ailleurs, je pense, l'âme d'un soldat, et j'aurais fait bonne figure d'officier, si, pour entrer à St-Cyr, il eût suffi d'être un littérateur.

Mais de tous les tableaux noirs couverts de figures géométriques ou de signes algébriques, j'avais une pro-

fonde horreur ; même les voir m'était antipathique. En vain mon oncle maternel, alors malade et domicilié à Metz, me témoignait toute l'amitié possible, et me donnait, de son lit, des répétitions journalières ; à peine avais-je compris un point particulier, que sa liaison avec le point précédent m'échappait. J'avais aussi peu de succès chez mes professeurs de dessin et d'allemand.

Je n'avais de goût, avec un peu de joie, qu'au cours de littérature française. Notre professeur, assez fort d'apparence, était un ancien élève de mon père. Je fus placé second en narration, sur le sujet « Départ des petits Savoyards », pendant que mon professeur de mathématiques, l'œil froidement railleur derrière ses lunettes, constatait devant tous, au tableau noir, mon insuffisance sur le chapitre des sciences exactes.

Du coup, mon parti fut pris. Profitant d'un congé que je passais à Pont-à-Mousson, sans rien dire à mon oncle dont l'œil avait surpris mon air inquiet, je rentrai chez mes parents, et leur dis que je renonçais à St-Cyr, à l'épaulette, à tous mes rêves, et que mon épée serait une plume. Mon père eut beau chercher à ébranler ma résolution, et accumuler, pour me faire retourner à Metz, les plus beaux, les plus justes motifs. Tout fut inutile.

Je me remis au travail pour conquérir le baccalauréat, interrompant de temps à autre mon étude pour faire à mon frère aîné Charles, alors de retour de Paris et convalescent, des lectures grecques, latines ou françaises qui, depuis, du reste, m'ont été avantageuses. Le 19 juillet, j'emportais de Nancy la promesse écrite du parchemin qui devait faire de moi, un jour ou l'autre, un professeur dispensé du service militaire par l'engagement de demeurer dix ans au service pacifique de l'Université de France. Ni officier, ni soldat, j'allais être maître d'étude.

II.

Maître d'étude à Rambervillers (1851-1852)

Le 19 octobre 1851, à dix neuf ans, j'arrivais à Nancy vers dix heures du matin. Il faisait un petit froid piquant, un temps de vendange. A quelques pas de la porte St-Nicolas, je descendis avec toute ma fortune, renfermée dans une malle qui m'a servi pendant toute ma vie, après avoir plusieurs fois traversé la France en long et en large. Je ne la regarde jamais sans une certaine sympathie. A cette époque, il y avait encore des malles et des caractères solides ; les commerçants étaient de braves gens. Trente ans après, d'autres malles, en pure camelote, se vendaient plus cher : la conscience des marchands s'était élargie.

J'avais, le matin, embrassé ma mère et ma petite sœur ; celle-ci ne savait pas trop ce que signifiait mon départ. Mon père vint me rejoindre vers onze heures, et m'emmena déjeuner à la « Poire d'or », près du grand séminaire, chez un aubergiste qui avait la clientèle du clergé et une honnêteté proverbiale, mais qui ne fit pas fortune. Ce fut mon dernier repas d'homme libre ; le suivant allait être celui d'un fonctionnaire. Après plus de cinquante ans, j'en sens encore, au fond de mon cœur, comme une impression glaciale d'esclavage. Dieu me mettait, pour commencer, dans un moule bien dur ; il savait mieux que moi ce qui me convenait, et je l'en remercie.

C'est à Nancy que mon père se proposait de me quitter, me laissant seul achever le voyage. Il m'entretint quelque temps de mes devoirs, me prêta ce qu'il put de son expérience et me conseilla d'être à la fois doux et ferme. La voiture, la patache, pour mieux dire, arrivait ; après un dernier embrassement, j'y montai. Elle partit.

Jusqu'à la porte St-Nicolas, je ne quittai jamais mon père du regard ; son ombre se dessinait dans le brouillard d'octobre. La porte dépassée, je ne le vis plus.

Un grand monsieur, qui était assis dans la diligence vis-à-vis de moi et voyait ma tristesse, devina qui j'étais : « vous êtes peut-être, me dit-il, le nouveau maître d'étude qu'attend le principal du collège de Rambervillers, le fils de M. Charaux, si avantageusement connu dans le pays.

— Oui, lui répondis-je, à demi pleurant.

— Eh bien, alors, reprit-il, faites-moi le plaisir, quand vous aurez quelque temps libre, de venir me voir au faubourg d'Épinal, où j'habite. Ma femme et moi, nous serons heureux de vous recevoir ».

Ce fut un peu de baume jeté sur ma douleur. Bientôt du reste, le brouillard se dissipa, et le soleil d'une splendide journée d'automne vint à son tour me consoler. Quant à la compagnie, à part le monsieur du faubourg d'Epinal, elle n'était pas merveilleuse, et je n'ai pas oublié les plaisanteries vulgaires et cyniques d'un négociant qui allait, comme nous, à Rambervillers ; c'était encore, dans un bourgeois de 1830, le reflet grossier de Voltaire.

Il faisait nuit noire quand la voiture me débarqua, à deux pas de la passerelle qu'on a construite pour donner accès à l'ancien couvent de Bénédictins qui sert actuellement de collège. Le cocher postillon, qui m'avait accompagné jusque-là, me réclamant plus que je ne lui devais, nous eûmes ensemble une altercation. Dans ce silence, ces ténèbres et cette solitude, il aurait pu me faire un mauvais parti ; l'affaire ne s'envenima point : mon ange me gardait.

Une minute après, je pénétrais dans le collège. Le principal m'attendait, ainsi que sa dame et son neveu, pauvre orphelin laid et peu doué.

Mon chef était assez grand et très chauve ; Normand de

naissance, il était presque toujours enveloppé dans sa robe de chambre. Malgré son air irascible, il était, au fond, bon homme et plutôt chrétien qu'autre chose.

Sa femme était une ancienne institutrice, sèche, précieuse, assez laide, qui avait uni ses quarante-quatre printemps aux quarante-quatre hivers de celui qui avait l'honneur d'être son époux. Elle avait recueilli chez elle son père, vénérable vieillard de 76 ans, et ancien volontaire des guerres de la première République. Bien des fois, il me conta ses vieux souvenirs, entre autres le passage de Voltaire à Rambervillers. Le philosophe y avait séjourné une nuit chez un bourgeois, nommé Boileau ; quand il le quitta au matin pour reprendre sa berline, faisant allusion au poète du XVIIe siècle, il lui tendit la main en disant : « De Boileau à Voltaire, on ne peut que se serrer la main ».

Mon premier repas officiel fut assez triste. A la même table mangeaient, avec la famille du principal, deux pensionnaires ayant un peu dépassé l'adolescence. Le plus âgé mourut, à quelques années de là, sous les murs de Sébastopol ; c'était un assez pauvre sire, d'une précocité qu'il eût mieux valu ne pas avoir. L'autre se lança, et se ruina dans l'industrie.

Le lendemain de mon arrivée, je faisais visite, avec mon principal, au maire républicain de l'endroit, et le surlendemain je montais dans ma chaire de maître d'étude. Mes trente à quarante élèves, qui avaient de six à dix-huit ans, durent voir avec étonnement des larmes couler de mes yeux. Eh ! oui, je pleurais. Je n'avais que dix-neuf ans ; je n'avais jamais connu que la vie de famille, et il m'avait fallu être séparé de mes parents pour sentir combien vivement je les aimais. Si l'on m'avait transporté en Sibérie, je n'aurais pas eu plus froid au cœur. Un instant mon principal crut qu'il devrait me rendre à ma famille, à la-

quelle j'écrivais les lettres les plus douloureuses qu'il fût possible d'imaginer.

Mais les réponses de mon père étaient pleines de fermeté autant que de tendresse. Je repris courage. Je me mis à compter les jours qui me séparaient des vacances de Pâques ; je les écrivis, un par un, ces jours de malheur, sur une feuille de papier, et chaque semaine je me donnai la joie d'en effacer sept d'un trait.

Et puis, nous eûmes quatre jours de congé au nouvel an. Il faisait un froid de loup. Je n'en pris pas moins le coche à 5 heures du matin. Quand j'arrivai à Gerbevillers, j'étais à moitié mort de froid. Une buraliste compatissante, me voyant si glacé, me conseilla d'ôter mes bottes et de me chauffer auprès de son poêle. Je profitai de son offre, et, sorti de mon engourdissement, je pus remonter en voiture, arriver à Nancy à 11 heures, me réconforter près du séminaire à la « Poire d'or », prendre la diligence et débarquer à Pont-à-Mousson à six heures du soir. J'y passai quarante-huit heures, et, le quatrième jour, je rentrai à Rambervillers. En plein hiver, voyager deux jours sur quatre pour voir ses parents l'espace d'un éclair, c'était rude ; je ne le regrettai pas : rien n'est bon comme la vie de famille.

Date mémorable ! C'est pendant ce rapide congé que, de mes deniers, d'un prélèvement de trente-six francs sur les quatre cents auxquels se montait mon traitement, j'achetai ma première montre.

Je repris mes fonctions, un peu moins désorienté qu'auparavant. Ma nostalgie des premières semaines m'avait inspiré mes premiers vers, où je disais :

L'heure présente est bien amère ;
Mais une voix me dit : « Espère,
Tu ne dois pas toujours gémir ».

Un de mes collègues, qui les trouva sur mon pupitre, en

parut satisfait. Il avait, quoique licencié ès lettres, une singulière figure, avec un nez de travers et des yeux de risque-tout. Il passait pour aimer assez la dive bouteille, et alors il se montrait, en paroles, bien imprudent, pour ne pas dire impudent.

C'était d'ailleurs un point qui caractérisait les professeurs de l'enseignement officiel d'alors. Même parmi ceux dont la vie valait mieux que le langage, il y avait un ton gouailleur et un laisser-aller d'habitudes qui faisaient mauvais effet, et donnaient à l'Université d'État quelque chose d'une Bohême recouverte d'un certain vernis. Comme dans les théâtres forains, il y a de tout, même d'honnêtes gens et de bons chrétiens, de même dans les collèges et lycées d'alors, parmi la foule des indifférents, plutôt irréligieux, prosternés en contemplation davant les anges qui tombaient du ciel de l'École normale supérieure, on trouvait, ici et là, quelques chrétiens convaincus, mais généralement voilés d'une ombre de libéralisme qui leur faisait envisager Rome et le Pape avec plus de défiance que d'amour.

Ces derniers, on s'en servait, de mon temps, comme d'enseignes pour attirer ou retenir les familles chrétiennes dont on avait la clientèle. C'est pour le même motif qu'on pratiquait un catholicisme à part que je nommerais volontiers catholicisme administratif. J'ai vu, en effet, un jour de première communion, un inspecteur sans foi et un proviseur irréligieux, respectueux de la forme jusqu'à la superstition, tenir les deux bouts de la nappe qui servait de Table Sainte, et suivre, à notre tête, par décence, par convenance (c'était le mot d'ordre), la procession du Saint-Sacrement.

Parfois, quelque scandale éclatait : un professeur juif ou impie faisait trop parler, dans les journaux, de son inconduite ou de son attitude anti-religieuse. Alors, vite, on s'empressait de quérir un onguent qui cachât le mal

pour un temps, sans le guérir. Cet onguent, c'était un maître chrétien. Il arrive. Bientôt l'évêque du diocèse, donnant la confirmation au lycée, est tout étonné de s'entendre adresser par un élève de rhétorique une harangue parfaitement chrétienne ; il s'en réjouit et en exprime sa joie publiquement, à la chapelle.

Mais ce n'est pas tout. Le professeur érigé en enseigne est chargé du discours de distribution des prix. Il voudrait s'y soustraire ; impossible ! le proviseur lui fait comprendre qu'il faut obéir. Il obéit donc. Son discours, tout plein de la foi qu'il a reçue de ses parents, prononcé au théâtre devant un public nombreux et, au fond, encore chrétien, est applaudi à plusieurs reprises. A la sortie, le proviseur, honnête quoique timide, se range avec le public du côté de l'auteur ; les collègues seuls font grise mine.



Mais revenons à Rambervillers. Le collège comptait quatre professeurs. L'un d'entre eux réunissait dans sa classe les élèves de sixième, cinquième et quatrième. Il était grand, grave et bon, et j'ai gardé de lui un excellent souvenir.

Le professeur de sciences avait épousé ce qu'on appelait alors, à Paris, une grisette, c'est-à-dire une ouvrière aimable et déliée. Il était, lui, un garçon franc, bienveillant, bref, assez prompt à la riposte, et qui menait fort bien sa barque de professeur. On disait que dans l'émeute de juin 1846, il avait été blessé. Était-ce dans les rangs de la garde nationale ? Je l'espère, mais je n'en suis pas certain. Cet excellent homme, alors et depuis, ne m'a jamais témoigné que de l'affection. En France, les qualités naturelles abondent, même chez les adversaires de la religion ; c'est un reflet de la foi de leurs pères.

Le professeur des classes de troisième, seconde et rhétorique, c'était notre principal. Il enseignait dans notre salle d'études, et moi dans une petite salle à côté ; une simple porte nous séparait. J'apprenais aux plus jeunes enfants à lire et à écrire. On doit conclure que j'étais bien occupé. C'est exact : je faisais, pour mes quatre cents francs de traitement, vingt-quatre heures de travail chaque jour, vingt-quatre heures, puisque, même pour la nuit, je ne me séparais pas de nos trois pensionnaires.

Heureusement, le bon professeur de mathématiques s'était chargé de donner à mes gamins, le vendredi, les premières notions d'arithmétique. Je jouissais ainsi de deux heures de liberté, et je les employais à faire une promenade mélancolique dans un petit bois de sapins qui touchait la ville. J'y rêvais, en lançant, d'une pipe neuve, de vagues bouffées de fumée de tabac, et j'anticipais, par l'imagination, sur les futures vacances ; après quoi je revenais, à dix heures, reprendre ma dignité de maître d'étude.

Tout cela n'était pas gai. Le moule où Dieu m'enfermait était celui de l'expérience personnelle. J'ai pensé quelquefois qu'il en valait bien un autre. Du reste, j'avais, dans mon malheur, conservé l'appétit et le sommeil, deux trésors. Heureuse jeunesse !

Nous étions en 1851. Un soir, de décembre, notre principal entra fort affairé dans la salle à manger, où nous nous chauffions paisiblement au coin du feu. Son antique manteau était, selon la mode d'alors, relevé sur son épaule. Il nous annonça le coup d'État du 2 décembre.

Quelques jours après, grand branle-bas dans l'Université. Les seize académies d'autrefois étaient remplacées par autant d'académies qu'il y avait de départements ; le clérical M. Fortoul était ministre de l'Instruction publique, et un prêtre, nommé recteur à Épinal, venait

inspecter notre modeste collège, sans, du reste, en modifier l'esprit.

L'année se passa, tant bien que mal. Le dimanche et le jeudi, nous faisions des promenades dans la campagne, ayant parfois, en hiver, de la neige jusqu'aux genoux, et les regards assez tristement bornés par une montagne qui portait le nom du cercueil dont elle avait la forme. Un dimanche de printemps, on poussa cependant une pointe à travers bois jusqu'au village de Ste-Hélène ; on mangea des sardines sur l'herbe où fleurissait le muguet, et, l'après-midi, on assista, avant de revenir, aux vêpres de la petite paroisse.

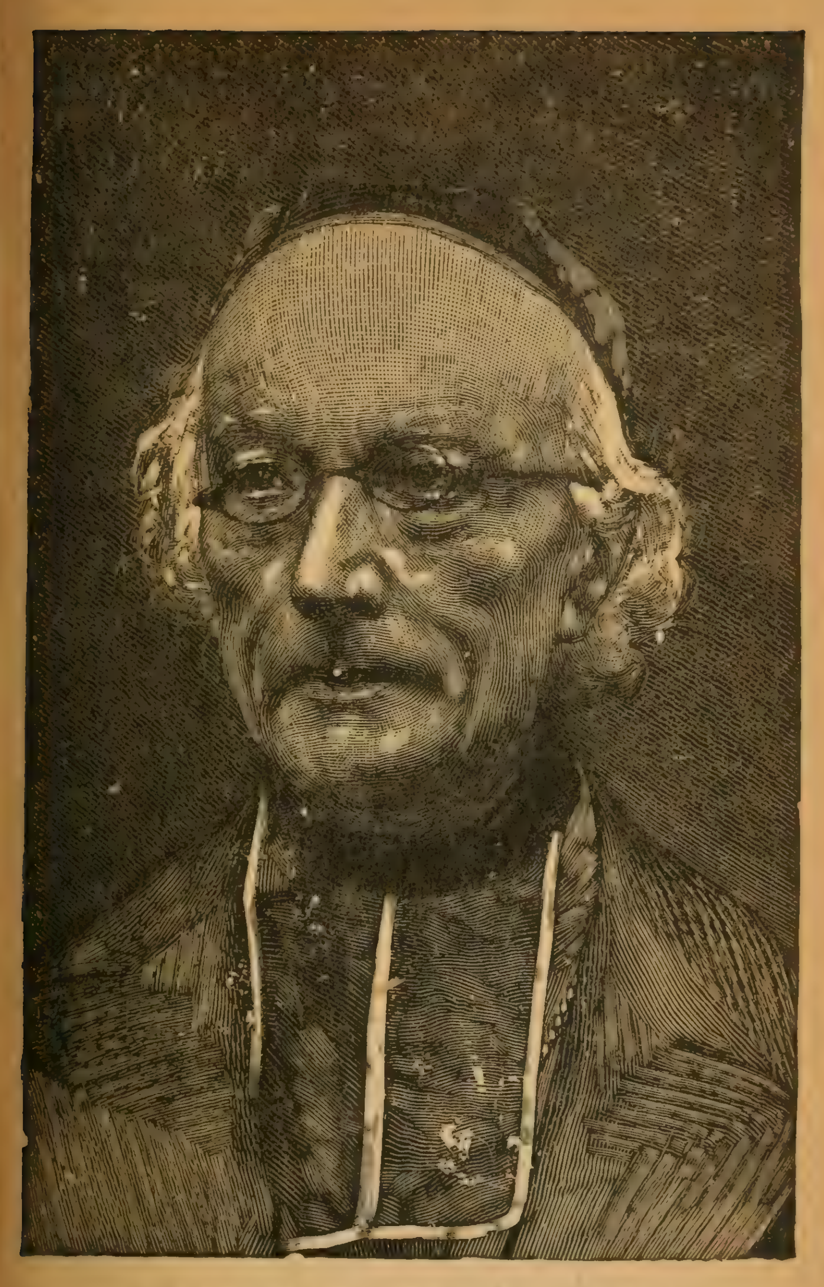
A Rambervillers, nous fréquentions l'église ; souvenir plaisant, quoique religieux, le chantre, armé d'un long bâton peint de couleurs diverses, s'approchait du curé, aux vêpres, pour lui annoncer les antiennes. Figurait-il le peuple chrétien, en marche vers Celui que le prêtre représente ?

Le pasteur était un type accompli de l'ancien régime : grave, bon, charitable, et marchant à pas comptés, appuyé sur une canne solennelle. Il vécut dans cette paroisse jusqu'à quatre-vingts ans passés.

La veille de la distribution des prix, nous eûmes sur la promenade de la ville, à deux pas du collège, un cruel spectacle. On guillotinait un puisatier, coupable de plusieurs meurtres, et qui s'en confessa humblement à la foule des curieux accumulés sur le lieu de l'exécution et jusque sur les toits. A la seconde fatale, je baissai la tête involontairement ; quant à la dame du principal, si durement sèche aux prières des pauvres, elle s'était presque évanouie en voyant passer la voiture cellulaire qui amenait le condamné.

Avant de partir en vacances, j'allai dire adieu à quelques braves gens qui me témoignaient de l'attachement. Car,

partout où j'ai été, fût-ce dans les commencements si pénibles de ma carrière, Dieu a fait surgir, à mes côtés, quelques bonnes âmes pour me consoler ou me protéger ; et il m'a fait arriver ainsi, sans trop de découragement, à la place définitive que me réservait sa Providence ; cette place, je m'y suis assis le jour où, parvenu à la perfection relative dont j'étais capable, je suis devenu, pour une période de trente et un ans, un maître de goût, et où j'ai remis à sa place, dans la littérature, Celui qui est le maître de tout, du beau comme du reste.



MGR DUPONT DES LOGES, ÉVÊQUE DE METZ

III.

Maître d'étude à St-Dié (1852-1853)

J'avais été le dernier maître d'étude du collège communal de Rambervillers. A la rentrée de 1852, il passait entre les mains de professeurs prêtres, c'est-à-dire dans le domaine de l'Église. Et moi, je passais de Rambervillers à St-Dié, avec 550 francs au lieu de 400 et six heures, au moins, de liberté par semaine.

Mon principal était un brave homme. Il professait la philosophie dans son collège, après avoir renoncé à l'agrégation pour raison de santé. C'était un esprit un peu sec, qui se prétendait sans illusions ; il le montra en 1859, quand éclata la guerre d'Italie ; je le rencontrai à cette époque, et, comme un homme qui avait compris la marche de la Révolution, il jeta sur mon enthousiasme la glace de sa raison. Toutefois, universitaire en diable, il ne pénétra jamais la nécessité des Universités catholiques, auxquelles il fit même de l'opposition. Il voulait exclusivement pour la jeunesse, des institutions de l'État, que nous avions, disait-il, grand tort d'abandonner. Mais fallait-il abandonner la France ? Et pourquoi ne pas profiter de cette loi pleine de promesses qui avait été votée après la guerre de 1870, loi qui a permis à des catholiques formés ou perfectionnés par les Universités libres de jouer au Parlement le rôle que l'on sait au profit du droit et de la religion ?

Ce fut pour moi une année cruelle que cette année scolaire, où, à la veille de la conscription, je m'engageai pour dix ans dans l'Université. J'enseignais alors l'histoire au cours primaire ou professionnel. Or, dans le courant de février, mon principal, atteint d'une mauvaise grippe, demeura longtemps au lit, et sa femme, à la même époque, faillit mourir d'une fluxion de poitrine. Je me trouvai

donc, à vingt ans, à la tête du collège, composé de Lorrains et d'Alsaciens auxquels se joignaient un Badois et un Wurtembergeois.

Un jour qu'un de mes collègues, me remplaçant, conduisait la division des grands à la cathédrale, le Wurtembergeois profita d'un moment d'inattention du surveillant pour s'échapper, et, redoutant sans doute le fouet paternel en usage dans toutes les familles allemandes, il n'osa rentrer chez lui et passa une année entière sans donner de ses nouvelles. C'était un petit trapu, qui pouvait avoir quinze ans et dont les yeux rouges ne disaient rien de bon ; je l'avais traité sévèrement, et la responsabilité de son équipée m'incombait jusqu'à un certain point. Il faut convenir, du reste, qu'il était ridicule de confier à un imberbe, comme je l'étais alors, la direction de tout un bataillon d'enfants et d'adolescents. Il y eût fallu l'expérience d'un homme mûr et patient ; pour moi, je faisais ce que je pouvais.

Parmi ces enfants dont la plupart étaient peu ouverts, mal élevés, grossiers, têtus, se signalait un petit Alsacien d'une obstination peu commune. Un jour que j'essayais de le faire sortir de force de son banc pour l'envoyer chez le principal, il préféra laisser entre mes mains une partie de son vêtement plutôt que de m'obéir.

Un seul formait contraste avec le reste de la troupe : c'était un bel enfant, ayant des yeux d'un bleu limpide, et qui ne témoigna jamais à son maître que respect et cordialité. Il parcourut, depuis, une longue et brillante carrière médicale.

J'étais vert, très vert, et mon ardeur de jeune maître m'attira, un dimanche où je commis l'imprudence de souffleter un grand élève, une révolte de tous les internes. Elle éclata pendant la promenade. Je ramenai, comme je pus, la bande de brigands au collège.

Le Westphalien, l'Alsacien, la révolte des pensionnaires envenimaient ma vie. Pendant ces jours d'infortune, dont le souvenir, présent à ma mémoire comme si c'était hier, fait encore tressaillir douloureusement mon cœur, un bienveillant professeur vint parfois me remplacer, ici et là, pour me permettre de me reposer un peu. Je n'en continuai pas moins à tenir bon, envers et contre tout, jusqu'à ce que le principal, enfin guéri, revînt et fît le tour de l'étude en me demandant mon avis sur chaque élève. Il était bien temps !

La corde une fois détendue, mon énergie se relâcha jusqu'au dégoût, et je parlai de me retirer. On m'en détourna pour d'excellentes raisons, et je repris courage, surtout quand j'eus reconquis ma montre ; car un domestique de dortoir, à qui on aurait donné le bon Dieu sans confession, me l'ayant volée et l'ayant provisoirement cachée dans la paillasse de mon lit, je la lui fis retrouver de force où il l'avait mise, si bien que le voleur fut volé.

Mais en voilà assez sur les élèves et le domestique. Disons un mot des maîtres.

Je n'ai guère eu de rapports, au collège de St-Dié, qu'avec mon principal et avec sa dame, maîtresse de maison s'il en fut, très digne et très ordonnée. Mais j'ai gardé mémoire de quelques collègues.

Un type inoubliable, c'était le professeur de l'enseignement primaire. Droit et consciencieux, avec une figure imposante, il tenait admirablement sa classe, où, suivant le mot connu, tout était réglé comme un papier de musique. A St-Dié et ailleurs, c'est chez ces maîtres modestes que j'ai vu le plus d'ardeur, d'ordre, de méthode, de conscience et d'amour de la profession. Les professeurs qui étaient, au contraire, bacheliers ou licenciés, en prenaient trop souvent à leur aise, et il n'était pas rare de les entendre dire qu'ils en faisaient sûrement assez pour le maigre traite-

ment que leur servait leur avare nourricière, l'Université de France.

Un ancien élève de l'école normale supérieure, frondeur et satirique, bien que grisonnant, constituait à lui seul comme l'aristocratie du collège ; j'entends, au point de vue intellectuel, car c'était le plus simple des hommes, et je le voyais quelquefois.

Je serais un ingrat si je ne rappelais ici mon cousin et sa femme. Ils habitaient St-Dié, et me comblèrent d'attentions pendant mon court séjour dans cette ville, aimant à me voir, après de si humbles commencements, devenir peu à peu quelque chose. Ils sont morts l'un et l'autre, après avoir, par la mort d'un de leurs fils, payé leur tribut au malheur.

Rien n'est durable comme la douleur d'une mère. La raison n'y peut rien. Quand meurt l'enfant sur qui reposaient ses espérances, il semble qu'elle meure avec lui en ce sens que, sur toutes les joies possibles, passe dans son cœur endolori l'ombre de celui qui a disparu. Il en fut ainsi pour ma cousine.

Le principal et moi, nous nous séparâmes en bons termes ; c'était définitif, car mon déplacement était décidé. Dans ma visite d'adieu, sa dame ne cessa de causer politique. On avait annoncé depuis peu que Napoléon III allait épouser la comtesse de Montijo, et la dame du principal plaignait beaucoup la future souveraine, car elle avait, sur le nouvel empereur, tous les préjugés des royalistes. Elle ignorait sans doute, que le prince utopiste, l'homme des nationalités quand même, le franc-maçon étroitement lié avec les pires ennemis de la France et de l'Église, était au demeurant, dans sa vie privée, un homme doux, affectueux et constant dans ses amitiés, un mari aimant son intérieur, sa femme et son fils. Il faut être vrai et dire le bien comme le mal.

Un dernier trait. Le jour de la distribution des prix, je fus chargé, comme maître d'étude, de conduire les lauréats, avec leurs couronnes et leurs livres, aux personnes qu'ils me désignaient. A cette occasion, je dus plusieurs fois m'approcher de Mgr Caverot, évêque de St-Dié, qui présidait la séance, et je faillis, à diverses reprises, m'embarrasser dans ses jambes, qu'il avait fort longues. Trente ans après, alors qu'il était cardinal-archevêque de Lyon et moi professeur à l'Université catholique de Lille, je lui faisais hommage d'un de mes livres et recevais de lui, en retour, une lettre des plus encourageantes. Il ne faut désespérer de rien.

IV.

Aspirant répétiteur à Metz (1853-1856)

Deux mois après, j'étais aspirant répétiteur au lycée de Metz ; je passais de 550 francs à 700 francs, et, sur ce fort appointement, je laissais à l'État 35 francs pour ma retraite.

Heureusement que j'étais, au lycée, à quelques pas de mon oncle et parrain ; car j'entrais dans un étrange milieu, une sorte de prytanée militaire, peuplé, au moins dans les grand et moyen quartiers, d'élèves turbulents, frondeurs, bruyants, malveillants ; les pires étaient ceux de l'étude dite des «topo», qui se préparaient à l'École polytechnique. Il y avait là de vrais impies, qui, aux messes du dimanche et du jeudi, entraient à la chapelle sans daigner prendre de l'eau bénite. Débraillés et sans aucun souci du respect dû au lieu saint, ils se jetaient, plutôt qu'ils ne s'asseyaient, sur leurs bancs, assistaient à la messe sans l'entendre, et en sortaient comme ils y étaient venus, c'est-à-dire avec un laisser-aller révoltant.

C'est au lycée de Metz que j'ai vu les maîtres d'études les plus excentriques, les plus dépourvus de tenue, aux deux sens, matériel et moral. Le proviseur dut, au bout de quelques semaines, en expédier trois, qui laissaient, au dortoir, les élèves préparer un punch, bien réussi peut-être, mais interdit, à coup sûr, par la discipline la plus vulgaire. Il n'est pas certain qu'ils n'en prenaient pas leur part.

Leurs successeurs ne valaient pas mieux. L'un d'eux, petit, solennel et rageur, portait la tête comme une idole, et la barbe comme un patriarche. Il avait, dans la parole, je ne sais quoi de sarcastique mêlé de pédantisme. La Faculté de Nancy finit par lui donner, par grâce, le parchemin de bachelier-ès-lettres ; il ne savait pas assez de

grec pour en débrouiller une phrase ; on lui fit promettre de l'étudier, et on le nomma professeur de philosophie.

Je n'ai encore rien dit du petit lycée, qui était de fondation récente. Les élèves qui en faisaient partie occupaient un bâtiment à part, construit en pierres de taille, névralgique et rhumatisant. Il y avait là une étude composée d'enfants de 13 à 14 ans, presque tous de bonne maison, et bien élevés ; quelques-uns étaient les fils d'anciens élèves de mon père. Le proviseur, me sachant de famille chrétienne, me mit à la tête de cette étude, et il ne le regretta pas ; comme il le dit à mon oncle quelque temps après la rentrée, il ne me reprochait qu'une chose : c'était d'être trop vert. Il faut le dire, je m'étais fait de mes devoirs une idée si rigoureuse, que je souffrais rien qu'à entendre les petits pieds de mes gamins frotter parfois le parquet trop vivement ; il y eut même à ce propos, entre eux et moi, un moment de mésintelligence, mais qui ne dura qu'un éclair.

Malgré tout, je savais, en promenade, les récréer si bien, qu'un beau dimanche, le surveillant général, les voyant revenir pleins de gaîté et d'entrain, me demanda si je ne les avais pas laissés boire, au passage, dans quelque auberge. Il n'en était rien. En réalité, ils avaient joué dans une prairie émaillée de fleurs, librement, sous mes yeux bienveillants, et durant un temps assez long. Le corps avait eu son compte, dans une innocente distraction, et l'âme s'en ressentait.

J'ai nommé le surveillant général. Ce n'était pas un saint, il s'en faut ; mais pour conduire les enfants, s'en faire à la fois aimer et craindre, je n'ai jamais vu mieux. Il savait, avec eux, être gai et paternel, sans compromettre le moins du monde son autorité. Y avait-il dans la cour un mouvement de légèreté ou d'indiscipline, par exemple à l'arrivée d'un maître d'étude encore novice ? Il suffisait que cet homme parût, et les espiègles rentraient dans

l'ordre. « Il faut, disait-il, commencer par imposer au moyen d'une fermeté sévère. Puis, une fois la pendule réglée, y toucher le moins possible et attendre qu'il faille la remonter. Cette nécessité se produira le jour où surviendra un incident ou une émotion soudaine familière aux écoliers, le jour où soit la sève printanière, soit l'influence d'une tête indocile fera passer un souffle de révolte dans les rangs de cette jeunesse légère. Alors on remontera la pendule ; mais il y faudra du tact, et, même avec cela, ce ne sera pas toujours commode ».

Mon année se passait, en somme, heureusement, et comme, suivant l'expression vulgaire, j'avais réussi, on me fit monter d'un cran. Je passai à la salle des moyens, au moyen quartier. L'année précédente (1853-1854), j'avais, pour ainsi dire, vécu en famille. Quel changement en octobre 1854 ! Je me trouvais à la tête d'une trentaine d'élèves de treize à quinze ans (c'est l'âge difficile), dans un milieu où une révolte survenue l'année précédente laissait des traces et ne cessait de fermenter encore. Pendant les récréations, jamais ils ne jouaient ; ils se promenaient par bandes, et, sans aucun motif ou par taquinerie contre les maîtres, poussaient des cris épouvantables. Je les entends encore. On se serait cru parfois dans un asile d'aliénés.

Le soir, à 8 heures, nous montions l'escalier que gravissaient jadis les moines de l'abbaye bénédictine,car le lycée était un ancien couvent, et, à travers de longs et sombres corridors formant une sorte de dédale, nous aboutissions au dortoir de ma division, où l'on tâchait de dormir le mieux possible ; car on n'avait pas toujours son compte de repos. Un matin, par exemple, avant que n'apparût l'aurore aux doigts de rose, je surpris deux de mes gaillards qui jouaient aux cartes, d'un lit à l'autre. On avait mis d'ailleurs, non loin de moi, un de ces demi-fous qui font le désespoir de leurs parents et de leurs maîtres, et mon imagination était

sans cesse en éveil sur les mauvais tours qu'il aurait pu me jouer pendant la nuit. Heureusement, j'en vins à bout.

Les premiers temps de cette pénible année, je sentais, surtout au réveil, comme un glaçon peser sur mon cœur. Les vacances qui venaient de s'écouler m'avaient comme plongé dans une douce chaleur familiale. Quelle différence, une fois au lycée !

A 5 heures moins un quart, le père Sylvain, surveillant général pour les quartiers des moyens et des grands, venait éveiller les maîtres. Jaloux, timide, morose, mal résigné à sa nullité et à son effacement, il était à peine supporté par les élèves, dont il avait grand' peur. A 5 heures, un long roulement de tambour, sous les doigts d'un boursier de l'État, tirait les élèves de leur sommeil ou tout au moins les faisait lever ; car c'était le moment que choisissait habituellement leur mauvais esprit pour manifester, par un tapage quelconque, le mécontentement ou l'horreur de la discipline.

***

Une étrange affaire me brouilla alors avec mes collègues. Ils s'étaient mis en tête de rédiger une protestation contre le dur régime qui leur était imposé, et qui faisait d'eux, disaient-ils en substance, des parias. Ils me firent part de leur projet. Loin de l'approuver, je leur répondis que nous n'avions pas le droit de rédiger une protestation ; que ce simple mot serait mal vu en haut lieu ; que nous pouvions cependant demander une amélioration de notre sort ; que, du reste, je regardais notre position comme un noviciat ayant, comme tous les noviciats, son côté pénible ; et que j'espérais bien, par le travail et la préparation à la licence-ès-lettres, parvenir plus haut. Bref, je refusai de me liguer avec mes collègues.

Mal m'en prit. Ils raillèrent ma naïveté, en quelques lignes inscrites sur un mur le long duquel je devais passer. J'y répondis, au même endroit, également à la craie et très vivement. Le tout se termina par une scène tragi-comique, où l'instigateur de la protestation fit mine de se jeter sur moi, tandis que ses collègues avaient l'air de le retenir. Naturellement, il ne me toucha pas du bout du doigt ; mais la chose transpira, l'inspecteur en fut informé et il informa le recteur. Celui-ci vint à Metz et fit son enquête ; les protestataires furent blâmés ; le proviseur, qui, ou bien n'avait rien su, ou bien avait laissé percer à l'endroit du projet une complaisance assez marquée, fut blâmé également.

Ce proviseur, excellent homme du reste, était un utopiste. Il s'était imaginé pouvoir atteindre le cœur de nos turbulents et malveillants collégiens, à l'allure plutôt soldatesque, et cela en réduisant à presque rien le régime des punitions. Il se chargeait parfois ou de les lever, ou de les donner, lui-même, d'après les indications qui lui étaient fournies.

Je ne dirai pas que tout était faux dans son système ; mais si les jeunes maîtres abusaient parfois du droit de punir, les écoliers abusaient, eux aussi, de sa bonté aux dépens de ceux à qui il avait lié les mains. Son procédé eût été irréalisable même dans les collèges libres et catholiques ; il l'était bien davantage dans un milieu orageux et gâté par de mauvaises traditions, comme le lycée de Metz.

Le proviseur ne tarda pas à être nommé inspecteur, et il fut remplacé par celui qui m'avait enseigné, à Metz même, les mathématiques élémentaires, lorsque je me préparais à St-Cyr. Je dois le dire, tout sec qu'il était, avec son œil sardonique sous le bleu de ses lunettes accrochées sur un long nez, il me fut plutôt bienveillant. Il se rappelait sans doute que mon oncle, au temps où il était inspecteur, lui

avait rendu service. Quand il venait, le samedi, lire les notes dans mon étude, j'avais beau avoir sur ma chaire une pile de livres qui témoignaient que je me préparais surtout à la licence et n'étais pour les élèves qu'un répétiteur platonique, il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. C'était un honnête homme, mais aussi peu sympathique que possible. Il ne plut pas longtemps à notre corps enseignant, et on le nomma professeur de sciences à la Faculté de Lyon. Un trait peindra les sentiments qu'on avait pour sa personne : quand, partant avec sa femme et ses filles, il passa sous les fenêtres du censeur, la femme de celui-ci, s'accompagnant au piano, entonna la chanson :

« Bon voyage, Monsieur Dumollet »

J'étais alors rentré au petit lycée, comme maître des externes surveillés. Cela me donnait, avec une chambre à moi, la liberté complète à partir de 6 heures du soir ; j'allais habituellement veiller chez mon parrain, car, avant tout, je préparais ma licence, sous la direction du professeur de rhétorique, M. Gandar.

Grand, grave, le visage orné d'une magnifique barbe, il avait quelque chose d'imposant. Ses camarades de l'école normale l'avaient surnommé « le Superbe ». Professeur bienveillant, consciencieux, il savait d'un mot, piquant au besoin, nous remettre à place ; c'était dit avec un beau sang-froid qui rendait la réplique impossible. Du reste, nous l'aimions, pour l'intérêt qu'il nous portait, sans phrase.

Classique jusqu'à la moelle des os, il me semble encore l'entendre nous dire, avec un air recueilli et solennel: « Messieurs, nous arrivons aujourd'hui au seuil du grand siècle ; nous allons parler de Corneille ». Le programme de la licence nous donnait à étudier la tragédie du Cid, et ce chef-d'œuvre de la jeunesse du grand poète me valut, de

la part du professeur, un encouragement et une appréciation flatteuse. Tout allait pour le mieux, quand le besoin du service, comme il disait, le fit appeler à Paris pour être, à la Sorbonne, suppléant de la chaire de littérature française. Mais de loin il garda les yeux sur nous, suivant son expression.

Je l'ai revu plusieurs fois, corrigeant les versions des candidats au baccalauréat ; il avait, à sa droite, un chiffonnier où il jetait les copies sans valeur. « Ne m'enviez pas, me disait-il en plaisantant ; j'ai chaque année cent jours de corvée, à ajouter à la préparation de mes cours ». Quel ne devait donc pas être son labeur ! Il avait pris sa profession au sérieux et l'exerçait comme un sacerdoce. Le trait suivant le montrera. A la veille de ses débuts à Paris, entre ses intimes et lui il y eut une longue discussion pour décider s'il lirait son cours ou s'il parlerait. Il parla ; mais il se présentait à ses auditeurs si admirablement préparé, qu'on n'aurait rien eu de plus parfait s'il avait lu. Aussi ses cours étaient-ils très suivis. « Je n'ai pas à me plaindre de mon auditoire, me disait-il un jour ; il est assez fourni, mais changeant ». C'est bien le genre, en effet, de l'auditoire parisien ; quoique plein de respect pour l'orateur, il est variable et capricieux.

Ce laborieux mourut à la peine, à quarante-trois ans, laissant une thèse intéressante sur le poète Ronsard, et un volume plein d'érudition sur les sermons de jeunesse de Bossuet.

Un juif, rose comme un poupon, intelligent, malin et paresseux, lui succéda à Metz. C'est à peine s'il jetait un regard sur nos compositions et daignait mettre un mot dans la marge. Quand il nous quitta pour je ne sais quelle destination, on lui donna pour successeur un jeune maître de conférences à l'École normale supérieure. C'était un beau garçon, à la fine moustache, à l'air un peu fier, assez

irritable et d'une conscience à peine moins relâchée que son prédécesseur. Je n'ai pas souvenir qu'il m'ait corrigé beaucoup de compositions : elles s'égaraient souvent sur son bureau, dans son cabinet, et, quand on lui en parlait, il disait que la bonne s'en était peut-être servie pour allumer le feu. Comme il sortait du nuage olympien de l'École normale, il ne supportait pas la réplique, et ses collègues l'admiraient à l'envi.

C'est sous son règne d'environ deux ans que je fus reçu licencié-ès-lettres devant la Faculté de Nancy. L'année précédente, j'avais été malade de fatigue, partagé que j'étais entre mes deux vies : l'étude à surveiller, la licence à préparer. Je fus tenu un mois, dont huit jours dans ma chambre, torturé par un abcès et par une fièvre brûlante, soigné par le portier et sa femme, et aussi par un petit domestique alsacien, qui, me voyant pleurer de douleur, me rappelait, dans sa foi naïve, que Jésus-Christ avait souffert bien davantage. Quand tout était fini, le médecin du lycée arriva, furieux que, sans lui, mon abcès eût heureusement abouti, et proclamant avec emphase que mon imprudence aurait pu me coûter la vie. C'était une scène digne de la plume de Molière.

Ce fut au mois de novembre de l'année suivante que j'enlevai le parchemin convoité. La nuit qui précéda le thème grec et les vers latins à faire en une seule séance, je fus indisposé, si bien que, le lendemain, j'étais pâle à plaisir. J'abordai néanmoins le champ de bataille, et j'atteignis, sans quitter mon travail, quatre heures de l'après-midi. J'étais abîmé de fatigue, et, sûr que mes compositions ne valaient rien dans l'état où je les avais achevées, je me mis au lit, désespérant du succès, et résigné à mon sort. Le lendemain j'étais admissible, et, à 3 heures, reçu. Gloire à Dieu !

Le même soir, j'étais à Bar-le-Duc, chez mon frère

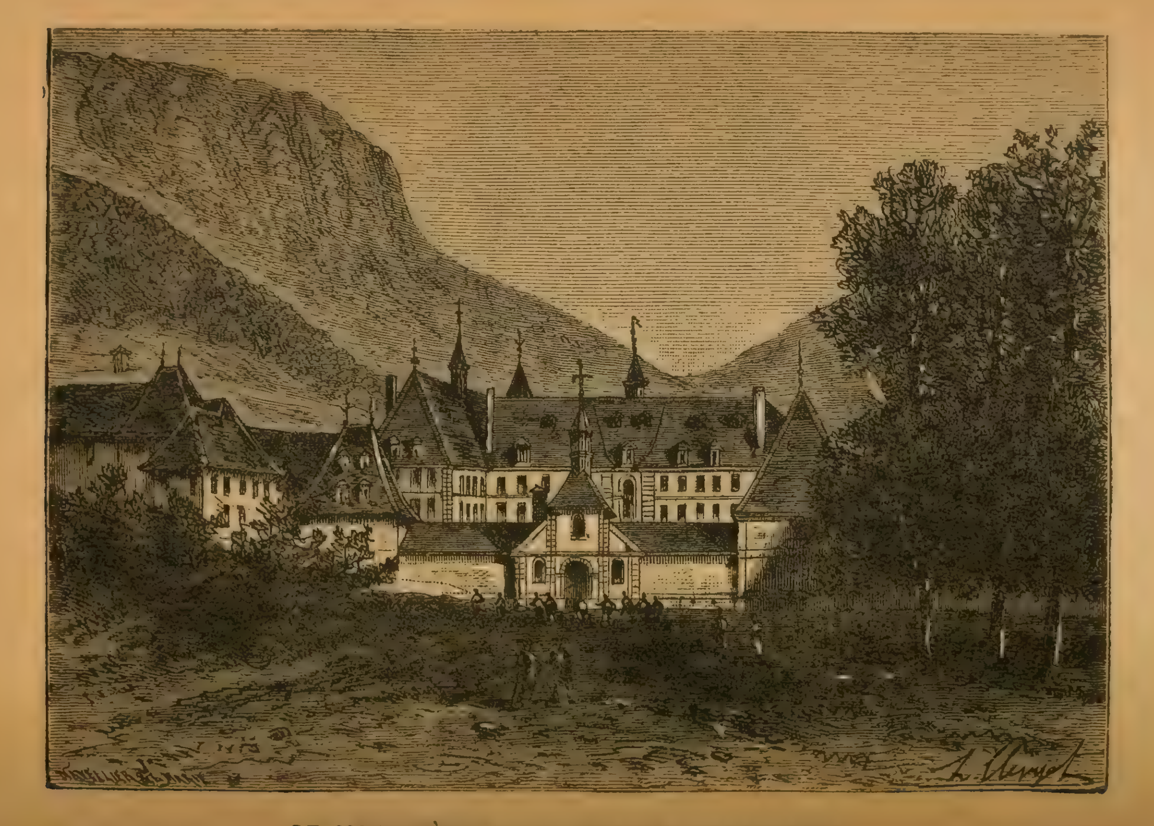
Charles, professeur de philosophie au lycée de cette ville, et le lendemain je filais sur Pont-à-Mousson, où j'embrassais ma famille, avec quelle joie, cela se sent. Je dormis là douze heures de suite, puis je rentrai au lycée pour y reprendre mes humbles fonctions avec le titre de répétiteur de première classe. J'avais déjà suppléé, je suppléais de nouveau, de temps à autre, des professeurs indisposés.

Enfin, le 20 avril, mon excellent proviseur (je vois encore sa mystérieuse et bienveillante figure), m'attendit à la sortie de la messe pour m'annoncer que j'étais nommé à Grenoble avec le titre de maître répétiteur. Je devais y suppléer, jusqu'à la fin de l'année scolaire, le professeur titulaire en congé. Quelques jours après, j'embrassais mon parrain fort ému, mais joyeux de mon avancement, et je partais pour l'inconnu. De Metz, un seul ami m'accompagna à la gare ; c'était mon petit Alsacien ; il avait des larmes dans les yeux.



Peu de temps après mon arrivée à Metz, mon frère aîné y était venu à son tour en qualité de professeur adjoint d'histoire et de littérature française. Ce fut pour moi un heureux temps, et ma mémoire me rappelle souvent nos longues promenades du dimanche aux environs de la vieille et noble cité. Je me souviens aussi avec bonheur de deux de nos cousins. L'un occupait, à Metz même, un emploi subalterne dans la médecine militaire et mourut prématurément, de la fièvre jaune, à la Guyane où il était chirurgien de marine ; l'autre achevait en Alsace son noviciat religieux, et nous le vîmes quand il passa par Metz pour s'en aller en Amérique comme missionnaire.

Jetons maintenant un dernier regard sur mon lycée



LE MONASTÈRE DE LA GRANDE CHARTREUSE

lorrain. J'avais dû beaucoup peiner pour mettre le pied sur le premier degré d'un avancement sérieux, et peiner seul, le plus souvent. Telle nuit me revient à la pensée où je passai des heures à aligner quinze ou vingt vers latins. J'appris par cœur, d'un bout à l'autre, le sixième livre de l'Énéide de Virgile. Mais j'essayai en vain de retenir les racines grecques, de Lancelot ; elles me rebutèrent autant que les mathématiques et le Jansénisme. Les belles pommes du jardin des Hespérides n'étaient pas, je pense, mieux gardées par le dragon de la Fable, que les beautés du grec par la haie d'épines aiguës dont les avait entourées le savant professeur de Port-Royal.

En ce moment où je vais aborder le récit de mon tour de France, quelques physionomies se retracent dans mes souvenirs, sortant, pour ainsi dire, des ombres de la mort. C'est un petit jeune homme doux et blond, assez gai, convenable, régulier dans ses habitudes, mais point du tout religieux. Il était professeur de seconde.

Le professeur d'allemand, figure honnête et placide, avec toute la bonhomie d'un Alsacien, laissait flotter les rênes de la discipline d'une façon très agréable pour les élèves. Les grands, qui allaient chez lui en semaine, se mettaient à la fenêtre et causaient politique ou autre chose.

Un professeur de rhétorique, mieux inspiré, chrétien même, ne fit que passer ; il eut, dans sa classe, mon frère Théophile, en qui il saluait un vrai talent d'historien.

Chrétien également, mais mondain (on a dit, depuis, libéral), le régent de mathématiques était un intrépide buveur de bière. Il mourut gérant d'un des plus grands hôtels de Lyon, où descendaient les ecclésiastiques et les évêques en voyage. L'un de ses fils fut préfet, puis receveur des finances, mais en tout bien et tout honneur ; car son second poste ne fut pas, pour lui, la lucrative sinécure, le paradis où se reposent, après l'enfer de l'admini-

stration d'un département, les préfets meurtris ou déshonorés.

Un autre professeur, plus chrétien encore, père d'au moins six enfants, devait faire vivre sa famille avec quatorze cents francs de traitement. Revoir ce patriarche dans la lumière du passé est encore plus doux que triste.

Un professeur de seconde nous était venu de la Franche-Comté. Qu'était-il au point de vue chrétien, je n'en sais rien ; mais il avait au moins, comme beaucoup d'universitaires, le culte des littératures grecque et latine. Homme consciencieux, classique à sa manière, il avait une façon de louer Homère qui me fait encore sourire.

Me voilà parti... Non. J'allais oublier ma dernière visite à notre digne proviseur. Il m'affirma que je ferais moins de bien comme professeur que comme surveillant, et je n'oserais le contredire sur ce point. J'avais, en effet, beaucoup d'affection pour mes élèves, externes surveillés ou pensionnaires, et je veillais sur eux, jour et nuit, à tous points de vue, avec une discrète activité. Je me rappelle les entretiens que j'avais, à leur sujet, avec le censeur ; nous nous communiquions nos remarques sur les petits ou grands événements du jour, sur le caractère des élèves, sur leurs espiègleries et leurs fautes : les plus diables n'étaient pas toujours les plus méchants.

Un jour, je dus témoigner un intérêt tout particulier à un enfant souffreteux, une ombre ; boursier de l'État, mal vêtu, fils d'un officier subalterne mort avant l'âge de la retraite, il inspirait à tous ses camarades une étonnante répulsion. On allait jusqu'à l'isoler dans un coin de la cour, et il s'y tenait tristement, comme un paria. Tant il est vrai qu'à tout âge et dans tous les milieux, le malheur et la pauvreté répugnent à notre nature.

Encore un souvenir. J'allai faire mes adieux à l'aumônier du lycée, belle tête, chevelure blonde, âme froide. Il

me conseilla d'entrer, comme professeur, en relations avec les parents. C'était juste, car le contact peut amener d'excellents résultats; mais peu de maîtres sont disposés à entrer dans cette voie, parce que, souvent grincheux et indépendants, ils préfèrent rester chez eux ou aller à leurs plaisirs, et aussi parce que les parents sont parfois intolérables.

J'en reviens à mon aumônier. Quand je débutais au petit lycée, il fit prêcher, aux plus jeunes élèves, une retraite qui réussit fort bien. Chaque année, il voyait avec effroi venir le temps pascal ; de fait, la question de confession était épineuse, surtout avec les candidats à Polytechnique et à St-Cyr. Voici comment il s'y prenait pour n'être pas accusé de violer la liberté de conscience. Il les appelait successivement au parloir : « Voulez-vous vous confesser ? » demandait-il. Si oui, l'élève s'exécutait, là ou ailleurs ; sinon, il se retirait d'un air de supériorité. Combien y avait-il de communions pascales dans les divisions supérieures ? Je l'ignore ; mais, à voir l'attitude de ces hauts personnages à la chapelle et leur débraillé si injurieux à la Divinité, j'ai toujours cru qu'elles devaient être rares, d'autant plus que ces jeunes gens avaient ordinairement pour père un bon bourgeois qui n'abusait pas de la messe et tenait peu aux pâques de son fils.

Cependant on faisait encore maigre au lycée, depuis le vendredi qui précédait les Rameaux jusqu'au dimanche de Pâques.

L'évêque, Mgr Dupont des Loges, ne badinait pas avec le carême. Dans ses rares apparitions parmi nous, il inspirait la vénération. Son grand air, sa maigreur, ses traits ascétiques attiraient le regard et le cœur. L'ensemble était d'une sainteté un peu sévère. Ce Breton de race, ce prélat imposant était bien accueilli au lycée ; il parcourait ordinairement les rangs des élèves avec lenteur, regardait d'un œil bienveillant, et parlait d'une voix un peu grasse, mais

sympathique, soit à quelques jeunes gens, soit aux administrateurs, qui lui faisaient un cortège officiel, empressé mais presque toujours glacial. En somme, on en était fier : c'était encore un grand Français. Sa mémoire est gravée en traits ineffaçables dans le cœur de tous les Lorrains, des Messins en particulier ; ils lui ont fait de glorieuses funérailles, et il repose en paix dans sa cathédrale ; ses cendres tressailliront le jour où on y chantera le *Te Deum* du relèvement de la France et de la revanche de Metz sur Berlin.

Avant d'en finir avec Metz, je dois un souvenir à trois fidèles serviteurs du lycée : le portier, un ancien lancier qui avait couru l'Europe à la suite de Napoléon Ier ; le marchand de fruits et de chocolat, un petit bossu, qui avait un corps et une tête impossibles, mais qui s'intéressait aux progrès des élèves jusqu'à en donner des nouvelles à leurs parents ; enfin le commissionnaire, un ancien contrebandier, gai, actif, obligeant ; il ne demandait qu'un congé par an ; mais ce jour-là on le rapportait sur une civière.

V.

Professeur à Grenoble (1856-1859)

Décidément, je suis parti, je suis à Paris ; mon cousin, premier correcteur au *Moniteur*, me pilota dans la capitale pour le peu de temps que j'y passais. Mes parents m'avaient recommandé de lui rappeler la famille, à laquelle il écrivait peu, assez près de pas du tout. Avec une confiance à laquelle j'ai répondu à chacun de mes passages à Paris, on m'avait confié la mission de le faire rentrer dans nos vieilles et bonnes traditions. Je ne réussis guère ; à dix ans de là, il mourut, à quarante ans, pour n'avoir pas voulu suivre les conseils de son médecin, qui, pour ce corps affaibli, ne voyait qu'un moyen de salut : la régularité de la vie. Faute d'autre, ç'eût été au moins la religion de l'hygiène.

Parisien dans l'âme, mon cousin me donna, la veille de mon départ, le spectacle de Paris aux lumières, en me le faisant traverser, de part en part, sur l'impériale d'un omnibus. Le surlendemain, vers midi, j'arrivais d'une traite à Grenoble. J'étais éreinté, moulu. J'avais joui de la première et tendre verdure des Champs Élysées ; j'allais jouir de la vue grandiose des Alpes et de la luxuriante végétation de la belle vallée du Grésivaudan.

Je logeais au lycée. Le premier soir de mon arrivée, il me tomba, des nues ou d'ailleurs, une pierre vivement lancée dans ma chambre et qui ne venait certainement pas de la haute montagne dont j'admirais si souvent, aux derniers rayons du jour, les teintes rosées sur une neige éternelle.

J'avais vu, dans l'après-midi, mon recteur. Il demeurait loin, hors de la ville, et je dus, avant de pouvoir secouer ma timidité, m'arrêter plusieurs fois, m'asseoir même sur

un banc de la promenade qui conduisait à sa demeure. Pensez donc ; faire visite à un recteur ! Celui-ci était un personnage à la Salvandy, imposant, majestueux. Ces potentats m'effrayaient avec leur poitrine plastronnante et le toupet plus ou moins garni qui s'élevait au-dessus de leur front et agrandissait leur taille. Encore un peu, ils auraient porté sur leur tête la boule du monde.

Le recteur fut convenable, correct, comme on dit, et même presque bienveillant. A quelque temps de là, au lycée, il me demanda si j'avais des nouvelles de la révolte qui, pour la seconde fois en cinq ans, venait d'éclater dans l'ancien couvent des Bénédictins de Metz. Je n'en avais pas ; mais j'appris qu'à la rentrée suivante, le proviseur fut nommé professeur à Paris, pour devenir ensuite inspecteur. Après bien des mécomptes, des malheurs même, il mourut à quatre-vingt-dix-sept ans, ayant gardé toute sa tête, et se considérant somme un fossile antédiluvien qu'on va parfois visiter par curiosité scientifique.

Il n'y avait pas un mois que j'habitais Grenoble, lorsque arriva au lycée un inspecteur général qui était la terreur de tous les professeurs et régents de France et de Navarre. On le redoutait comme le feu, comme la foudre ; quelques-uns, à son approche, se sentaient mal à l'aise ; ainsi le corps humain subit une impression d'angoisse dans le calme lourd qui précède un orage. C'était un petit homme, à l'air assez rébarbatif et dont la rude personne n'avait rien de fleuri, malgré son éternel gilet à fleurs.

Qu'on juge de mon émotion ! La porte de ma classe s'ouvre, et elle se referme sur sa puissance. Mes trente-cinq élèves de quatrième se lèvent, et moi avec eux, sans que ma parole laisse trop voir le tremblement de mon cœur. Je lui présente le programme officiel et la liste de mes gamins, par ordre de mérite. Il s'assied devant un petit bureau placé en face de ma chaire, et sur lequel il va prendre des

notes. J'éprouve comme un avant-goût des sensations que provoquera le jugement dernier.

Pourtant je prends bravement mon parti. Je fais traduire un passage des *Commentaires de César* ; cela marche. Nous prenons un texte grec, du Plutarque ; cela ne va pas plus mal. Mais M. l'inspecteur est pressé ; pour un rien, il s'impatiente, il me brusque, sans colère toutefois. A la fin, il en a assez ; il se retire ; nous respirons. Le lendemain, je le rencontre chez le recteur, qui à son occasion, reçoit le corps enseignant et la magistrature ; on me présente, et lui, déraidi, pas du tout bourru, me demande où j'ai été reçu licencié. « A Nancy, lui dis-je. — Après Paris et la Sorbonne, reprend-il, c'est la première Faculté de France pour la renommée littéraire et le bon goût ». Et de fait, elle comptait alors dans son sein des célébrités comme Burnouf, l'orientaliste, et de Margerie que je devais retrouver plus tard à Lille, comme doyen de la Faculté catholique des lettres.

L'inspecteur parti, je repris ma classe avec entrain. Je n'ai rien à dire du simple bachelier qui, par la bonté de l'administration universitaire, était devenu proviseur de Grenoble ; c'était un assez brave homme. Il devait filer doux avec plus d'un professeur agrégé. Il avait un fils, du même baccalauréat et de la même médiocrité que lui, et maître d'étude, d'une façon assez commode, sous l'œil paternel. J'aurais dû, si j'avais été bon courtisan, montrer de la complaisance à l'égard du jeune homme et le remplacer par ci, par là ; je déclinai la proposition, prévoyant, non sans motif, qu'on en abuserait.

Celui de mes collègues avec lequel je fus le plus lié était le professeur de mathématiques. Fort sociable, excellent garçon, marcheur intrépide, d'humeur toujours égale, gai avec douceur, il était charmant. Voiron, la Grande Chartreuse et tous les sites renommés nous ont vus ensemble,

presque toujours à pied, filant d'un air allègre, loin de l'épaisse atmosphère de la ville, vers les hauteurs épurées des Alpes.

Un dimanche, dans l'après-midi, nous avions gravi le Sapey, d'où l'œil s'étend sur la magnifique et luxuriante vallée du Grésivaudan, arrosée par l'Isère à l'eau glaciale et par son impétueux affluent, le Drac. Mollement étendus sur l'épais gazon, nous écoutions, chantées sur mes lèvres, ces véritables mélodies qu'on appelle les *Méditations poétiques de Lamartine*. Il y a de cela nombre d'années... mais non, c'était hier, tant cette belle journée, tant cette somptueuse nature sont restées présentes à ma mémoire fidèle, avec tout leur charme. J'entends encore, à quelque distance, le murmure discret d'un ruisseau dont la source ne pouvait être éloignée, et qui s'écoulait, sans se laisser voir, sous la plus généreuse végétation. Les myosotis de ces prairies me paraissaient avoir un volume double de ceux que cueillent, sur les bords du Rhin, les mélancoliques Alsaciennes, et ils parlaient davantage au cœur.

Aux vacances de la Pentecôte, nous fîmes, ensemble encore, le pèlerinage de la Grande Chartreuse. La diligence nous conduisit d'abord, en côtoyant les imposants contreforts de la montagne, à St-Laurent-du-Pont. Avec deux officiers du génie, nous décidâmes de faire le reste de la route à pied.

Nous voilà en route. Nous longeons une sorte de gave desséché appelé le Gué mort ; il forme, par rapport à nous, un vrai précipice ; à un certain endroit, l'abîme est si profond, qu'après y avoir jeté une pierre, je n'entends même pas le bruit qu'elle fait en heurtant le sol. Nous traversons ensuite le Désert et l'Enfer ; ce sont les noms que donnne le peuple à ces contrées désolées. A un certain moment, nous marchons à la file, entre des rochers qui laissent juste l'espace nécessaire au passage d'un homme.

Tout à coup, au détour du chemin, nous apercevons la Grande Chartreuse, avec ses ermitages entourés de jardins, dont l'ensemble forme comme une cité, mais une cité originale, qui n'a rien de commun avec nos villes tumultueuses. La vie y est tout intérieure, et les morts silencieux, dans leur petit cimetière, donnent l'impression d'une paix idéale. C'est comme un autre monde.

Devant le monastère, nous rencontrons quatre officiers de chasseurs à pied. Nos compagnons les saluent poliment et froidement ; c'est tout. Peu après, les aimables chasseurs nous font comprendre que l'arme d'élite qu'est le génie manifeste ainsi sa supériorité, et l'École polytechnique sa valeur ; St-Cyr étant inférieur, d'un degré au moins, on se tient à distance.

Nous entrons. Un moine à barbe vénérable nous offre à rafraîchir, en nous laissant le choix entre trois sortes de chartreuse, la blanche, la jaune et la verte. Plus encore que la bienfaisante liqueur, la franchise de cet accueil hospitalier inspiré par Dieu nous réjouit le cœur. Avant l'heure du dîner, en nous promenant aux environs du monastère, nous apercevons un religieux courbé sur des fleurs, pour les cueillir, en extraire le suc, et combiner ce breuvage au délicieux arome, qui en dépit de sa monastique origine, est si cher au palais des plus farouches anticléricaux. Nous respectons, cela va sans dire, le labeur discret du moine fleuriste.

Si, au dehors, le monastère semble muet, au dedans il est plein d'activité, car, à l'occasion de la Pentecôte, beaucoup de visiteurs italiens et français y sont arrivés. On nous introduit, pour le repas, dans une vaste salle dont les murailles portent en grands caractères le nom de la France. Moines sur un point, nous faisons maigre et gardons même un silence relatif. Le poisson qu'on nous donne est sorti tout récemment des beaux lacs qui avoisinent le couvent ;

il nous est servi sec et croustillant. Nous l'arrosons d'un vin du pays, de couleur rouge foncée. Depuis la vendange jusqu'à la bouteille, ce vin a passé d'honnêteté en honnêteté, sans que l'industrie ou la chimie en ait corrompu la virginale pureté. C'est bien le suc du raisin du bon Dieu. J'en pourrais certifier la valeur, rien qu'en envisageant mon collègue, dont les yeux légèrement humides et la parole doucement attendrie témoignent en sa faveur.

Nous nous levons de table.Nous errons, aux environs du monastère, jusqu'à une chapelle renommée. La nuit, avec lenteur en ce beau jour d'été, descend du Granson sur le couvent, qui s'efface peu à peu dans les ombres croissantes. Les voyageurs ont, pour la plupart, disparu, et nous prenons, mon compagnon et moi, le chemin de deux cellules voisines ; nous devons nous y reposer en attendant l'heure où les religieux se lèveront pour chanter *Matines*.

Je m'endormais, quand une voix grave me réveille. C'est celle du tonnerre, qui gronde solennellement sur les sommets du Granson, et, d'écho en écho, se répercute jusqu'à moi. C'est la parole de Dieu ; elle semble s'adresser à moi ; mon cœur y trouve je ne sais quelle joie intime et de l'autre monde. Mais, insensiblement, la voix s'éloigne ; elle finit par se taire, et je me rendors.

Une autre voix me réveille bientôt, c'est la cloche du couvent. Je suis vite levé et habillé, et je monte à la tribune de la chapelle. Tous les moines, jeunes et vieux, novices et profès, entrent successivement, chacun portant à la main une lanterne qui le guide dans les ténèbres jusqu'à son entrée dans le lieu saint. La psalmodie commence. Les religieux, prosternés le front dans la poussière, tandis que l'univers sommeille, élèvent leur voix vers Dieu dans un chant étrange pour nos oreilles modernes et que je ne saurais définir. Il date, dit-on, du XIIIe siècle ; descendu des cieux qui l'ont inspiré, il y fait remonter

l'âme, un instant dégagée des sens et recueillie dans la joie de la solitude et de la prière Disons plus : ces religieux prosternés, dont le manteau blanc éclaire l'ombre, ce mélange de voix jeunes et de voix cassées, si diverses et pourtant si harmonieusement accordées dans l'unité de l'âme humaine, tout cela est bien fait pour émouvoir, ravir, rajeunir, vivifier le cœur, et, sinon le bouleverser en l'inondant de vie surnaturelle, du moins l'élever vers le désir d'une existence supérieure.

En même temps que cette harmonie s'envolait vers le ciel, un dernier écho de l'orage apaisé se faisait entendre, comme si Dieu avait voulu répondre doucement à ceux qui, par leur prière et leur vie de sacrifice, cherchaient à le consoler des crimes des hommes. C'est un souvenir ineffaçable !

La matinée fut aussi fraîche que la nuit avait été orageuse. Mon collègue et moi, nous nous promenions les pieds dans la rosée, le long d'une allée verte ombragée par de beaux arbres. La conversation tomba, je ne sais comment, sur Jésus-Christ. Enflammé par les impressions recueillies dans l'église des moines, je disais à mon compagnon que cette vie irréprochablement pure et cette mort d'une idéale générosité n'étaient pas d'un homme, mais d'un Dieu. Il m'écoutait presque silencieusement, sans aucune révolte, mais sans grande sympathie : c'était un honnête indifférent.

Après bien des années d'une vie active et parfois agitée, l'image de ce court séjour à la Chartreuse se représente à ma mémoire avec une étonnante vivacité. Je revois encore le religieux qui vendait des médailles, homme superbe, d'une vigueur virile, avec barbe noire et regard étincelant de vie et de franchise. Je m'égare encore en esprit dans un long cloître, à l'aspect antique, et j'y entends encore résonner mes pas dans la solitude et le silence. Je fus moins

impressionné par les vingt-deux tableaux où Lesueur a peint la vie du fondateur de l'Ordre : notre âme est impuissante à sentir tant d'émotions successives.

Adieu, cloître de St-Bruno ; nous partons gaîment avec nos quatre capitaines de chasseurs. Nous côtoyons le village éparpillé de Ste-Marie, plusieurs fois ravagé par le feu et réparé par la généreuse charité des Chartreux. Après un court arrêt au col de Porte, où l'on nous sert un vin qui nous rend tous à demi-malades, nous nous remettons en route. Les Alpes superbes semblent nous suivre et, dans la pure lumière du printemps, éblouissent nos yeux ravis. Plus loin, nous contemplons, des hauteurs du Sapey, Grenoble, ses magnifiques alentours, l'Isère qui les arrose, et nous rentrons en ville, avant le crépuscule, pour y reprendre nos graves travaux.



Quelques jours plus tard, nous étions dans la grotte de Jean-Jacques Rousseau, solitude sauvage entre des rochers, où le philosophe de Genève allait, dit-on, méditer ou rêver. On prétend que passant à Grenoble, il aurait harangué la foule dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, et qui s'appelait alors rue des Vieux Jésuites Les Jésuites ont pourtant plus de chances que Jean-Jacques de revenir à Grenoble, car, tenaces comme des juifs, ils ne partent jamais que pour revenir. Et c'est tant mieux.

Plus tard, en plein juillet, nous escaladions le pic de Jam-Chaude, dont le sommet s'élève à mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Après un déjeuner rapide, enlevé d'un appétit robuste, nous gravissons, par un soleil ardent, le mont Rachet, puis le mont Thénard, où, quelque temps auparavant, j'avais failli me rendre malade en buvant de l'eau glacée distillée goutte à goutte par un

rocher. Montant encore, nous rencontrons une forêt de sapins, puis une pente si abrupte qu'il nous faut ramper, et, à chaque pas, nous attacher, pour ainsi dire, aux chênes nains qui croissent en grand nombre dans cette région. Après une lutte de plusieurs heures contre cette rude nature, nous parvenons à une cime désolée où des arbres blancs, avec leurs branches nues, ressemblent à des cadavres. A leurs pieds et aux alentours fleurissent pourtant des rhododendrons, comme un dernier sourire du ciel sur une terre inhabitable.

Nous étions trois : mon collègue de mathématiques, l'aumônier et moi. Nous nous reposons un instant. Au-dessus de nos têtes, un aiglon déploie ses ailes, tandis que nos yeux contemplent, dans le lointain, la ville de Lyon qui fait l'effet d'une tache légère sur une plaine immense.

Maintenant, il faut descendre, et par une pente beaucoup plus rapide que celle par laquelle nous nous sommes élevés avec tant de peine. Mais on était jeune, alors ; il paraît que j'escaladais les rochers avec l'agilité d'un chamois. A mesure que nous approchions de la ville, l'air perdait de la pureté qu'il a sur les hauteurs et j'avais l'impression d'un homme qui entre dans un étouffoir. Un peu après dix heures, j'étais dans mon lit ; mais mon sommeil était très agité, il me semblait que mon corps était une boule de feu. Le lendemain, je pris un bain et il n'y parut plus.

Chaque année, un peu avant les vacances, le proviseur, quelques professeurs et tous les pensionnaires prenaient le train pour Voiron. Nous débarquons, et, à pied, nous prenons gaîment le chemin de la papeterie des frères Kleber, parents de l'illustre général ; nous dînons sous l'ombrage au son de la musique, et nous visitons l'établissement. Au retour, nous traversons une vallée délicieuse, à cette première fraîcheur du soir qui descend des montagnes et peut devenir périlleuse, et nous rentrons en

devisant de toute sorte de choses de la façon la plus agréable.

Moins réjouissant fut le repas, dit « de corps » qui nous fut donné à l'hôtel. J'étais, je ne sais pourquoi, à côté du gros Francisque Sarcey, qui plus tard devint si célèbre. Il parla d'Edmond About et de plusieurs Normaliens de son temps, mais surtout de lui, Sarcey, de ses succès à l'École normale, voire même de ses petits revers. De cette réunion d'universitaires, j'ai gardé, et d'autres comme moi, un insipide souvenir. Jamais, dans ces agapes officielles, je n'ai vu régner une gaîté vraie et franche ; on dirait que la grammaire, les chiffres et une philosophie sèche ont laissé sur les âmes une empreinte glaciale, que gravent plus profondément encore et le pédantisme, et l'étroit espace où se meut la pensée.

Mais j'allais oublier de vous dépeindre Sarcey. C'était un gros homme, déjà ventripotent, toujours de noir vêtu, avec un habit de cérémonie et un chapeau haut de forme, vivant chez lui, mangeant chez lui. Au lycée, il m'accueillit cordialement. Un jour qu'il sortait de sa classe de philosophie, il me vit et y rentra avec moi, et, malgré la gravité de sa toge et de sa toque, s'assit à côté de moi sur une table d'élève. « Je ne sais pourquoi, me dit-il, on a fait de moi un professeur de philosophie ; je n'avais rien demandé de pareil ». Et puis il me parla de mon frère et d'autre chose.

Déjà alors, il écrivait dans un journal antireligieux, et le clergé semblait le redouter. Cependant, le jour de la confirmation, il assista, sinon à la cérémonie religieuse, du moins au dîner qui la suivait, sous la présidence de Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble. On l'avait placé près d'un grand vicaire qu'il ne dévora point et qui fut même charmé de sa conversation. Ces repas officiels, même quand ils sont servis très chauds, sont froids comme



S. S. PIE IX

la glace et suivis parfois de toasts académiques de même température. On s'y assoupirait si, vers la fin, un champagne plus ou moins authentique ne ranimait la vie pour un instant.

Avant de quitter Grenoble, je visitai Uriage. Il ressemblerait à beaucoup d'autres stations balnéaires, sans la montagne qui le domine et qui est elle-même surmontée d'un château remontant à une époque très reculée. C'est imposant et pittoresque. Après avoir, dans une forêt voisine, cherché l'ombre sous des arbres traversés par les flèches d'or du soleil, nous reprenions, mes amis et moi, le chemin de Grenoble, mais, cette fois, à pied, par des sentiers cheminant au frais le long de délicieux cours d'eau.

Partant de Grenoble pour la Lorraine, où j'allais prendre mes vacances, c'est à Chambéry, alors sous l'autorité du roi de Sardaigne, que je débarquai au mois d'août 1858, muni du laisser-passer du consul de Savoie résidant à Grenoble. De cette ville, je n'ai conservé aucun souvenir, sinon celui de ses arcades et d'un éléphant monumental élevé sur la place publique.

Je passai la nuit chez un de mes anciens collègues du lycée de Metz, devenu chef de gare à St-Innocent, sur les bords du lac du Bourget. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque, au réveil, j'aperçus de mon lit les eaux bleues du lac, et, à l'horizon, les montagnes sous la lumière du soleil levant. J'étais ravi. La journée fut digne de cette matinée charmante. Nous traversâmes le lac ; il a les eaux couleur du ciel dans sa plus limpide sérénité, et cette couleur est si naturelle que, plongeant la main dans les eaux, je fus tout étonné de ne pas la retirer teintée du plus beau bleu du monde.

Nous visitâmes la ville d'Aix-les-Bains, et je me donnai la joie d'y ramper dans une de ces cavités d'où s'exhale une chaleur intense, mais salutaire. En un clin d'œil,

votre corps semble, à force de transpirer, vouloir se changer en eau.

De cette ville, par une belle avenue, nous gagnâmes le Bourget, pour débarquer au monastère de Haute-Combe, vénérable abbaye où un roi de Sardaigne se fit, par humilité, enterrer sous le porche de la chapelle, c'est-à-dire sous les pieds, en quelque sorte, des moines et des fidèles. Quand j'y allai, le roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel, était déjà aux mains des francs-maçons, et le monastère n'eût plus guère été qu'un désert sans les quelques religieux qui, laissés là par pitié, y erraient comme des ombres. On rappelait alors que la Haute-Combe avait été un des asiles préférés des ancêtres du jeune roi ; on taxait sa conduite d'ingratitude ; on espérait un retour de sa raison, de son cœur et de sa foi. Vain espoir ! C'est lui qui, sous l'inspiration de Cavour, se lança à fond à la conquête, alternativement hypocrite et effrontée, des États pontificaux, puis de Rome même, où il est mort et où Dieu l'a jugé.

Par un temps orageux, au bruit d'un tonnerre lointain dont les grondements se répercutaient d'échos en échos, je visitai les Charmettes, et j'y vis le fameux clavecin de la faible, mais bonne Mme de Warrens calomniée par J. J. Rousseau. Je fus charmé de la haie d'épines qui entoure ce lieu de plaisance, dont on s'accommoderait encore aujourd'hui s'il était possible d'en chasser le souvenir de l'impie et orgueilleux personnage qui voulait éliminer Dieu pour déifier l'homme et lui-même.

Je rentrai en France par le Rhône aux flots jaunes et tumultueux. Mais on faisait des difficultés pour me laisser franchir la frontière française sans passeport : on semblait toujours inquiet du côté de l'Italie, d'où étaient venus les assassins Orsini et Pietri. Je finis néanmoins par passer, et par gagner Lyon, puis Paris, puis la Lorraine, où je retrou-

vai ma famille et où plus d'une fois, en un rêve idéal, je revis le lac du Bourget, dont les eaux paisibles semblent reposer au fond d'une urne qui a pour parois les hautes montagnes des Alpes.

Encore un détail. Dans une de mes promenades, on me fit arrêter à l'endroit, connu des gens du pays, où se rencontraient à la fin du premier Empire, l'ancienne et la nouvelle impératrice de France, Joséphine de Beauharnais et Marie-Louise d'Autriche. De celle-ci, quel pâle souvenir ! De l'autre, la France n'oubliera ni la grâce, ni la bonté ! Si jamais un peuple fut créé pour aimer, c'est le nôtre.

VI.

Professeur à Sedan (1859)

La veille de la distribution des prix, j'étais allé demander au proviseur de Grenoble si je pouvais espérer rester, sous ses ordres, professeur suppléant de quatrième. Je ne le restai pas. Après m'avoir oublié plusieurs mois, le ministre de l'Instruction publique me nomma professeur d'histoire au collège de Sedan. Pourquoi professeur d'histoire ? Je n'en sais rien, et je n'avais rien demandé de pareil. Le hasard aurait-il été pour quelque chose dans une nomination faite à la légère ? Ce qui est certain, c'est que, dans la série des postes que j'occupai successivement, je me formai insensiblement un bagage très divers, allant de la grammaire à l'histoire, de l'histoire à la grammaire, de la grammaire aux humanités, des humanités à la rhétorique, avant de monter dans une chaire de Faculté catholique et de Littérature française. Il y avait là quelque chose de voulu, et la Providence me préparait, par un enseignement varié, à un enseignement supérieur qui exige à la fois la pureté de la langue, le bon goût et les connaissances historiques.

Mon prédécesseur, nommé au lycée du Puy, me fut des plus complaisants : il me laissa, en quittant Sedan, des notes précieuses ; je lui en fus très reconnaissant. D'ailleurs, j'avais toujours eu du goût pour l'histoire, et je me mis avec ardeur au service de mes élèves. Je fus récompensé de mes peines, et, aux vacances de Pâques, le conseil ou bureau d'administration qui vint interroger me félicita des progrès qu'il constatait.

J'eus le bonheur de retrouver, dans ce nouveau poste, mon ancien principal de St-Dié. Il me fit l'accueil le plus cordial et le plus hospitalier ; il avait

pour moi toutes les prévenances possibles. Je passais assez souvent la soirée chez lui, et en été, pendant que ses enfants reposaient paisiblement, nous sortions du collège pour faire une promenade jusqu'au pont de Torcy. Puis je regagnais mon unique chambre garnie, au rez-de-chaussée d'une maison voisine du rempart, dans un quartier assez humide où la névralgie avait une de ses plus belles installations.

La pension où je prenais mes repas était des plus commodes. Je n'avais qu'à passer de ma chambre dans une chambre voisine, où une vieille dame et sa fille préparaient notre cuisine. Il s'en fallait que notre table fût sans gaîté. Deux Allemands, l'un bref et brusque, l'autre, son frère, doux et même doucereux ; un futur notaire, clerc en attendant; un jeune veuf, industriel en route pour faire fortune, bien élevé, très aimable, toujours cravaté de blanc ; deux employés des contributions et un de mes collègues, professeur de septième, étaient mes commensaux.

Ce dernier mérite une mention spéciale. Originaire d'une ancienne colonie sarrasine, aujourd'hui dans le département du Var, il avait laissé sa raison s'égarer dans l'athéisme. Cela ne l'empêchait pas de raconter, avec une émotion communicative, le temps de son innocence et le jour heureux de sa première communion. Quand il était enfant, disait-il aussi, les morts du village étaient portés au cimetière dans un cercueil non fermé, et, s'ils avaient été mariés, revêtus de leurs habits de noces.

Il y avait chez lui un étonnant mélange de candeur et de perversité de l'intelligence. A table, où l'on connaissait sa marotte, nos commensaux prenaient un malin plaisir à le faire sortir de son calme habituel et presque silencieux en amenant le nom divin dans la conversation ; quand ils insistaient, lui se mettait en colère, presque en fureur, et pérorait contre le Ciel avec une éloquence désordonnée.

Cet étrange garçon avait le goût de l'apparat et des draperies. Le jour de la Fête-Dieu, nous assistions, tous, en robe, à la procession qui se déroulait à travers les rues de la ville ; il était le plus grave et le plus heureux de tous, recommandant de garder une attitude très digne à la suite d'un Dieu auquel il ne croyait pas. Depuis, l'Université d'État en a fait, dans un lycée, un professeur de philosophie.

Quelques mots de mes autres collègues. L'un d'eux, professeur de français, m'avait fait l'honneur de m'inviter à prendre le café chez lui. Tout en causant, je pris la défense de la religion qu'il attaquait. « Je vois bien, me dit-il, que vous êtes encore de « la vache à Colas ». Le malheureux ! c'était sa manière de désigner les hommes qui pratiquaient la religion.

Je me garderais bien d'oublier le professeur de sixième, dont la bonhomie dépassait les limites ordinaires, et qui avait sur les élèves des illusions extraordinaires qu'on fut obligé de dissiper.

Nous formions donc, à Sedan, une sorte de bohême dans laquelle il y avait de tout, même du bien, avec une tête de ligne, sinon aristocratique, du moins grave dans le principal et distinguée dans sa dame.

Le principal était en même temps professeur de philosophie. D'origine modeste, il avait conquis la licence et désiré l'agrégation, mais sa santé ne lui avait pas permis d'aller jusqu'au bout. Il avait épousé la fille d'un capitaine de cuirassiers, qui, sans aucune vulgarité d'ailleurs, avait gardé de son éducation une rare fermeté. Elle dirigeait sa maison, j'allais dire son collège, avec une activité de commandante.

Assez souvent, elle réunissait les professeurs à sa table. Mais il y a toujours, dans les meilleures compagnies, un grincheux que l'on se plaît à contrarier ; tel était, parmi

nous, le professeur de cinquième ; son extrême sensibilité le rendait malheureux, et sa susceptibilité gauche ou maladroite provoquait la risée générale et nécessitait, de temps à autre, l'intervention du maître du logis.

Le principal, assez dur parfois, mais parfait honnête homme, bienveillant au fond, catholique jusqu'aux Pâques, imposait le respect, et ne manquait pas de pénétration dans ses jugements sur les événements politiques et religieux du jour, notamment sur la guerre d'Italie en 1859, dans laquelle il voyait en cause le Pape, la justice et la liberté de l'Église. Le jour de la distribution des prix, il fit sur l'éducation un discours sérieux et sage.

Quelques jours auparavant, je l'avais averti que je demandais mon changement. Il fit la grimace. Mais j'étouffais dans ce petit collège, dans ce milieu qui rappelait trop les Gueux chantés par Béranger, et j'exprimai le désir de prendre pied dans un lycée, n'importe où et dans n'importe quelle classe.



VII.

Professeur à St-Brieuc (1859-1867)

Je fus exaucé. En octobre 1859, je reçus une nomination pour St-Brieuc. Le Ciel, qui avait ses raisons d'éprouver ma patience et ma foi, m'envoyait dans les Côtes-du-Nord, tout près de la mer, non loin de Ste-Anne d'Auray, au sein d'une population encore neuve et chrétienne, à soixante lieues de Rennes, et sans autre moyen de communication avec cette ville que l'antique diligence.

Je fis le trajet entre ces deux villes à travers une véritable forêt où des millions de pommes à cidre étalaient leur pourpre joyeuse. La route, malgré sa longueur et un arrêt à Dinan, me parut courte et ravissante. Nouveau pays, nouveau décor, nouvelles mœurs aussi, ou plutôt mœurs anciennes, nouvelles seulement pour nos yeux modernes.

Sur le chemin, nous rencontrons un paysan chargé d'un lièvre magnifique : « Combien ? crie le postillon. — Quinze sous », répond l'autre. Quinze sous ! Un lièvre ! C'est donc un pays de Cocagne que je vais habiter.

Il fait nuit quand nous entrons à St-Brieuc. Je vais à l'hôtel jusqu'au jour. L'hôtel (que ce soit là où ailleurs, peu importe) est pour moi une odeur de fumier d'écurie, un nuage de poussière dans une chambre numérotée et banale ; je n'y entre jamais sans éprouver une sensation de froid, d'isolement, parfois de nostalgie.

Vers 9 heures du matin, j'étais chez mon proviseur, un brave homme d'environ quarante-cinq ans, petit et chauve, avec des accès de colère tempérés par des accès de faiblesse, un vrai Mirmidon qui aurait applaudi avec bonheur à l'embrassement cordial du spoliateur et du spolié, de Victor-Emmanuel et de Pie IX. Il fut plus tard décoré par

Jules Simon, son ancien condisciple au collège de Vannes, où le futur ministre passait pour poitrinaire sans grand espoir de vivre, ce qui ne l'empêcha pas de devenir octogénaire et de rester orateur presque jusqu'au dernier soupir.

Disons un mot de l'inspecteur d'Académie. C'était un lourd Normand, majestueux à la façon du pédagogue de village, toujours sanglé dans un pardessus, marchant droit comme un piquet, avec deux yeux gris qui voyaient de côté dans ses lunettes. Il était marié à la fille d'un conseiller à la Cour de cassation. Après s'être teint les cheveux en noir d'ébène pendant de longues années, ils passèrent, du jour au lendemain, au blanc immaculé. L'inspecteur n'était pas précisément un modèle de savoir-vivre : il se contentait, quand il donnait une soirée, de faire simplement porter chez le concierge du lycée la liste des professeurs qu'il voulait bien inviter. Le préfet de St-Brieuc nous vengeait de cette grossièreté en traitant l'inspecteur comme le plus ordinaire des employés. C'était, en effet, l'époque où le cabinet de l'inspecteur, en maintes préfectures, correspondait, par téléphone ou par simple sonnette, avec celui du chef du département. Et quand l'universitaire était sonné par la main parfois nerveuse du maître, il avait à se rendre sur-le-champ en sa présence avec toute la modestie convenable.

Ces façons d'agir n'empêchaient pas notre inspecteur, au jour du nouvel an, dans notre visite officielle plus froide que l'hiver, de faire résonner, dans son compliment au préfet, la gratitude et la reconnaissance avec une prononciation normande qui nous égayait. Et l'autre, qui venait de mettre son fils en pension chez les Jésuites de Vannes, de nous humilier en déclarant, du haut de son habit galonné, que ce qui manquait à l'éducation universitaire, c'étaient les soins maternels ; après quoi il nous faisait un maigre salut, et nous nous retirions.

Je ne puis, sans honte, songer à tous ces petits tyrans administratifs et à cette autorité officielle, glaciale et sans cœur, qui mettait son empreinte jusque sur les mesures inspirées par la bienveillance. La peur de déplaire en haut y raidissait la bonté elle-même.

J'arrivais donc à St-Brieuc, mais dans de tristes conditions. On avait, pour la sixième, pensé à un autre qu'à moi. On me le fit bien voir. A peine arrivé, je voulus faire visite à l'inspecteur d'Académie. J'eus le malheur de me tromper de porte sur la place St-Michel. Je sonne: « M. l'Inspecteur? — Il est absent ». Je me retire après avoir remis ma carte.

Quelques jours après, mon proviseur vient à moi, presque en colère : « Vous n'êtes pas allé voir l'inspecteur ? — Pardon ; c'est fait. — Mais non, il se plaint. Allez-y à 10 heures précises, à la préfecture ». Je m'y rends. Je suis reçu comme un chien dans un jeu de quilles ; je m'excuse ; on s'explique ; j'avais remis ma carte chez l'inspecteur des prisons, voisin de l'autre. Le Normand me fit comprendre que j'étais venu de Sedan en disgrâce ; et l'incident de la visite manquée lui resta si bien gravé dans la mémoire, qu'il m'en voulut pendant six ans. Sa femme y était bien pour quelque chose ; pour lui plaire, il m'eût fallu aller porter des sourires mielleux à cette caricature de marquise poudrée ; ce n'était pas mon fait.

Je m'aperçus bien que j'étais mal en cour. Le proviseur me dit gentiment que je manquais d'habileté politique, et le recteur me fit grise mine, me parlant du professeur de cinquième, aimé des parents et doué de toutes les qualités. Je me sentais glacé, aplati. Je ne fus un peu réconforté que par l'accueil maternel de la bonne vieille chez qui je logeais.

Car ce n'étaient pas mes collègues qui m'auraient guéri de la tristesse où je m'enfonçais à plaisir. Pendant quelque temps, je pris mes repas en leur compagnie. Mais une chose me gênait, chez eux, c'est qu'on ne pouvait rien

avancer sans le prouver, pour ainsi dire, l'équerre à la main. Un jeune professeur de mathématiques avait la spécialité de cette intransigeance, et comme il sortait de l'École normale, il n'y avait rien à lui dire.

Plus familier et plus commode, un autre affectait l'athéisme, et cela d'une voix tranchante contrastant avec sa petite taille. Pour l'exactitude à se rendre à son cours, il en aurait remontré à l'horloge la plus régulière. Au fond, bon enfant, sans profondeur, qui se maria à l'église avec une pieuse Bretonne.

Un autre encore, haut en couleur, avec des allures magistrales, ne sortait de l'ordinaire que dans le rôle de mystificateur.

Tout ce monde universitaire, au sortir du dîner, allait chez l'un ou chez l'autre faire la partie de domino. C'était si ennuyeux, et la monotonie des mots prétendus plaisants qu'on semait pendant le jeu était si insipide, que je m'arrangeai pour trouver ailleurs quelque autre récréation.

Que je n'oublie pas un autre de nos commensaux, un Alsacien, jadis enfant de chœur à la cathédrale de Strasbourg. Abandonné de son père, un original qui mourut en Algérie sur les confins du désert, il avait, grâce aux leçons qu'il donnait tout en préparant sa licence, pourvu aux derniers jours de sa mère. C'était beau, et Dieu ne l'a pas oublié. Nommé professeur d'allemand au lycée de St-Brieuc, il n'avait rien perdu de sa naïveté alsacienne ; on en profita pour le mystifier, ce qui le porta à s'isoler, à faire de longues promenades le long de la mer, à vivre à sa façon.

D'une foi qui couvait encore sous le respect humain, il avait gardé un idéal poétique, mais qui se mêlait étrangement à une irritabilité naturelle, ce qui le rendait à la fois heureux et malheureux. L'éloquence romantique d'un religieux qui prêcha l'Avent à la cathédrale, dite le Martray,

le ramena bien près du confessionnal ; mais on ne put jamais le résoudre à y entrer ; il avait été enlevé par l'imagination, mais le cœur n'avait pas été touché, et, l'impression passée, il ne restait rien. Il admirait mon courage à pratiquer ma foi, comme si ce n'eût pas été la chose la plus naturelle du monde.

Plus d'une fois, nous fîmes ensemble de longues marches, soit le long de la côte, soit au pardon de Guingamp, soit surtout à celui de Moncontour. Là nous retrouvions les vieilles coutumes bretonnes, les anciens chants populaires répétés à satiété le long des routes, les rondes champêtres réunissant jusqu'à quinze cents personnes dans un immense cercle et les faisant tourner au son du biniou et du tambourin.

A Moncontour, nous allions, comme de raison, vénérer le saint en l'honneur duquel se tenait l'assemblée ou pardon, et nous baisions, à notre tour, la relique exposée à la vénération des fidèles. Telle était même la piété jalouse des gens du pays qu'un village voisin, très catholique, mais peu scrupuleux, s'était avisé, à la faveur de la nuit, de ravir les ossements sacrés, afin d'en retirer les avantages spirituels et temporels. Moncontour dut les reprendre à main armée.

Un soir, revenant de ce pardon, nous entrâmes dans une auberge pour nous reposer. Des Bas-Bretons, dont l'ivresse avait réveillé le caractère sauvage, y buvaient encore, ayant à côté d'eux des couteaux peu rassurants. Nous reprîmes bien vite notre route dans une obscurité que perçait seule la lumière intermittente du phare.

Le professeur d'allemand ne termina pas sa carrière à St-Brieuc. Il aimait le changement. En 1870, il enseignait au Mans ; il y rendit de tels services comme interprète, que la municipalité lui décerna une médaille d'or. Resté, après la guerre, alsacien et français dans l'âme, il mourut

du choléra à Aix, en Provence. Je ne pus jamais savoir si, à ses derniers moments, il avait reçu les secours d'un prêtre.

Le plus original des originaux était le professeur de mathématiques. A notre première rencontre, dans sa chambre empestée de tabac, je vis un petit homme vêtu de vieux gris, orné de lunettes et doucereusement poli à première vue. Je lui fis compliment sur sa forte santé. Il en convint et voulut m'en donner la raison. D'un pas rapide, il alla chercher, dans un coin de son appartement, une de ces cordes qui servent aux jeux des enfants, et, me la mettant sous les yeux : « Voilà, dit-il, ce qui me garde ma force » Et se mettant à sauter, bien qu'il approchât de la cinquantaine, il me donna immédiatement une preuve de son agilité.

Plus tard, il me conta son histoire. Il avait été, à Paris, chef d'institution, ou, en langage vulgaire, marchand de soupe ; il y avait perdu son petit patrimoine, et, pour vivre, était venu échouer à St-Brieuc. Pendant son séjour dans notre turbulente capitale, il avait été témoin de plus d'une révolution, et, aux journées de juin 1848, il avait vu, de la lucarne d'un grenier où il avait cherché un abri, un tailleur du voisinage tirer à loisir sur les gardes nationaux et manquer rarement son coup.

C'était un parfait égoïste, qui, à l'hôtel tenu par un ivrogne incapable de quoi que ce soit, aidait la femme à tenir ses comptes et obtenait ainsi un rabais dans le prix de sa pension. Peu écouté des élèves, il dut quitter le lycée et je n'entendis plus jamais parler de lui. Il éprouvait je ne sais quelle irritation contre ceux qui avaient des sentiments religieux ; aussi je lui donnais sur les nerfs.

***

Heureusement, je rencontrais à St-Brieuc autre chose

que des impies ou des indifférents. Un très jeune collègue, professeur d'histoire, se présente un jour à moi, se nomme, et s'empresse de me dire qu'il a été élevé au collège ecclésiastique de Besançon, dont le supérieur était M. Besson, qui devint plus tard évêque de Nîmes. Sa rencontre me fit le plus vif plaisir, nous faisant sortir l'un et l'autre de notre isolement.

Il n'avait pas encore vingt-quatre ans. Après trois ans passés à l'École normale, il avait pris un congé, à l'expiration duquel il nous arrivait à St-Brieuc. Il avait la foi et j'eus la satisfaction d'en faire le client de mon prêcheur, comme on appelle, en Bretagne, le confesseur.

Ce prêcheur était l'abbé, ou, comme on disait, le père Garnier, homme vénérable s'il en fut. Il commença avec une bourse plate ; mais il la remplit peu à peu, en quêtant avec une ténacité bretonne, et il réussit à fonder un hospice de sourds et muets qui comptait, à mon départ de St-Brieuc, plus de cent pensionnaires. Il y ajouta depuis une section pour les aveugles, et mourut en faisant le bien. Son corps repose, sous une colonne qui rappelle son souvenir, dans la chapelle de l'établissement qu'il a fondé.

Petit, un peu courbé, il avait, sous la chevelure blanche, un visage rayonnant dont l'œil bleu pénétrait jusqu'au fond du cœur. Il avait cru deviner que je devais être prêtre ; mais son excessive charité à mon égard l'avait induit en erreur ; je devais être heureux époux et heureux père.

Revenons à mon ami. L'année 1864-1865, nous l'avons passée ensemble, au bras l'un de l'autre, pour ainsi dire. C'était bon de nous soustraire de temps en temps à l'étroit milieu universitaire où nous étions emprisonnés, de respirer, fût-ce gaîment, l'infini de Dieu dans le cœur d'un saint et à deux pas de l'Océan. Ce n'est pas à dire que nous fussions toujours du même avis. Il était plus universitaire que moi ; il refusa même, plus tard, d'aller enseigner



MGR LAURENCE, ÉVÊQUE DE TARBES

dans une de nos Universités libres. Tout chrétien qu'il était, il n'avait pas compris leur fin élevée : renouveler la foi et l'âme des jeunes gens destinés, par leur fortune et leur situation, à orienter la France vers un avenir nouveau, et déraciner l'esprit révolutionnaire qui menace de dessécher entièrement notre cœur. Il s'imaginait que deux éducations, l'une chrétienne, l'autre plus ou moins païenne, feraient nécessairement deux Frances désunies et opposées. Son malheur, c'était de rester à la superficie et d'être ensorcelé par l'École normale supérieure à laquelle il avait appartenu.

Ce brave garçon avait encore une autre illusion. Il reprochait à Pie IX de n'avoir pas accepté la présidence de la Confédération des États italiens ; tous les malheurs qui, depuis, étaient tombés sur la papauté, il les attribuait à ce qu'il appelait la mauvaise volonté ou la faiblesse du Pape, et, sans malice aucune, il faisait de la victime de la franc-maçonnerie une sorte de criminel. De l'intelligente perversité, de l'esprit de suite, du plan infernal des Loges, il n'avait pas saisi un mot.

Mais que de bonnes soirées nous avons passées ensemble ! Une tasse de thé ou un verre de vin, un morceau pour piano et flûte, un autre pour piano et chant, d'agréables entretiens sur l'histoire et la politique, des promenades aux environs, à la plage surtout, des bains de mer pris en commun, nous consolaient de bien des choses. C'était un jeune homme d'un commerce très sûr, d'une douce gaîté, constant dans ses affections comme dans ses idées. Écrivain élégant et historien d'une rare exactitude, il devint plus tard membre correspondant de l'Institut.

Au début de mon séjour à St-Brieuc, arriva de Colmar un nouveau professeur de rhétorique. Beau jeune homme d'environ trente ans, il était d'origine italienne ; son père avait servi dans l'armée de Napoléon Ier. Ses deux sœurs

étaient mortes de la poitrine. Et lui-même, malgré sa belle apparence, son teint frais, ses yeux bleus et sa barbe épaisse, était plutôt délicat que robuste. Nous étions voisins ; nous fûmes bientôt liés. Il était doux, sérieux, consciencieux, et devait inspirer, par son extérieur et son caractère, un grand respect à ses élèves.

L'année se passa paisiblement. Nous faisions souvent de longues causeries ou d'agréables promenades, sur la route de Rennes ou du côté de Flérin, au-dessus du sémaphore, dans un sentier élevé à pic sur l'escarpement de la falaise ; de là on dominait la mer et en particulier l'anse aux moines. C'est dans cette anse que, prenant un bain, je fus un jour surpris par la marée montante et obligé, toute autre voie étant envahie par l'eau, de gravir la falaise en l'escaladant comme une chèvre. Heureusement, on était jeune et alerte.

Vers la fin de l'année scolaire, mon collègue dut prendre un congé pour raison de santé. Les vacances passées, j'allai le revoir. Quel changement ! Sa longue barbe, ses joues creuses, son teint livide pensèrent m'effrayer. Je fis de mon mieux pour me contenir et le rassurer. « Vous me direz la vérité, me répétait-il ; vous ne mentirez pas, j'en suis sûr ; que pensez-vous de mon état ? » Et moi, sans mentir, je faisais de mon mieux pour espérer et le faire espérer. Il alla ainsi, déclinant de jour en jour, jusqu'à la fin de février 1861. Visiblement, la fin approchait. Or cette fin mettait notre proviseur bien en peine. Si le malade mourait sans confession, et il ne parlait jamais de sacrements, qu'arriverait-il ? Un enterrement civil, peut-être ; mais cela, le proviseur en frémissait, rien que d'y penser. Un soir il m'aborde : « Vous êtes l'ami du professeur de rhétorique ; il n'a pas l'air de vouloir se confesser ; engagez-le à le faire. » J'étais troublé de cette marque de confiance ; ma classe dut s'en ressentir. Je pris cependant mon courage à deux

mains ; je me rendis chez notre malade et, la voix tremblante, lui proposai d'appeler un prêtre. Il fit quelques objections et ne promit rien. Mais le lendemain il était transformé. « Soyez content, me dit-il, M. le recteur est venu ; il m'a confessé ; c'est un père, qui m'a posé les questions essentielles sans m'obliger à détailler ma vie ; c'est un père ».

Le soir, je servis d'enfant de chœur pour l'extrême-onction, et à ce propos le digne recteur me faisait remarquer qu'en général la jeunesse fait résolument le sacrifice de sa vie, et que plus on avance en âge, moins facilement on se résout à s'en aller. Le souvenir de cette nuit et de cet entretien s'est fixé pour toujours dans ma mémoire.

Quelques jours après, j'assistais à la Communion de mon collègue. Interrompant le silence religieux de cette chambre modeste, le prêtre dit d'une voix ferme et vibrante que je crois entendre encore : « Mon ami, c'est Dieu, je vous l'affirme, c'est Dieu lui-même que vous allez recevoir ». Rien de plus simple que ces paroles ; mais elles étaient prononcées avec une autorité qui, appuyée sur une foi inébranlable, s'imposait bon gré mal gré. La foi de la Bretagne s'affirmait.

A peu de jours de là, le malheureux jeune homme mourait doucement, et son âme entrait pour toujours dans la vie véritable. Plus d'une fois j'allai prier sur sa tombe, comme aussi sur celles d'autres collègues ou amis endormis pour jamais. Là reposait un professeur de physique, père d'une famille nombreuse, vrai type de patriarche, qui dès 1866, dans sa froide pénétration, redoutait la Prusse et son fusil à aiguille. Là était le chanoine-archiviste Rault, qui m'avait offert son amitié, fier Breton, dur pour lui-même et bon pour les autres. Là dormait aussi un professeur d'histoire, très supérieur à ses collègues par l'élévation chrétienne de sa pensée et par la solidité d'un catho-

licisme dont il imprégnait son enseignement, fût-ce devant un inspecteur général. Malheureusement, sa supériorité il la faisait trop sentir, prenant toujours la première place, parlant haut et abondamment de sa personne ; et puis il était le protégé de la préfecture. Pour tous ces motifs, on ne l'aimait pas : nous sommes ainsi faits que le talent qui s'affiche nous déplaît. C'est à lui en partie que je dois d'avoir surnagé, avec la droiture de ma raison et l'intégrité de ma foi, dans le tourbillon d'erreurs où il nous fallait vivre. Il avait essayé de me faire lire le livre des Considérations, de J. de Maistre, et de me faire épouser sa belle-sœur ; il ne réussit dans aucun de ces projets.



Deux de mes collègues se nommaient Robert. On les surnommait, par contraste, Robert le diable et Robert le pieux. Le premier n'était, à vrai dire, pas trop diable. Assez cynique dans son langage, suivant un mauvais genre trop commun dans notre bohême, il n'était pas impie, il avait même la foi jusqu'à un certain point. On profita d'un certain laisser-aller dans l'extérieur de sa conduite pour le desservir, et il fut envoyé à Pontivy avec les professeurs disgraciés. Là il eut la douleur de voir se noyer sous ses yeux, sans pouvoir le sauver, un élève dont il avait la garde. L'émotion qu'il en ressentit développa la maladie de cœur dont il souffrait, et il mourut peu d'années après, au lycée de Limoges.

Robert le pieux, c'était l'abbé Robert. Régulier, digne, à la taille élevée, à la démarche rapide, aux yeux noirs, vifs et francs, il était dévoué à ses élèves, bon professeur et excellent collègue. Il visa longtemps, sans l'atteindre, l'agrégation des lettres. Toujours courtoisement accueilli par les inspecteurs généraux et toujours déçu dans ses

espérances d'avancement, il ne perdait, pour cela, rien de son égalité d'âme.

Que de promenades n'avons-nous pas faites ensemble sur la route de Brest, dans la délicieuse vallée qui aboutit au superbe viaduc qui supporte la voie ferrée ! Une année même, à Pâques, il nous arriva de faire un voyage ensemble. Nous visitâmes la chapelle où reposent les ossements des émigrés vaincus et traîtreusement assassinés à Quiberon, et nous allâmes voir, dans un creux solitaire planté d'arbres sinistres, le Champ des martyrs où ils furent, en grande partie, fusillés. Puis nous passâmes par Quimper pour admirer, dans le clocher, la statue équestre du roi Grallon, et le lendemain nous naviguions jusqu'au grand port de guerre, Brest, par la rivière de Chateaulin.

Les beautés de la nature sont diverses ; c'est connu ; mais à quel point ce que je vis dans cette froide et brumeuse matinée ne diffère-t-il pas de ce que nous sommes convenus d'admirer, Océan, fleuves, âpres montagnes, délicieuses vallées, forêts profondes. La rivière de Chateaulin traversait, en partie, des solitudes mornes, incultes, inhabitées ; de temps en temps, sur la monotonie de ce sombre paysage, émergeait un de ces tumulus qui rappellent la conquête de la Bretagne par César, et la résistance de ses adversaires les plus sauvages et les plus opiniâtres. La superstition bretonne croit, en effet, que les ancêtres ont enseveli là leurs chefs avec leurs armes de guerre, leurs épées, leurs colliers et même leurs trésors.

L'imagination de la Bretagne est inépuisable, aussi riche que le pays est pauvre, mais toujours tournée vers quelque chose de surhumain. Le vrai Breton peut se passer de pain plutôt que de ses légendes et de la merveilleuse opulence de ses souvenirs, mélange persistant de paganisme invétéré et de foi naïve. N'ai-je pas entendu un jeune noble,

élevé chez les Jésuites de Vannes, me dire que, dans le cimetière, les morts causent entre eux ?

Quoi qu'il en soit, nous entendions, en approchant de l'Océan, le cri rauque de quelques oiseaux de mer ; seul il traversait ce silence de tombeau qui nous avait donné comme une âme plus religieuse. Et puis, le jour se voilait de plus en plus ; nous entrions comme dans un abîme de nuit où grondait la voix sourde d'un tonnerre lointain ; c'était le formidable goulot de Brest ; nous nous y enfoncions. Et puis la lumière semblait renaître à nos yeux émerveillés ; nous étions dans le port de Brest, où je m'ennuyai mortellement à visiter, avec mon collègue, l'arsenal, le port et tous les engins de guerre imaginables. J'en avais la fièvre, et je fus bien aise de rentrer à St-Brieuc.

J'y retrouvai des types. L'un d'eux, mûr d'âge, chétif de corps, plaisant d'esprit, n'avait pas été admis, sous Charles X, à se présenter à l'École normale supérieure : il ne possédait pas, lui écrivait le ministre d'alors, les sentiments religieux nécessaires à l'enseignement. Dans sa vieillesse, il se convertit sincèrement. C'était, au demeurant, un bon homme, très fort en grammaire, embrouillé dans son langage, une heureuse nature que l'Université d'État avait diminuée et rétrécie.

A ce brave homme il arrivait, après avoir veillé, la nuit, à étudier les grammairiens illustres, de s'endormir en classe. Une fois, le sommeil étant long et profond, il n'entendit pas le signal de la sortie ; ses élèves défilèrent devant sa chaire, un à un, à pas de loup, et chacun prenant délicatement une prise dans la tabatière ouverte à côté de Virgile et d'Homère.

Un original de première force enseignait le dessin. Ancien zouave, il avait erré longtemps, en Afrique et ailleurs, et il était venu, je ne sais comment, s'abattre au lycée de

St-Brieuc comme une épave sur la côte de l'Océan. Ramené à Dieu par le Père Garnier, il avait gardé, de son passé, des habitudes singulières et une humeur tourmentée, avec des moments de désespoir. Alors il allait, à la campagne ou ailleurs, ronger son frein dans la solitude, jusqu'à ce que le calme fût rentré dans son âme. Ce rapin d'aventure, mêlé d'un grognard, avait l'air de camper, et cela jusque dans sa chambre, dont une tente occupait le centre ; c'est là qu'il dormait ou se débattait dans la mêlée de ses pensées contradictoires. Si je l'ai bien saisi, c'était un pénitent et un homme de cœur.

C'est en sa compagnie que je montai, à Vannes, l'escalier escarpé qui mène à la cellule où mourut S. Vincent Ferrier. Un autel occupe la place étroite de la couche où veillait et priait, plus qu'il ne dormait, le grand apôtre de la Bretagne, dont la voix tonitruante atteignait des milliers de cœurs sur les deux rives du Morbihan. Dans la ville, où le silence le plus profond régnait à partir de 9 heures du soir, je remarquai une rue très originale ; elle est si étroite que, d'un côté à l'autre, les faîtes des maisons se touchent.

C'est avec le même collègue que je fis mon pèlerinage à Ste-Anne dont l'église renferme tant d'ex-voto. Tandis que je regardais l'image très naïve d'un enfant tombé dans l'eau, sous la vanne d'un moulin, et sauvé par la sainte, un homme debout derrière moi me frappa légèrement sur l'épaule. « Rien de plus vrai que ce miracle, me dit-il ; j'étais là quand il eut lieu, et l'enfant était mon camarade ».

En allant de Ste-Anne à la ville d'Auray, nous vîmes (elle existait encore à cette époque) une croix grossière couverte d'ex-voto. Là était tombé, pendant la guerre de Vendée, un bleu que la maladie avait isolé de son régiment ; quelques misérables l'avaient lapidé, et le remords

des gens du pays, tout chouans qu'ils étaient, en avait fait un saint. Un peu plus près de la ville, dans un champ, se trouve une colonne érigée à la mémoire de Charles de Blois, un vrai saint, celui-là ; c'est à cet endroit qu'il tomba mortellement blessé dans la bataille qui donna à son rival la victoire et la Bretagne.

C'est dans le même voyage que je visitai Carnac. Monté sur une éminence, je cherchais en vain à découvrir les pierres monumentales dont on sait la renommée. De braves ouvriers s'aperçurent de mon embarras ; ils s'offrirent à me conduire, et c'est en leur compagnie que je parcourus la double et triple ligne de ces masses énormes, transportées là on ne sait comment, par quels leviers ou quels bras, on l'ignore, mais sûrement à l'âge druidique. Les bons paysans m'expliquèrent que les rigoles qui serpentent le long de ces pierres granitiques servaient à faire couler jusqu'à terre le sang des victimes offertes aux faux dieux par des prêtres cruels.

La légende veut que ces menhirs aient une âme et aillent, dans les ténèbres, se désaltérer à l'Océan. Mais la vérité est que ce passé mystérieux d'un peuple disparu depuis tant de siècles, et la voix majestueuse de la mer, que ces générations ont entendue comme nous, ne sont pas sans émouvoir.

***

En dehors de mes collègues, je m'étais fait, à St-Brieuc, un véritable ami. C'était un jeune homme qui avait dans les veines du sang de S. Pierre Fourier, curé de Mattaincourt, en Lorraine, et fondateur d'une Congrégation religieuse pour l'éducation des jeunes filles. Élevé à Metz, il s'était engagé à dix-sept ans et avait demandé à être envoyé en Algérie. Malgré sa jeunesse (les vieux soldats devaient parfois le porter sur leurs épaules pour l'aider à

gravir les passages difficiles de la montagne), il se battit fort bien et fut blessé au bras dans une rencontre avec les Arabes.

Dans la dissipation de la vie de soldat, jamais il ne perdit la foi ; jamais non plus il n'oublia le jour de la première communion qu'il avait faite sous un saint curé de Metz. Mais la carrière militaire, pour laquelle il était passionné, lui avait fait négliger la pratique d'une religion dont il n'avait ni le loisir, ni le souci de douter. C'était, sous des apparences un peu légères, une âme simple et droite. Sa moustache blonde s'alliait bien à la franchise de son regard et à la vivacité de son allure de soldat en campagne.

En Crimée, il est, en qualité de lieutenant des voltigeurs de la garde, de la fameuse affaire du Cimetière. Il y reçoit une balle russe qui lui traverse le foie. Deux de ses soldats tombent, frappés à mort, en essayant de le transporter en lieu sûr. Un troisième, plus heureux, le prend sur ses épaules, et, sans être atteint, finit par l'adosser contre une tombe, à l'abri du feu de l'ennemi. En chemin, ballotté sur le dos de son sauveur, le blessé souffrait cruellement et le faisait entendre par ses gémissements « Courage, lui disait le soldat ; courage, mon lieutenant ; vous guérirez et vous reverrez votre mère à Paris ».

Une année durant, l'officier dut s'armer d'une merveilleuse patience, afin de ne pas troubler la quasi-immobilité nécessaire à la guérison. Et il se remit. Et il revit sa mère.

Il était capitaine aux voltigeurs de la garde quand éclata la guerre d'Italie. Il y prit part. A Solférino, le matin de la bataille, une balle vint s'aplatir sur un bouton de sa tunique, mais si violemment qu'il en perdit connaissance. Un médecin-major, pour le ranimer, s'efforçait de lui desserrer les dents pour lui faire avaler une gorgée d'eau-de-vie. quand il fut lui-même frappé mortellement d'une balle à la tête ; si bien que le blessé, en ouvrant les yeux,

eut l'horreur de voir, sur son vêtement, la cervelle de celui qui le pansait.

Un peu plus tard dans l'après-midi, au sein du désordre inexprimable de cette bataille, le capitaine, parfaitement remis, se trouva, au pied d'un coteau, à la tête d'une cohue de soldats de différentes armes, réunis là on ne sait comment. Il vit l'ennemi qui établissait, au sommet de la colline, plusieurs batteries d'artillerie. « Soldats, s'écria-t-il, laisserez-vous les Autrichiens occuper cette position et, de là, nous mitrailler à leur aise ? » D'un admirable élan, tous ces braves montent à l'assaut ; mais l'ennemi reçoit de nouvelles forces ; ils sont refoulés. Une jambe percée de deux balles, le vaillant officier rampe jusqu'à un fossé, où il trouve moyen d'abriter au moins sa tête contre les balles des Autrichiens.

C'est là qu'après la victoire, vers le soir, une voiture d'ambulance vint le recueillir. Il avait, en toute vérité, servi de cible aux fusils de nos adversaires, et son manteau en caoutchouc (je l'ai vu) avait été traversé d'au moins cinquante balles. C'est le manteau, mis en bandoulière autour du corps, qui avait garanti la tête et le buste, et, par là, sauvé la vie au blessé. Napoléon III voulut le voir quand le capitaine, après avoir été pansé et soigné, pendant de longs mois, dans une hospitalière maison de Pavie, put enfin marcher sans béquilles et rentrer en France.

Mon vaillant ami augurait mal du désordre de cette bataille de Solférino. Elle a été, disait-il, engagée sans plan précis, sans stratégie ni tactique ; si elle a été gagnée, ce n'est pas par l'habileté des généraux, mais par le courage des soldats qui, dans la fournaise de la mêlée, s'animent jusqu'à ne plus faire aucun cas de leur vie. Que seront les combats de l'avenir ?

Lorsque dans la conversation, ces souvenirs lui reve-

naient, il en pâlissait encore d'émotion. Quant à son foie, il ne fut jamais radicalement guéri ; il ne tenait plus en place que par un ligament fort mince, et on l'entendait ballotter dans le côté. Ces multiples blessures avaient du reste déterminé un ébranlement nerveux, qui se faisait douloureusement sentir dans tout le corps.

Nommé commandant et retraité avant l'âge pour raison de santé, il fut muni d'une perception et alla, pour respirer le grand air qu'exigeait son état, s'installer sur le plus haut sommet de St-Brieuc, au-dessus de l'Océan. C'est là que je le connus ; c'est là qu'il épousa une excellente personne, toute attrayante de douceur et de simplicité, et éleva trois enfants qui lui firent honneur. Vers la fin de sa vie, la cicatrice de ses blessures au foie se rouvrit ; elle laissait passer, de temps à autre, des restes de la ceinture de flanelle rouge que portait en Crimée, l'officier des voltigeurs. « Je souffre, m'écrivait le malade, tout ce que l'on peut imaginer ; mais je ne crains pas la mort ». C'était d'un soldat et d'un chrétien. Il mourut en 1885. Au revoir, cher commandant, au ciel !

Avant mon départ de St-Brieuc, on tint dans cette ville un congrès de langue celtique. J'y lus en français, à titre de variété, une conférence sur une jeune Bretonne. Élisa Mercœur, aveugle mais inspirée, qui disait dans une langue mystérieuse les traditions ossianiques du pays de ses ancêtres. Pendant que je parlais, j'entendais se promener à grands pas, dans le corridor voisin, le sec historien Henri Martin et le vieux Glais-Bizoin, si frêle qu'un courant d'air un peu vif l'eût renversé. Ils se souciaient bien de la jeune muse qu'avait célébrée Chateaubriand !

Cependant, j'allais commencer ma neuvième année de grammaire. Dans une angoisse mêlée de colère, je gravis l'escalier qui conduisait au cabinet de mon proviseur, et je lui demandai vivement s'il me fallait m'éterniser dans

la classe de sixième. Le pauvre homme était bien embarrassé ; mais je ne tardai pas à recevoir, comme un soldat, une feuille de route : on m'envoyait au lycée de Tarbes pour la classe de troisième.

VIII.

Professeur à Tarbes (1867-1873)

Quelques jours après, j'embrassais tous mes amis de Bretagne, je contemplais une dernière fois le spectacle grandiose de l'Océan, et je quittais St-Brieuc pour le midi de la France.

En route, j'appris avec une joie profonde que, sur un signe équivoque de l'Élysée, nos soldats s'étaient embarqués pour l'Italie et venaient, une dernière fois, de vaincre la Révolution à Mentana.

A Caussade, dans l'Armagnac, je commençai à apercevoir, à l'horizon, comme des nuages blancs amoncelés. C'étaient les Pyrénées. Je devais vivre à leurs pieds pendant six ans, comme j'avais vécu huit ans au bord de la mer. C'était l'infini sous deux aspects différents. A la vieille foi bretonne allait succéder le spectacle de Lourdes et de ses merveilles. Dieu n'avait pour moi que des faveurs.

J'arrivai, d'une traite, de Paris à Tarbes, et j'allai voir mon proviseur, un personnage de petite taille, à la chevelure blanche, qui s'intitulait, non sans se flatter, un volcan sous la neige, et qui était, en réalité, artiste musicien et marchand de soupe. Il avait eu des déboires avec le professeur d'histoire, petit marseillais aux yeux et aux cheveux noirs, qui, après lui avoir témoigné le désir de devenir son gendre et extorqué ainsi pas mal de faveurs, lui tourna le dos et épousa honteusement une enfant inoffensive à cause des vingt mille francs qu'elle possédait.

Ma seconde visite fut pour Mgr Laurence, évêque de Tarbes. Avait-il un salon ? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est qu'il me fit asseoir à côté de lui sur un vieux canapé, dans une chambre éclairée par un beau soleil. Il avait l'habitude, d'après ce que j'entendis, de faire asseoir

en face de lui, pour les mieux voir, ceux qui n'étaient pas tout à fait ses amis, ou encore ceux qui, par la parole ou par la plume, s'étaient prononcés contre Bernadette et les miracles de Lourdes. J'étais donc à la bonne place. Nous causâmes très agréablement. Plus tard, je le vis plusieurs fois officier pontificalement ; la lumière de son regard éclairait alors sa laideur physique d'une extraordinaire beauté morale. Lorsqu'il fut, en 1869, sur le point de partir pour Rome, où allait se tenir le fameux Concile de l'Infaillibilité, j'allai le voir de nouveau, et, malgré les embarras d'un très prochain voyage, il me reçut avec bonté, toujours sur le canapé connu, et à ses côtés. Comme je lui faisais part de mes appréhensions pour l'avenir de la France, il me dit ce qu'il craignait et ce qu'il espérait avec une simplicité touchante et une force étonnante de vérité. « Voyez-vous, observait-il en résumant sa pensée, nous descendons de plus en plus ; nous courons à fond de train vers l'abîme ; nous ne remonterons qu'en revenant aux principes, c'est-à-dire à la foi de nos pères ». Je le quittai, tout ému. Quelques semaines après, j'assistais à ses funérailles.

On racontait dans le pays que le roi Louis-Philippe avait conçu une telle idée de la sagesse administrative de Mgr Laurence, qu'il allait jusqu'à lui trouver l'étoffe d'un ministre. C'était le roi des Français qui l'avait désigné pour l'épiscopat, et l'ayant reçu à cette occasion, avait deviné tout ce qui se cachait, sous cette rustique enveloppe, de sang-froid, de bon sens, de prudence et de finesse. A propos de Bernadette et des faits de Lourdes, le prélat montra bien que le monarque ne s'était pas trompé.

Il était extrêmement populaire, et son clergé, pauvre, sobre autant qu'hospitalier, romain dans toute la force du mot, était pour l'évêque comme une famille.

Jamais inspecteur ne fut plus courtois, plus aimable, plus affectueux à mon égard, que celui de Tarbes. C'était à



A. WITZ, PROFESSEUR DE PHYSIQUE A LILLE

croire que j'étais sorti de l'atmosphère officielle et glaciale de l'Université. Simple bachelier, il avait commencé par être inspecteur primaire, et il avait, en cette qualité, composé à l'usage des enfants un certain nombre de livres ; c'était varié, intéressant, écrit dans un style aisé, coulant et agréable. Puis, on l'avait nommé inspecteur d'Académie à Tarbes, du temps où y régnait (le mot n'est pas trop fort) Achille Fould, juif devenu protestant, ministre des finances sous Napoléon III, et grand corrupteur de la conscience des petites gens qui avaient besoin de lui.

Le bon inspecteur avait épousé une personne qui appartenait à la plus vieille noblesse du Périgord. Mal douée du côté de la fortune, elle était riche des biens de l'esprit et du cœur. Quand je la connus, elle avait dépassé cinquante ans ; mais ni l'âge, ni une infirmité contractée à la suite d'une chute de cheval, n'avaient éteint la vivacité de son œil noir et pénétrant, non plus que la sympathie un peu maternelle dont elle enveloppait ceux qui la comprenaient et lui faisaient confiance.

Elle formait un frappant contraste avec la femme du professeur de philosophie. Celle-ci, jeune encore, vive, alerte, familière, passait une partie de son temps à préparer des bouillons réconfortants à son mari rhumatisant, sceptique, gouailleur, critique, qui avait dû quitter un autre lycée pour avoir fait connaître frauduleusement d'avance à ses élèves le sujet qui allait être proposé, en fin d'année, au concours des établissements de l'Académie de Toulouse.

Je me rencontrai parfois, chez l'inspecteur, avec des amis de sa famille ; dans ma mémoire, je revois en particulier les invités d'une soirée donnée pour la jeunesse et à laquelle présida le préfet d'alors. J'appris là ce que valent ces réunions où l'on se coudoie, serrés les uns contre les autres, dans une atmosphère chaude, souvent méphytique ; où l'on doit tenir des propos d'une banalité désespérante, pour

fuir, à minuit, avec une tête lourde et chargée de mille riens. Ce que la jeunesse dépense alors de toilette, de jalousie, de vanité et de paroles en l'air est vraiment inouï. Et il y a des gens qui, pour rien au monde, ne s'abstiendraient d'y paraître ; témoin la dame d'un directeur de douane qui, en temps de choléra, avait laissé, au logis, pour briller en soirée, son petit garçon de sept ans, léger et indomptable ; quand elle rentra, le gamin, qui avait couru je ne sais où, était atteint de l'épidémie, qui l'emporta en vingt-quatre heures.

Pour en revenir au lycée de Tarbes, il jouait de malheur avec ses professeurs de rhétorique. J'en avais connu un premier, libertin, impie et révolutionnaire. Un autre lui succéda, protestant sans religion et sans conduite. Après ce second, il en vint un troisième, de la même secte et du même athéisme. Il s'en alla comme les deux autres. Alors, quittant les humanités pour la rhétorique, je le remplaçai.

***

C'était un inspecteur général qui m'avait fait passer de St-Brieuc à Tarbes ; c'est encore un inspecteur général qui me fit monter de troisième en rhétorique. Un mot de l'un et de l'autre.

Le premier était de taille moyenne à peine, minutieux, presque rageur à force de conscience. Il me montra un jour, la plume à la main, comment il fallait corriger un devoir ou une composition, et je lui sus gré de m'avoir fait profiter de sa longue expérience. L'année suivante, il reparut dans ma classe, et examina à fond le cahier dans lequel le professeur ou, sous sa direction, un des meilleurs élèves inscrit le texte de tous les devoirs, et cela avec une exactitude qui doit être parfaite, de façon à pouvoir le passer, sans

faute, de main en main, dans les études. L'inspecteur fut satisfait, et moi aussi.

C'est que la frayeur, on peut dire la terreur inspirée par ces personnages était grande. Leur approche était menaçante, et parfois les suites de leur passage terribles, à l'égal d'un orage. Ainsi, un professeur avait, paraît-il, l'habitude, le samedi soir, de permettre à ses élèves une classe blanche d'une demi-heure. On le dénonça. Un samedi, étant en tournée à Brest, l'inspecteur ne fit qu'un saut de là à St-Brieuc. Le coupable fut saisi en flagrant délit et disgracié.

Parfois aussi cet important personnage survenait inopinément, dans tel ou tel lycée, pour demander à l'économe un compte exact de son administration jusque dans les détails les plus insignifiants, par exemple le linge d'un élève désigné. C'était draconien, si l'on veut, mais le résultat était que les économes devaient régler leurs affaires comme des papiers de musique. On se disait, en riant, qu'ils devenaient des artistes en économie, et que, pour parer aux frais du banquet donné à Mgr l'évêque, au jour de la Confirmation, ils prélevaient toute l'année une légère redevance sur le lait donné chaque matin aux élèves internes. Est-ce que vraiment le lait retranché aux enfants devenait le Bourgogne ou le Champagne des grands jours ? C'est à la conscience des économes de répondre. En général, du reste, l'inspecteur général, fût-il le plus indulgent du monde, est un monsieur nullement vulgaire. C'est un humaniste de premier ordre, ou un critique distingué ; il est homme de goût, classique jusqu'au bout des ongles, adorateur du dix-septième siècle ; le plus souvent il est inamovible, et aucune crainte n'altère son jugement ; il est investi d'une mission de confiance et il l'exerce en toute liberté et avec désintéressement ; c'est un grand seigneur et il impressionne.

J'eus ainsi l'honneur de recevoir dans ma classe, en 1869 et 1870, M. Bouillet, l'auteur du dictionnaire. Il s'installa à gauche de ma chaire de façon à ne perdre aucun de mes mouvements. « Faites votre classe, » me dit-il. Et je dus, pendant deux heures, aller de l'avant sous son regard froid et inquisiteur

En 1871, j'eus affaire avec M. Chassang, petit homme chauve à figure sympathique. Il entra dans ma classe de troisième à 2 heures. Philologue des plus distingués, il interroge un de mes meilleurs élèves sur la grammaire ; l'enfant répond vivement et bien ; cela menace de durer. On passe aux vers latins ; cela réussit. Le reste de l'inspection ne va pas plus mal. M. Chassang m'invite à passer à 4 heures dans le cabinet du proviseur. Je l'y trouve seul. Il me demande si je veux entrer dans l'administration. « Non, lui dis-je ; je désire occuper une chaire de rhétorique ». Au mois d'octobre suivant, j'étais promu sur place.



Mais avant d'aller plus loin, il me faut revenir quelque peu en arrière pour narrer quelques événements d'ordre intime qui exercèrent sur mon avenir une profonde influence.

En 1869, j'avais été appelé auprès de ma mère atteinte d'une fluxion de poitrine. Partant rapidement de Tarbes, j'eus le temps de la voir, vivante encore, très lucide, mais ne parlant plus de façon intelligible. Elle ne rendit le dernier soupir que le lendemain de mon arrivée ; elle avait l'air de sourire.

Huit mois après, j'assistais, à Pont-à-Mousson, à l'entrée des Prussiens. L'année suivante, je conduisais à l'autel celle qui devait être la compagne de ma vie. Nous étions nés tous deux à Pont-à-Mousson ; nous nous unissions devant

l'autel qui avait été témoin de notre première communion, et à deux pas du baptistère où nous avions été faits chrétiens. Ces communs souvenirs n'étaient pas sans fortifier la mutuelle confiance qui devait nous unir. Mais hélas ! c'était la guerre ; à deux pas de la salle où nous dînions en famille, une sentinelle prussienne était en faction, et il nous fallut attendre octobre 1871 pour gagner Tarbes.

Notre première année se passa dans cette ville sans incident notable. Cependant je dus, à la distribution des prix, prononcer le discours d'usage. Je le fis sur l'Honneur, et j'y mis une note aussi franchement chrétienne que dans mon discours de St-Brieuc sur la poésie. L'évêque, Mgr Pichenot, présidait, et jamais, au lycée, l'auditoire n'avait réuni tant de soutanes ; quelques laïques avaient dû, faute de places, s'installer sur le mur de la cour où avait lieu la cérémonie. A la sortie, Raymond de Ségur d'Aguesseau, à qui j'avais donné des leçons particulières et qui devint secrétaire d'ambassade à La Haye, vint me féliciter. Et l'abbé Fontan, curé de St-Jean, me disait : « A vous entendre parler, dans un lycée, un langage si chrétien, je me demandais si les pierres n'allaient pas se détacher de la muraille ». Mais tout le monde n'était pas charmé : un ou deux points noirs commençaient à paraître à l'horizon, et ils allaient devenir plus tard des nuages orageux qui crevèrent sur ma personne et sur mon jeune ménage, d'une cruelle façon qu'il faut maintenant exposer.

C'était un original que mon nouvel inspecteur d'Académie. Petit, chétif, peu sympathique, ignorant du monde, sceptique, sinon impie, mais prudent jusqu'à la moelle et fonctionnaire peureux s'il en fut, c'était à peu près un païen sous la jaquette ou l'habit noir. En fait de religion, il marchait de pair avec le proviseur d'alors, qui se croyait spirituel parce qu'il englobait tous les gens pieux sous le nom général de Basile. C'étaient deux automates qui rem-

plissaient leurs fonctions administratives, et même religieuses, sans que leur cœur y participât pour un atome, et qui, par égoïsme, étaient disposés à jouer tous les rôles sur un signe du Dieu-État.

Or un méchant enfant, paresseux et violent, répondit un jour en classe, à une juste observation que je lui faisais, par une injure qui méritait l'expulsion. En effet, il fut chassé ; mais le proviseur, qui voulait le garder, poussa le père de cet élève à me demander la grâce et la rentrée du coupable ; de cette grâce, il me laissait toute la responsabilité. Je restai ferme et l'enfant disparut ; l'aumônier m'en félicita. « C'est une peste dont vous nous avez délivrés, disait-il ; l'an dernier, il a fallu lui refuser la confirmation ». Et cependant, un mois après, je recevais de mon inspecteur une lettre de blâme pour ce qu'il appelait ma faiblesse.

Autre chose. Pendant les vacances de Pâques, j'appris qu'un de nos plus mauvais élèves, universellement méprisé, rôdait dans la ville en pleine liberté. J'en fis part au proviseur ; ce fut en vain ; le vaurien ne fut pas inquiété, et je fus même blâmé indirectement.

En décembre 1872, nouvelle histoire. L'inspecteur m'appelle chez lui et, après un préambule banal, puis entortillé, il m'enjoint brutalement de demander mon changement ; je refuse, malgré le coup de poing sur la table dont il appuie son ultimatum. S'il avait pensé me terroriser par son air menaçant et théâtral, il avait compté sans son hôte, et je répondis que je resterais là où m'avait placé la volonté du ministre.

Le lendemain j'écrivis au recteur ; il me répondit que mes notes ne laissaient rien à désirer, mais que cependant il me conseillait de solliciter un déplacement. Je tins ferme et je restai.

Le fond de tout cela (je le sus plus tard, et par deux voies différentes), c'était que la Loge maçonnique de Tarbes

avait cabalé pour se débarrasser de moi ; elle s'alarmait, après avoir eu, en rhétorique, des auxiliaires, d'y voir un chrétien pratiquant. Le chanoine Billière, alors curé de Bagnères de Bigorre et plus tard évêque de Tarbes, pensa, de son côté, que la jalousie n'était pas pour rien dans l'attitude prise à mon égard, et que l'inspecteur redoutait de me voir le remplacer un jour ou l'autre.

Notre aumônier désirait beaucoup me conserver : tous mes élèves faisaient leurs pâques.

Le nouvel évêque de Tarbes, Mgr Langénieux, plus tard cardinal-archevêque de Reims, exprima au ministre le même désir ; on promit et on ne tint pas. Un député catholique de la Bretagne alla au ministère demander mes notes ; on lui répondit de la façon la plus élogieuse pour moi, mais avec cette réserve que j'étais suspect de cléricalisme. Ainsi, pour les hommes d'ordre qui gouvernaient alors, comme pour Gambetta, mais sous une forme atténuée, le cléricalisme c'était l'ennemi. Les parlementaires de cette époque, catholiques, libéraux et hommes à petites cabales, mettaient toute leur habileté à amoindrir la part de Dieu pour donner au diable la sienne.

L'année scolaire finissait. J'allai à Rome, avec ma femme, saluer Pie IX. « Je prie pour la pauvre France, » nous dit-il plusieurs fois avec un accent douloureux. En nous quittant pour retourner à ses appartements, il me fixa dans l'âme, de son regard noir, une flèche qui s'y est plantée pour toujours. Ce voyage fut pour moi un nouveau motif de condamnation à mort, et, à mon retour, je reçus une nomination de professeur de troisième à Grenoble. Comme je savais les motifs bas et injustes de cette dégringolade, je résistai. On insista ; je demandai un congé. Le ministre me fit écrire que je n'aurais pas de traitement de disponibilité ; je répondis que je m'en passerais. Mais ma peine avait influé sur ma santé ; j'eus enfin un congé de

convalescence, et, quelque temps après, en janvier 1874, ma nomination en rhétorique, avec avancement, au lycée de Mont-de-Marsan. On avait enfin, me dit plus tard un inspecteur, retrouvé la note de M. Chassang me proposant pour la rhétorique.

***

Il me faut parler un peu de mes collègues de Tarbes. Le professeur de sixième, brave homme, assez hâbleur, tout juste à la hauteur de sa classe, était, au cercle, un grand politique. Je l'y entendis discuter, ou plutôt se disputer homériquement avec un vieil avocat, routier de la chicane, processif par état et par nature, type qui rappelait celui de Patelin, l'avocat sous l'orme. Mais de ces discussions à grands éclats de voix et à violentes colères apparentes, il ne restait rien le lendemain. Heureux méridionaux !

Je ne dirai qu'un mot du professeur de cinquième. C'était le plus faible, le plus malheureux des hommes ; martyr de ses élèves, il en avait pris l'habitude. Malgré son intelligence réelle, qui l'avait conduit au seuil de l'agrégation, il avait l'air humilié et manquait de l'énergie voulue pour réagir contre son tempérament, dont, au reste, la douceur avait du charme.

Un autre était républicain d'imagination plutôt que de principes, peu pratiquant en religion, philosophe sans profondeur, excellent camarade, mathématicien estimé. Il lui arrivait, au tableau, d'effacer la craie avec son mouchoir, pensant user du torchon ; en promenade, de brûler ses poches en y jetant des allumettes mal éteintes ; dans sa chambre, où il s'était enfermé pour changer de linge par les fortes chaleurs, de se mettre au lit, croyant le jour achevé, de s'endormir et de ne reconnaître son erreur qu'à

l'heure de la classe, quand on venait frapper à sa porte pour l'avertir que les élèves l'attendaient.

Tout cela ne l'empêcha pas de devenir, à Mont-de-Marsan, mon inspecteur d'Académie, et il fut pour nous, en cette qualité, aussi bon que possible. Je le revis plus tard ; il s'attendait bien, me dit-il, à me voir entrer dans une Université catholique ; mais il avait rêvé pour moi que j'attende un peu plus tard, afin de jouir d'une retraite de l'État. Il a dû mourir chrétiennement.

Notre collègue le plus grave était le régent de quatrième. Quand j'arrivai au lycée de Tarbes, il pouvait avoir une soixantaine d'années. C'était le type du professeur de grammaire. Les élèves l'avaient surnommé « La Terreur », et ce nom sinistre était gravé, çà et là, par la main occulte de ceux que son joug de fer rendait malheureux. Mais quelle conscience, quelle fidélité au devoir, quelle ardeur au travail, et, sous des apparences dures, quelle affection sincère pour ses élèves.

Janséniste de tradition, sans malice aucune, il ne manquait à aucune messe du dimanche ; mais quant à faire ses pâques, jamais : il interprétait le *Domine, non sum dignus* (Seigneur, je ne suis pas digne) dans le sens excessif du vieil Arnauld. Atteint d'une maladie grave, il s'obstina à ne point communier, sous prétexte de respect.

C'était un homme d'une vertu antique, mais refroidie par la glace du Jansénisme et l'indifférence universitaire. Alors, en effet, dans l'enseignement officiel, il y avait de tout : raides jansénistes, gallicans entêtés libres-penseurs et athées, auxquels il faut ajouter quelques bons cléricaux dont le ministre avait besoin, de temps à autre, pour faire oublier tel ou tel scandale.

Mais j'ai mieux à dire. C'est avec bonheur que je me rappelle l'abbé Fourcade, notre aumônier, rond, gai, franc, et qui connaissait bien le monde au sein duquel il vivait,

exploitant l'appétit gascon d'un distrait qu'on fit un jour dîner deux fois de suite, aussi bien que la fatuité d'un autre qui, docteur ès-lettres et gentilhomme, croyait nous faire grand honneur en paraissant à notre table quand sa femme était absente.

Je me souviens aussi avec plaisir d'un autre collègue aussi simple que bon, maître plus ou moins instruit, mais que sa franchise un peu brusque et sa verve démocratique faisaient aimer de tous.

Je conserve également le souvenir ineffaçable de l'aumônier de l'école normale primaire de Tarbes, de santé faible, d'intelligence très vive et de caractère fort sympathique. C'était un conteur délicieux qui savait son Henri IV sur le bout des ongles, et en narrait l'histoire, dans la langue nationale de l'harmonieux midi, avec un charme et une naïveté inoubliables.

Au souvenir de mes collègues, je joins celui de l'abbé Fontan, curé de St-Jean, à Tarbes. C'était un prêtre d'un peu plus de quarante ans, avec une taille élevée, un teint frais, des lèvres épaisses, un accueil souriant, une douceur un peu froide, un jugement sûr, un grand fond de bonté et une sincérité parfaite. En 1872, au temps de nos épreuves de famille, il reçut nos confidences avec bienveillance ; parfois, cependant, il était embarrassé pour nous répondre, partagé qu'il était entre son respect pour l'autorité et le désir qu'il avait de ne pas nous aigrir davantage et d'éviter les solutions extrêmes.

Dans les premiers temps de mon séjour à Tarbes, j'avais fait une conférence sur Élisa Mercœur, l'auteur de belles poésies qui m'avaient inspiré une Étude au congrès celtique de St-Brieuc. L'année suivante, j'en fis une autre sur Eugénie de Guérin et son frère Maurice. C'était l'époque où le ministre Duruy avait imaginé de tirer, par ce moyen, l'Université officielle de la routine d'un classicisme indo-

lent. Les professeurs des Facultés péroraient souvent dans une espèce de solitude, faute d'auditeurs. Il fallait du neuf ; il y eut réellement un élan qui répondit à l'attente du ministre, mais en dehors du corps enseignant autant que dans son sein.

Je n'aurai garde d'omettre que, dans ce beau pays du Bigorre et de Lourdes, la Ste Vierge m'accorda la guérison presque subite d'une maladie de la gorge ; le certificat en fut signé par le médecin du lycée.



Fin d'octobre 1868, je reçus chez moi, à Tarbes, la visite d'un vieillard grand et encore robuste. Il avait de grosses lunettes, une oreille sourde, le dos légèrement voûté, l'air d'un campagnard cossu. Le tout, malgré l'âge, respirait la force et la santé. C'était M. le comte de Ségur d'Aguesseau, sénateur.

A côté de lui, un tout jeune homme, seize ans environ, avec un très léger commencement de duvet sur la lèvre, une douce physionomie, un air modeste que la réalité ne démentait pas, un œil bleu vraiment français, mais avec une nuance plus sombre que je remarquai ce jour-là et que je m'expliquai plus tard, quand je sus que sa mère était une princesse polonaise, née Lubormiska.

Le père arrivait d'Oléac ; il habitait le château de ce nom pendant une partie de l'année et Paris le reste du temps. Il venait me demander de donner des leçons particulières au jeune Raymond pendant les séjours à la campagne. J'acceptai, et je n'eus que de la joie, deux années de suite, avec ce jeune homme bon, intelligent et d'une rare délicatesse de sentiments.

Quand il sut mon mariage, M. de Ségur désira, comme moi, que ma jeune femme lui fût présentée. Donc, un

jeudi, au début de décembre, nous prîmes à pied le chemin d'Oléac, en longeant les montagnes du côté de Pau. Comme nous approchions, soudain nous apercevons, venant à nous, deux patriarches : le sénateur, appuyé sur un bâton rustique et à peine mieux vêtu qu'un paysan ; et Mme de Ségur, grande et majestueuse, enveloppée d'une vaste et chaude capeline, comme une princesse d'autrefois. L'hospitalité fut des plus simples et des plus cordiales, et on ne nous laissa pas partir sans nous avoir fait promettre de revenir à la Pentecôte.

La promesse fut tenue. M. Raymond vint nous prendre chez nous en calèche, et nous fûmes reçus au château avec une bonté qui nous charma ; on oublia même l'heure du départ pour nous retenir la journée suivante. Le mardi, nous reprenions en calèche la route de Tarbes. Il y avait, près de là, une haute tour qu'on appelait tour d'Oléac. On m'y fit monter, pour jouir de la vue splendide du pays.

En 1870, M. de Ségur rentra dans la vie privée, noblement et dignement. Il venait assez souvent à Tarbes avec son fils, et nous causions.

Avec une belle intelligence et un grand cœur, cet éloquent défenseur du pouvoir temporel des papes avait d'étranges préjugés sur la politique, qu'il appelait une suite de transactions, et sur l'Université d'État où il eût désiré, comme Napoléon Ier, ne voir que des professeurs célibataires.

Un petit détail curieux. M. de Ségur était sourd d'une oreille. Lorsqu'il venait en ville avec sa famille, chacun s'en allait de son côté à ses affaires. Puis, le moment venu de réunir tout le monde, la comtesse sonnait de la trompe. Tout le monde entendait, même le marquis ; on se réunissait et on rentrait au bercail tous ensemble.

Je restai en relations de correspondance avec mon élève, même quand il fut à La Haye. Dans sa douceur et sa

modestie, c'était un représentant de ces grandes maisons aristocratiques où se conserve encore, de génération en génération, une sorte d'héritage d'honneur, de distinction, de politesse, de discrétion fine et sans pédantisme, de convenance parfaite, qui font impression dans les cours étrangères. L'entourage de Louis XIV ne l'eût pas renié.

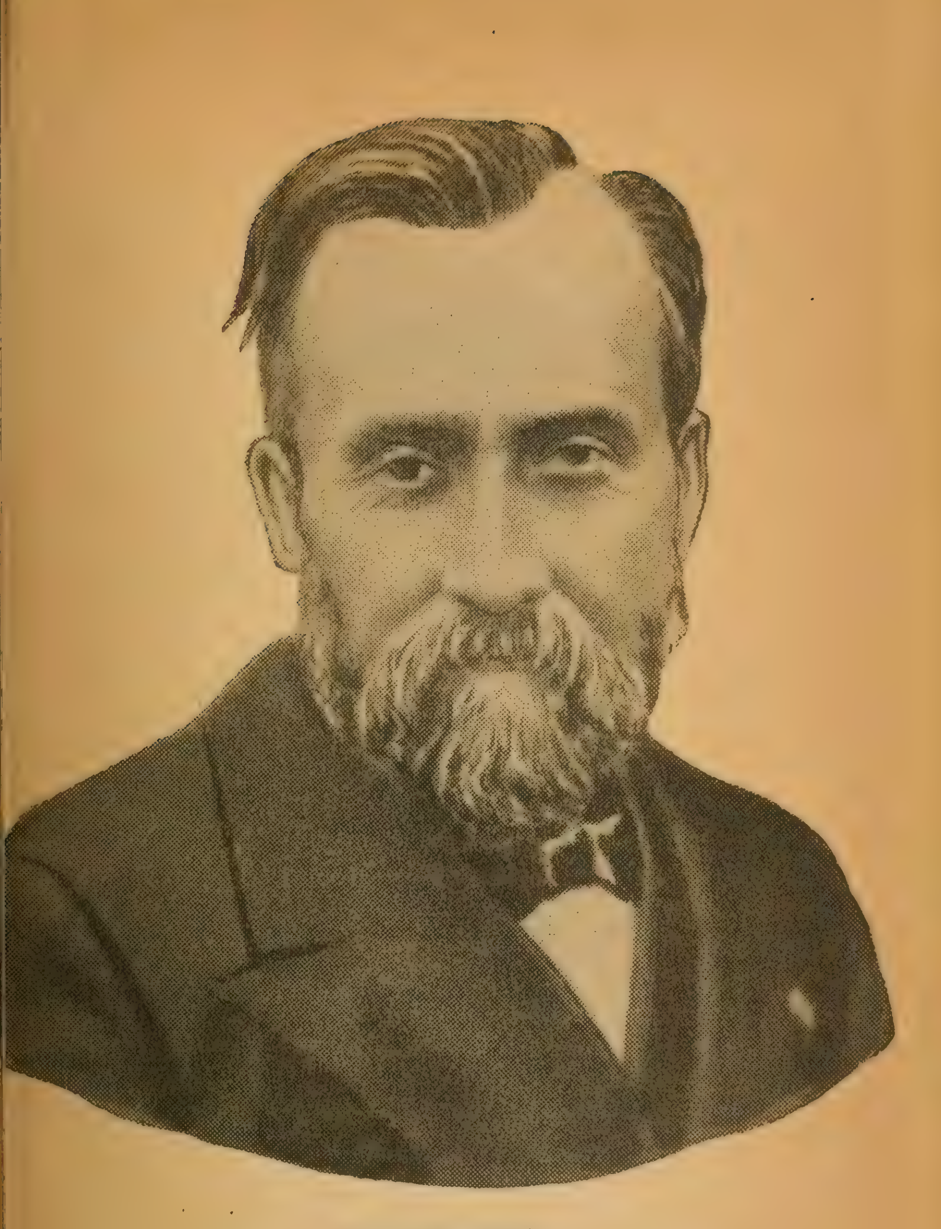
IX.

Professeur à Mont-de-Marsan (1874-1876)

Il est temps de m'installer à Mont-de-Marsan. Après un voyage accompli assez péniblement, à petites journées, à la fin de janvier, je fais mon entrée au lycée. Je suis introduit dans le cabinet du proviseur, homme de taille à peine moyenne, au front chauve, à la moustache blonde, à l'œil souriant. Il m'apprend qu'au point de vue des études, son établissement ne ressemble point aux autres : on n'y donne (c'est une invention du ministre Duruy) aucun enseignement latin ou grec avant l'âge de quatorze ans ; alors, on prend la fleur des élèves, et on leur fait, dans l'espace de trois ou quatre ans, achever leurs études classiques. Je recevrai donc en rhétorique, me dit-il, des élèves n'ayant que peu de temps d'études, et c'est, ajoute aimablement le proviseur, une mission de confiance comme on n'en donne qu'à des hommes sûrs.

Mais c'était peu que trois ou quatre ans, pour l'étude des langues anciennes, et on revenait déjà, insensiblement, à l'ancienne méthode. Je ne laissai pas, dans les trois années scolaires dont je fus responsable, de voir mes élèves conquérir, en majorité, le baccalauréat de rhétorique, récemment institué ; et au concours académique entre tous les collèges et lycées, j'eus deux nominations sur dix, avec des élèves tout frais encore de l'enseignement primaire français. L'inspecteur, très satisfait, exprima bien haut son contentement.

Au point de vue intime, l'année se passa bien. Isolés de nos familles, nous avions grand besoin de l'aide de Dieu, moi et ma femme, et nous allions la lui demander, quand j'étais libre, à l'église St-Jean. Ce n'était guère qu'une jolie église de campagne, où, dans un beau silence, on respirait



PHILIBERT VRAU.

je ne sais quoi de frais et de religieux. Le curé, qui attendait, pour croire aux miracles de Lourdes, que le temps eût fait son œuvre, faisait tout le service, et, le dimanche, prêchait familièrement ses ouailles dans la langue nationale du midi.

Mais parlons un peu de mes collègues. Le censeur était un homme doux, plutôt timide, probablement chrétien, qui, plus tard, devenu proviseur, s'attira par sa franchise indépendante, une disgrâce des plus honorables. Au-dessous de lui, le surveillant général, très gascon, avait l'air d'agir beaucoup ; mais son activité était toute d'apparence. D'une morale facile et d'une religion commode, il eut plus tard maille à partir avec les familles de Bagnères, où il était devenu principal.

Le professeur de philosophie, normalien divinisé, se targuait d'être un esprit supérieur. On m'a raconté que, dans sa classe, il inscrivait au tableau, en deux colonnes juxtaposées, les preuves de l'existence de Dieu et les objections contre. Il ne jugeait pas ; aux élèves de choisir. Pauvre maître et pauvres disciples !

Avant d'aller plus loin, un mot de mon inspection générale, passée par un philosophe chrétien, M. Lachelier, professeur à l'École normale. Je le vis entrer dans ma classe deux ou trois semaines après mon arrivée. Je m'occupais alors de Bossuet. L'inspecteur me laissa m'arranger comme je l'entendais, et je fis, devant lui, un résumé de la vie du grand évêque de Meaux, de sa doctrine sur la Providence et du genre de son éloquence. Il m'écouta attentivement, examina quelques cahiers d'élèves et se retira d'un air bienveillant ; ma cause était gagnée.

Continuons l'examen des plus intéressants de mes collègues. Le professeur de troisième et seconde était un excellent homme qui respirait la paix et la tranquillité, mais n'avait pas l'ombre de religion, caressant d'ailleurs un

vieux fond d'animosité contre le catholicisme. Comme contraste, il y avait en quatrième un prêtre qui cumulait les fonctions de professeur avec celles de second aumônier ; en dessous encore un petit personnage, gentil, vif d'allures, fort tireur, grand chasseur, simple bachelier, mais habile à communiquer ce qu'il savait, à la différence de certains normaliens ou agrégés sans ardeur au travail, sans amour des enfants, fixant constamment des yeux Paris qui les attend et qui ne saurait, croient-ils, se passer d'eux s'il veut rester la grande capitale de l'esprit humain.

Le professeur de mathématiques était le fils d'un maître de pension. Assez beau de sa personne, il ne manquait ni d'accueil, ni d'amabilité, menait la vie grand train, jouait et buvait au casino, d'où, suivant la chronique, il fallait parfois le rapporter. Je revois encore la tête jeune et intelligente de ce normalien à qui il ne manquait que la foi pour être un homme digne et d'une valeur au-dessus de la moyenne.

Un original de la partie scientifique nous était venu du Mans. C'était un chimiste. Inventeur de je ne sais quel produit à l'usage des pharmaciens, il mit dedans (qu'on me passe cette expression vulgaire) le premier apothicaire de Mont-de-Marsan, un bourgeois aussi emphatique que M. Prudhomme, mais pas méchant le moins du monde.

Notre inspecteur était Breton. Il avait été professeur de troisième à St-Brieuc, où il faisait réciter par ses élèves un *De profundis* à la mort de tout personnage marquant de la ville ; c'était fort bien ; mais cela n'eut pas de suite. Après plusieurs glissements sur le mât de cocagne qui porte à son sommet le diplôme d'agrégé, il finit par grimper jusqu'en haut et par décrocher ce qu'il convoitait. De lycée en lycée, il nous arriva comme inspecteur d'académie et s'occupa sérieusement de ses fonctions. Janséniste à fond, il n'aurait manqué ni un jeûne, ni une abstinence ; mais il

était universitaire presque jusqu'au sectarisme. A cette époque, le petit collège de St-Sever, annexe de notre lycée, était complètement tombé, tout en coûtant fort cher à l'État ; l'Église, la véritable enseignante, était sur le point de mettre la main sur l'établissement, et la ville ne demandait pas mieux. L'inspecteur écrivit à Paris, qui envoya à St-Sever un personnel tout nouveau avec un prêtre comme principal ; et lui, en récompense de cet éminent service, retourna comme inspecteur à St-Brieuc, où il fit tout le mal possible au collège ecclésiastique de Dinan.

Notre professeur de dessin était, au dehors, un intrépide et alerte marcheur ; au lycée, c'était un enfant parmi les enfants ; il jouait avec eux à qui courrait le plus vite autour des bancs. Le maître d'allemand était plus sérieux ; c'était un Polonais, très doux, très calme, dont je vénère la mémoire. Ancien lieutenant dans l'armée autrichienne, il était courbé moins par l'âge que par les fatigues d'une vie agitée, de l'exil et de la prison. C'est qu'en effet il avait pris part à une de ces insurrections qui avaient pour but, me disait-il, non de vaincre, ce qui était impossible, mais de montrer au monde que la Pologne n'était pa. morte et ne voulait pas mourir.

Mais voici venir le profe.seur d'histoire. Son prédécesseur avait donné un enseignement on ne peut plus révolutionnaire, pendant que le professeur de rhétorique de la même époque, protestant sectaire, assistait aux réunions politiques les plus avancées, et qu'un troisième, juif de naissance et ennemi de tous les cultes, fondait un journal anti-religieux. L'impiété par trop exaltée de ce trio avait fait tant de bruit et suscité tant de plaintes, qu'on les avait tous trois transportés ailleurs, avec avancement du reste. Le catholicisme administratif de l'État nous avait alors fait venir, mon collègue et moi, pour occuper les deux

chaires de rhétorique et d'histoire, qui avaient besoin d'un coup de brosse énergique.

Un soir donc, je vis venir chez moi un petit homme d'environ trente cinq ans, à l'allure modeste, à la tête originale, au front énorme, aux yeux caverneux, mais pleins de douceur. Son père avait été, à l'École normale, condisciple de Michelet, mais il s'était vite converti. Lui avait épousé une Corse, était devenu licencié, puis régent d'histoire à Vienne, en Dauphiné, et débarquait à Mont-de-Marsan avec une demi-douzaine d'enfants (plus tard il en eut jusqu'à dix-sept).

La parfaite conformité de nos convictions religieuses fit tout de suite de nous deux amis. Nous faisions partie, tous deux, des conférences de S. Vincent de Paul ; quand nous apprîmes que, depuis le ministre Persigny, notre groupe n'était plus rattaché au centre de l'Œuvre, nous cessâmes de paraître aux réunions ; nous fîmes pourtant cesser ce petit schisme quand on fêta à Pouy, avec éclat, le centenaire de la mort de S. Vincent.

Mon collègue, considéré comme professeur, se fâchait peut-être un peu vite ; mais avec sa foi, son inépuisable mémoire et sa pensée élevée, il était souverainement digne d'enseigner l'histoire. Il savait rendre intéressante la géographie elle-même. Il possédait sur tous les sujets, des documents sans nombre, ayant hérité des notes qu'avait amassées le grand travailleur qu'était son père. Et si sa carrière avait été moins mouvementée, il avait de quoi publier des écrits absolument originaux et déraciner quantité de préjugés. Exception admirable dans l'Université officielle, il s'élevait au-dessus de quantité d'agrégés et de docteurs, forgés, martelés et aplatis sous l'enclume de l'État.

Mais les traitements que donne celui-ci sont bien maigres. Et le brave homme avait une grande famille. Et il

était d'une telle prodigalité, que, dans son ménage, l'argent filait plus vite que les eaux d'un torrent dans la montagne ; le Pactole y eût passé sans l'enrichir. Or on offrait à mon excellent ami la rédaction, bien payée, du *Roussillon*, journal catholique de Perpignan. Il fit un voyage pour traiter l'affaire, et rentra à Mont-de-Marsan pour en sortir bientôt d'une manière définitive. C'était le début d'une odyssée fertile en misères de toute sorte, avec quelques rayons de soleil par-ci par-là. Espérons que Dieu lui aura remis, là-haut, les dettes qu'il n'a pu payer, sur terre, à ses fournisseurs irrités.

Il ne faut pas que je passe sous silence le professeur de botanique. Déjà près de la vieillesse, le visage vermeil, la chevelure blanche comme neige, il était vraiment beau quand, d'un pas rapide, il se rendait à son cours, portant entre ses bras quelques bouquets de fleurs ou de plantes rares. C'était en même temps le meilleur des hommes, bon chrétien à l'aspect patriarcal, habitant une modeste maison, dont le salon démodé, mais meublé à l'antique et riche en souvenirs, cadrait on ne peut mieux avec sa politesse simple et son air vénérable.

Mon proviseur finira le tableau. Il remplissait son devoir professionnel avec une conscience paternelle. Assez souvent, comme les classes donnaient toutes sur un long couloir dont elles n'étaient séparées que par une cloison vitrée, il nous arrivait d'apercevoir la silhouette du chef, dont les bottines craquantes avaient déjà annoncé l'approche. Alors, il y avait silence parfait, hors la voix du professeur.

Mais c'était un homme faible, prenant parti pour l'autorité, promettant d'agir, et ne faisant rien. Il m'avait invité à prononcer le discours de distribution des prix, et je voulais traiter de l'Instruction et l'Éducation ; il me força à supprimer le portrait du peureux, dans lequel il se

croyait visé, et à mettre une sourdine à la comparaison que j'établissais entre l'éducation qu'inspire le christianisme et celle que donnait l'antiquité païenne ; tant cet homme, excellent d'ailleurs et animé des intentions les plus pures, était écrasé sous le pressoir de la centralisation césarienne et des préjugés classiques.

Notre proviseur avait aussi un défaut mignon ; c'était une passion immodérée pour le succès dans les concours académiques ou même généraux. Avait-on, au lycée, découvert un spécialiste, une de ces mémoires extraordinaires qui peuvent entasser, même dans un cerveau d'imbécile, des montagnes de faits et de dates ? On le traitait à part pendant quelques semaines, et, dispensé de toute autre étude, il emmagasinait tout ce qui pouvait assurer le succès. S'il l'obtenait, c'était le triomphe de l'établissement ; les bons bourgeois, aveuglés par les apparences, applaudissaient à tout rompre, pendant que le professeur du lauréat se pâmait de joie et que le proviseur souriait modestement.



Passons maintenant à un sujet grave et nullement universitaire. Je veux parler de M. le curé Mallet. J'ai rencontré rarement, dans ma vie, un prêtre d'une allure aussi digne. Grand, fort, majestueux, éminemment sacerdotal, son entretien était toujours, sans affectation, nourri des études sacrées et des souvenirs de la Bible. Il était également d'une rare fermeté de caractère.En voici un exemple. En 1859, après la guerre d'Italie, Napoléon III passa à Mont-de-Marsan et s'y arrêta quelques minutes. Le curé de la Madeleine, dont on parlait pour un évêché, ne trouva rien de mieux à dire à l'Empereur que la nécessité pour un gouvernement, s'il veut vivre, et pour une dynastie, si elle veut durer, d'être en bons rapports avec le Souve-

rain Pontife. C'était une leçon à la politique déjà équivoque et tortueuse du souverain. Du coup, M. Mallet ne devint pas Mgr Mallet. Certaines gens le trouvèrent naïf ; il avait été simple et grand, et il recueillit en estime ce qui lui manquait en dignité épiscopale.

Il était, de plus, fort généreux. De ses ressources personnelles, il tira cinquante mille francs pour fonder un couvent de Capucins dans le plus pauvre quartier de la ville. La vertu en sandales produisit vite sur le peuple un effet des plus heureux ; aux offices du dimanche, les bancs du sanctuaire se garnissaient d'ouvriers hier encore hostiles ou indifférents, et à la mission qui fut prêchée l'année suivante, la procession de clôture fut suivie aussi bien par les gens du peuple que par le sénateur. M. Mallet mourut octogénaire. J'ai rarement vu, je le répète, un ecclésiastique qui fût aussi radicalement prêtre.

Mais il est temps d'aborder la question du doctorat ès lettres, auquel je n'avais cessé d'aspirer et que je préparais depuis 1871. J'avais choisi pour sujet de ma thèse française S. Avit ou Avite, évêque de Vienne, en Dauphiné, et pour sujet de thèse latine, sur le conseil d'un professeur de Sorbonne, Ferréol, un des derniers préfets envoyés par Rome antique à Aix, en Provence. Je comptais me présenter devant la Faculté de Paris, dont le doyen, M. Patin, avait agréé mes thèses. Or il advint qu'en fait je me présentai à Besançon. Voici pourquoi.

Dans le courant de mars 1876, M. Champeaux, secrétaire de la commission des fondateurs de l'Université catholique de Lille, déjà ébauchée par quelques cours de théologie et de droit, m'écrivait de leur part pour m'inviter à m'associer à leur œuvre en qualité de professeur de lettres. « Nous savons, me disait-il en substance, que vos deux thèses sont prêtes. Vous êtes chrétien, marié, père de deux

enfants ; pour leur éducation, vous seriez, parmi nous, dans un milieu tout à fait catholique. Venez ».

Je n'ai jamais su au juste, qui m'avait fait connaître, ni comment on avait obtenu sur mon compte des renseignements aussi précis. Or, à cette époque, la politique tournait déjà au noir, et M. Champeaux me conseillait de choisir, pour ma soutenance, la Faculté la moins anticléricale et de m'y présenter sans délai. Je choisis donc Besançon, après avoir écrit au doyen de la Sorbonne que, pour des raisons particulières, je renonçais à Paris.

Tout alla bien. D'après les conseils venus de Besançon, je fis des modifications de détail à la thèse française, j'ajoutai un chapitre à la thèse latine, et j'enlevai à S. Avite, avec les pièces nécessaires tirées des œuvres mêmes de l'évêque, le masque dont l'avaient couvert les ennemis de l'Église et de la vérité historique. Le 5 août 1876, après une soutenance de plus de six heures, j'étais docteur ès lettres.

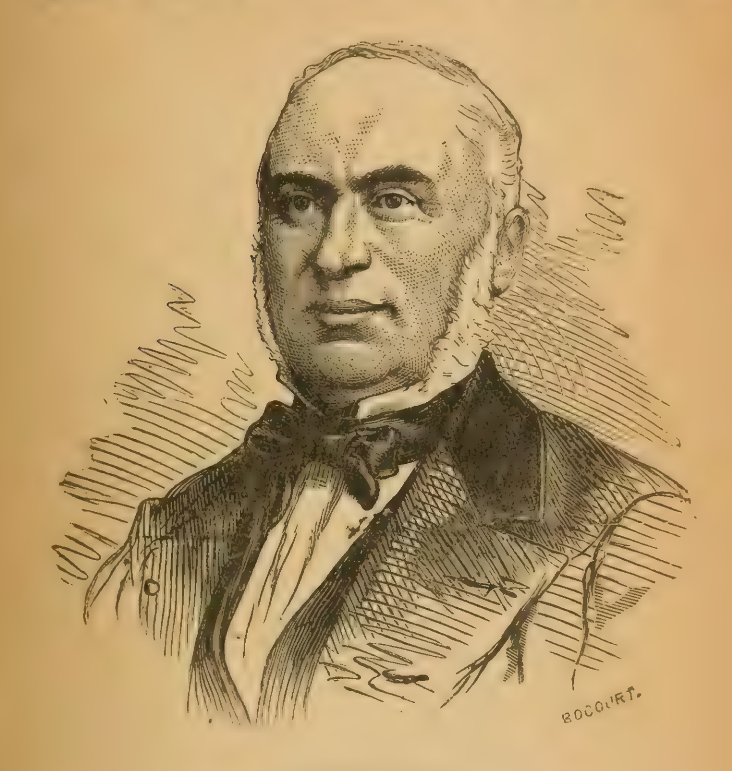
J'écrivis aussitôt mon succès aux fondateurs de Lille, dont j'avais déjà accepté l'offre en principe. Je mis à mon adhésion une condition, c'est que j'enseignerais la littérature française, seule branche pour laquelle je me sentais de l'aptitude. La réponse que je désirais arriva.

Le R. P. Orhand, jésuite, missionnaire plus que professeur, fruste au premier coup d'œil, mais prompt, malin, toujours prêt à rire, et avec cela Breton de foi ardente et de piété sincère, avait ébauché une sorte de Faculté des lettres où il était à la fois professeur de grec, de latin et de français. On convint qu'il resterait simplement professeur de grec, et que je me spécialiserais dans le français.

Dirai-je un mot de mes enfants ? C'est bien le moment, semble-t-il, car ils naquirent tous deux lors de mon séjour à Mont-de-Marsan. Mon aînée s'appelait Augustine. Atteinte d'une légère paralysie du cerveau, elle devint une

jeune fille robuste, affectueuse, pieuse, mais d'intelligence voilée, qui retourna à Dieu avec toute son innocence et sans avoir connu aucune des douleurs de la vie.

Quant à mon fils Victor, rappelé à Dieu à l'âge de



CHESNELONG

vingt-neuf ans, sa vie a été écrite par celui qui, alors, était le chanoine Chollet, et qui, depuis, a été honoré de l'épiscopat !

Il me reste à parler d'un voyage que je fis à Pouy en 1875, et à peindre Mgr Épivent, évêque d'Aire, d'où dépend Mont-de-Marsan. Un jour du mois de mai, nous partions,

sept ou huit confrères de S. Vincent de Paul, dans une voiture de louage. Après un court arrêt, nous reprenions notre route à travers de grandes forêts. Enfin sortis de l'ombre et rentrés dans la lumière, nos yeux tombaient avec joie sur le décor habituel des fêtes religieuses. Bientôt nous étions à Pouy, dans la chambre de S. Vincent de Paul, dont on célébrait le centenaire, et on nous y donnait la sainte Communion. Plus tard, nous assistions à une messe célébrée en plein air, sur une estrade adossée à la chapelle des Lazaristes ; six évêques, dont le cardinal Donnet et Mgr Épivent, donnaient ensemble leur bénédiction aux vingt-cinq mille assistants, sous le chêne du saint, dont le feuillage précoce est une merveille de chaque printemps ; le soir, nous étions aux vêpres, et nous entendions l'admirable parole de Mgr de La Bouillerie, coadjuteur de Bordeaux, trop tôt enlevé à l'éloquence, à la patrie et à l'Église. Après une allocution intime adressée aux confrères de S. Vincent de Paul par le grand député catholique Chesnelong, nous rentrions à Mont-de-Marsan, en pleine nuit.

C'était un homme bien vif, bien caractérisé, bien original, que l'évêque du diocèse, Mgr Épivent. Il avait été recteur de la cathédrale de St-Brieuc, où son inépuisable charité et la familiarité apostolique avec laquelle il pénétrait dans les plus humbles demeures, l'avaient fait, d'un trait, passer pour un saint : c'est inouï comme le peuple a vite fait d'idéaliser ceux qu'il aime. Sans doute, la tête, physiquement, était assez rudement taillée, le regard avait une expression étrange, la démarche était agreste ; mais la franchise bretonne débordait des lèvres, et la parole, parfois sévère, devenait, dans les grandes occasions, vraiment éloquente, avec certaines images d'une inspiration puissante et neuve. On admirait en Mgr Épivent un homme d'une doctrine parfaite, d'une fermeté rare, d'une admirable activité et d'une grande autorité morale et religieuse.

X.

Professeur aux Facultés catholiques de Lille (1876-1911)

Visites d'arrivée.

J'avais envoyé au ministre de l'Instruction publique ma démission de professeur d'Université de l'État, et j'avais fait part de cette démission à mon proviseur et au recteur de Bordeaux. Dans ces trois lettres, je remerciais en particulier ceux de mes supérieurs qui m'avaient témoigné leur bienveillance, sans récriminer contre qui que ce fût. Du recteur et du proviseur, je reçus deux réponses empreintes d'un affectueux regret. Naturellement, il m'était pénible de faire à la caisse de l'État l'abandon pur et simple de ce que j'avais versé jusque-là en vue d'une retraite ; malgré cela, c'est avec bonheur que je fermai sur moi la porte de l'enseignement officiel pour entrer dans la nouvelle carrière que Dieu m'ouvrait.

Je pris deux mois de vacances, si l'on peut appeler ainsi le temps passé en Lorraine dans l'inquiétude et la préparation de mon nouvel apostolat. Je me vois encore ébauchant mes premiers cours publics, et, dans le salon de la maison paternelle, essayant mes ailes, en quelque sorte, et déployant, non sans une émotion mêlée de timidité, quelques-unes des idées principales de la critique idéale et catholique, telle que je me proposais de l'inaugurer.

Nous arrivâmes à Lille, le 16 octobre, après un voyage de dix-huit heures. Le lendemain, nous allâmes rue Royale, où l'Université était alors installée, rendre visite au recteur d'alors, M. l'abbé Hautcœur, qui, plus tard, démissionna et devint chancelier et prélat romain, chargé spécialement de maintenir, dans notre grande Institution, les traditions chrétiennes et la pure doctrine. Nous fûmes re-

çus, par ce prêtre très digne, avec une cordiale simplicité dont nous n'avons jamais perdu le souvenir. Je remarquai plus tard que, tout en étant très bon, il n'oubliait pas son rôle, et savait, par quelques mots sévères qui n'admettaient pas de réplique, soutenir la vérité ou mettre un homme à sa place, qu'il s'agît du libéralisme, du modernisme ou des rapports de la science avec la morale

Dans les trente et un ans que j'ai passés à l'Université catholique, j'ai fait partie, souvent, du sénat académique, et c'est pour mon cœur une joie de me rappeler notre président, M. Hautcœur. Je le vois encore entrant dans la salle de réunion, avec sa haute taille, sa tête grave, son œil noir et profond. Il dit ou fait dire la prière, s'assied, et, dans une synthèse nette et d'une grande clarté, dans un beau langage qui ne tire rien de la phrase, mais prend toute sa force d'un fonds solide, il résume les questions qui vont être soumises à la discussion. Pendant toute la séance, il garde cette force et cette grandeur unies à la simplicité d'une parfaite droiture, et ignorantes de la finesse, des subtilités et des arguties des légistes.

Dans les visites que nous rendîmes aux fondateurs de notre grand établissement, je fis connaissance avec M. Gustave Théry, dont la fermeté sans phrase, le regard franc et la parole un peu martelée respirent la plus pure probité. Qui n'a entendu parler de cet éminent jurisconsulte, de cet homme de bien, de cet habile et généreux défenseur des Congrégations religieuses, de ce chevalier du droit que rien ne désarçonne ?

Je reçus aussi dans mon salon un Lillois de moyenne taille, aussi aimable que modeste, et d'une simplicité parfaite qui contrastait avec son immense fortune. C'était M. Philibert Vrau, dont on a commencé le procès de béatification.

Tout différent était M. Henri Bernard. Grand et grave, sa

figure austère n'attirait pas ; elle vous eût plutôt glacé. Mais ce n'était là qu'une première impression ; au fond, cet homme était la bonté même.

J'allai faire également ma première visite au cardinal Regnier, archevêque de Cambrai. Il avait été proviseur du collège royal d'Angers, à une époque où la soutane, ici et là, donnait encore à l'Université de France une teinte quasi-religieuse. Petit, vif, sec, mais bon, administrateur précis et sans phrases, il a laissé une empreinte profonde sur le clergé de son diocèse, un de ceux où le respect de l'autorité et le dévouement à Rome sont le plus caractérisés. Il me reçut gaîment, presque amicalement, moi nouveau venu, et son accueil ne me rappela en rien celui de mes anciens chefs.

J'en dirai autant de l'évêque auxiliaire du cardinal, Mgr Monnier, évêque de Lydda, qui fut notre chancelier pendant quelques années et devint, plus tard, l'évêque le plus âgé du monde entier. Ce beau et franc vieillard, assez replet, portant sur son visage les roses de la santé, à la parole solide, aisée, sympathique, nourrie d'un admirable bon sens, me sembla, dans sa foi énergique et paisible, une des plus belles images du Nord de la France et de son esprit à la fois élevé et positif. Il avait commencé ses études dans un collège de l'État. « Si j'avais dû y faire toutes mes classes, disait-il en ma présence, je serais devenu un affreux gredin ».

Pendant mon séjour à Lille, j'ai été en rapports fréquents avec le R. P. Pillon, jésuite, recteur du collège St-Joseph. Dans la Compagnie, on l'appelait le roi, tant il avait de magnifique prestance, et de naturelle gravité, mais sans l'ombre de hauteur. Dans ses relations, en effet, il apportait, avec une simplicité parfaite, un ton et des manières d'une aisance et d'une noblesse sans emphase, avec une petite pointe de gaîté d'une mesure très sacerdotale. En

1880, on le chassa de son collège pour avoir continué à le gouverner, malgré son titre de jésuite ; cet exploit fut accompli par le conseil d'académie, qui se déshonora en cette occasion par un jugement digne des préteurs païens.

Quand le Père Pillon me rendit ma première visite, il était accompagné de son confrère, le Père Singler, membre du Conseil d'administration de notre Université. Préfet d'études au collège, ce religieux accomplissait ses fonctions avec une conscience et une humilité parfaites. Que de services il m'a rendus ! Il me recevait, pendant l'année scolaire, tous les vendredis, et je lui lisais quelques pages du manuscrit dont je rêvais l'impression ; il me faisait ses observations, assez sévères parfois, et j'en tenais compte le plus souvent, bien que nous ne fussions pas toujours du même avis. Plus tard, il devint provincial. Originaire de Colmar, il était de petite taille et marchait, dans la rue, comme un bon paysan parmi les terres labourées. Comme prêtre, c'était un saint homme, jésuite jusqu'à la moelle des os et aussi peu mondain que possible. Il le montra bien lorsqu'il défendit aux élèves de son collège, sous peine d'expulsion, de prendre part aux bals d'enfants que des mères sans tact religieux avaient organisés.

Ma mémoire me rappelle aussi avec plaisir un autre Père de la Compagnie, professeur de rhétorique à St-Joseph, que je remplaçai dans sa classe, pour la partie littéraire, lors de l'expulsion. La trentaine d'élèves aimables et dociles qu'il me léguait pour un semestre ne me donna que de la joie. Ce temps écoulé, le P. de Gayer reparut dans sa chaire, transportée, en attendant mieux, dans une maison de famille de l'Université. Je pus bientôt apprécier en lui le prédicateur, car il donna un carême à nos étudiants. C'était un lion discipliné par les Exercices de S. Ignace, et on sentait l'ardeur et la force morale de son âme derrière



LILLE — LES FACULTÉS CATHOLIQUES, BOULEVARD VAUBAN

la tranquillité voulue de son air, de son pas, de son entretien et de sa parole publique.

J'eus le plaisir, à mes débuts, d'avoir pour auditeurs les Pères de Gayer et Genévrier, professeurs, Bastien, économe au collège St-Joseph. Le Père Génissel, lui, fut successivement mon élève en licence et mon collègue. C'était, quoique dans une perpétuelle nervosité et un certain défaut de bon sens, un maître consciencieux, zélé et sévère. Érudit jusqu'au bout des ongles, il répondit un jour en grec à un compliment que lui avait adressé la Congrégation des étudiants dont il était le directeur ; et, tout naturellement, à cette excentricité voisine du ridicule, les jeunes gens, qui l'aimaient, répondirent par un rire homérique. Il s'était mis, avec une ardeur presque fébrile, à préparer son doctorat ; il voulait prendre, pour sujet de thèse française : « Le cardinal de Bouillon et son temps » ; il recevait à ce propos, des professeurs de la Sorbonne, des politesses et des encouragements qui le confondaient ; mais cette œuvre immense était au-dessus de sa délicate santé ; il mourut prématurément, n'ayant pas encore quarante ans.

L'inauguration solennelle.

Le mois suivant, le 18 janvier 1877, avait lieu dans l'église St-Maurice, l'inauguration officielle, disons mieux, canonique, de notre Université. L'évêque de Lydda, Mgr Monnier, annonçait à Lille et au monde cet heureux événement. Après lui, l'abbé Fuzet, alors secrétaire général et plus tard archevêque de Rouen, lisait la bulle pontificale d'institution d'une Université comprenant les cinq Facultés de Théologie, de Droit, de Philosophie et Lettres, de Sciences et de Médecine. Il faut remarquer cependant que la première n'avait alors que deux professeurs, MM. Pillet et Fuzet, et que la dernière manquait d'un organe

essentiel, étant encore en pourparlers au sujet de l'hôpital Ste-Eugénie, dont la moitié devait être attibuée à ses professeurs, et l'autre moitié à ceux de l'État.

St-Maurice, récemment agrandi, était bondé d'une foule qu'avait assemblée la foi et une curiosité sympathique. Et, de fait, c'était un merveilleux spectacle que celui de cette restauration, en plein siècle de libre-pensée, des catholiques Universités d'autrefois, et de nos cinquante professeurs abandonnant presque tous, pour Dieu, les intérêts les plus légitimes et les espérances les plus positives, et revêtant, contre toute apparence de bon sens, l'uniforme démodé de temps disparus

Mais je n'ai pas fini ce que j'avais à dire du jour solennel de notre inauguration. L'après-midi, nous faisions notre entrée solennelle à Ste-Catherine, qui était l'église paroissiale de l'Université, provisoirement installée dans l'ancienne préfecture du Nord, devenue propriété des Dames du Sacré-Cœur.

Le sanctuaire réquisitionné pour quelques heures, s'était transformé ; une estrade s'y élevait, où chaque Faculté monta à son tour, aux applaudissements enthousiastes de la foule qui remplissait l'église et d'instinct, plutôt que de raison réfléchie, saluait l'espoir d'une France et d'une jeunesse nouvelles.

Après le Recteur, dont le langage fut, comme d'habitude, net, ferme et élevé, chaque doyen prit la parole pour présenter sa Faculté au pays et témoigner de son ardent désir de servir la France et l'Église.

Le soir de cette journée eut lieu un banquet qui réunit les évêques d'Arras, de Grenoble et de Lydda, les recteurs de Lille et de Louvain, les doyens, les professeurs, les fondateurs et un certain nombre de religieux et de rédacteurs de journaux. Tout se passa bien. Les orateurs justement applaudis de cette réunion furent d'abord Mgr Le-

quette, évêque d'Arras, dont les traits respiraient la majesté et la bonté, et qui attendrissait par l'onction d'une éloquence nourrie de la substance des Saintes Écritures ; puis Mgr Cartuyvels, vice-recteur de Louvain, vif, brillant, élevé, sonore, mais un peu chargé et bruyant, « comme le fracas d'un train rapide », disait un homme d'esprit.

Mes cours publics.

Par une porte solennelle et dorée, nous entrions dans la pratique du devoir le plus sérieux. Je faisais, depuis le mois de décembre, des conférences régulières aux étudiants ; nous allions y ajouter des cours publics dans la salle de fêtes de l'ancienne préfecture, où l'on avait installé une chaire assez majestueuse dominée par le buste de Pie IX. Ce fut M. de Margerie qui inaugura la salle, devant un auditoire de plus de trois cents personnes. Il développa son programme. Ce fut parfois un peu aride, mais rien de plus net, de plus clair, de plus élevé.

Le lundi suivant vint mon tour. Je parlai des qualités morales et religieuses du professeur de l'Enseignement supérieur catholique. J'avais lu mon cours, d'avance, à notre Recteur ; il l'avait approuvé. L'auditoire eut la même bonté. Je continuai ainsi chaque lundi pendant cinq ans, mais l'hiver seulement, et je gardai un auditoire choisi, fidèle et intelligent.

C'était rude, et cela me coûtait une longue préparation. Le samedi, j'y passais toute ma journée ; le dimanche, je le ruminais partout, chez moi et ailleurs ; le lundi matin, je le reprenais pour le revoir en moi-même, le perfectionner, l'achever, jusqu'à ce que je fusse maître du sujet autant que c'était possible. Je mangeais peu, j'endossais mon habit, je me rendais à l'Université et je montais dans une salle du premier étage pour attendre l'heure. Un peu après

8 heures, je descendais et j'allais à ma chaire, salué par les applaudissements. Une heure après, c'était fini.

Pendant les mois qui précédèrent mes premiers cours, j'avais éprouvé des transes très vives ; de même je jugeai prudent de lire mes trois premiers cours ; la voix ne me manquait pas et ses inflexions répondaient facilement aux pensées et aux sentiments que je voulais rendre.

Mais les appréhensions ayant disparu et la lecture ne me plaisant guère, au quatrième cours, je me jetai bravement à l'eau, c'est-à-dire que je parlai d'abondance et même sans notes, n'ayant sous les yeux que l'auteur dont j'étudiais la vie et les œuvres (c'était Corneille) et lisant uniquement le texte du poète dans la mesure où j'en avais besoin. Bien entendu, je suivais un plan, et j'avais dans la mémoire les principales liaisons ainsi que les images qui devaient mettre la pensée en relief.

Dans l'espace de cinq ans, je donnai ainsi plus de cinquante cours, et après avoir développé la manière dont je comprenais la critique idéale et catholique, je l'appliquai successivement aux meilleures œuvres de Corneille, de Racine et de Molière. On m'écoutait avec attention ; un certain nombre d'auditeurs partageaient ma manière de voir ; mais il y en avait à qui j'avais peine à faire comprendre que le plus beau style du monde ne peut excuser l'immoralité d'un livre, et que sans la vérité et la moralité du fond, il n'y a pas de chef-d'œuvre.

Je ne présenterai pas tous les auditeurs de mes cours : ils étaient trop nombreux, et je ne les ai pas tous connus de nom. Toutefois, quelques-uns sont intéressants à signaler

Il y avait, dans la maison voisine, ou plutôt dans la même maison puisque nous occupions une partie du pensionnat du Sacré-Cœur, il y avait, dis-je, un auditoire invisible : ouvrant la porte d'une armoire dont le fond laissait facilement passer ma forte voix, les religieuses

écoutaient en silence ; je ne connus que plus tard leur innocent stratagème.

Un des plus originaux, parmi les auditeurs, était un de mes collègues, M. l'abbé Soulié, successeur du Père Orhand dans la chaire de littérature grecque. Prêtre du diocèse de Cahors, ancien aumônier d'un lycée de Paris, obligeant comme pas un, charitable au possible, il nous quitta au bout de quelques années pour devenir supérieur du grand séminaire de son pays. C'était un professeur singulier. Un point de l'histoire grecque, ou un mot dans un devoir d'étudiant lui paraissait-il douteux ? Il entreprenait des recherches interminables pour l'éclaircir, et restait en panne. Là-dessus, l'heure sonnait ; il fallait partir pour l'Université. Il mettait sa plus belle soutane, rêvait en route à la question en litige, arrivait à son cours et intéressait tout le monde. Mais il n'en finissait pas. Son cours d'histoire de la littérature grecque ne fut jamais terminé, et un jour qu'il prononçait le panégyrique du roi St Louis, on dut au bout d'une heure, l'avertir qu'il était temps de cesser. Il n'en était encore qu'au commencement !

Court, replet, extrêmement myope, distrait au maximum, il s'égarait dans les rues et sur les chemins, par des temps abominables, et, de détour en détour, finissait tout de même par arriver. C'était au surplus, un homme très bon et tout simple, un aimable collègue et convive, et un conteur délicieux.

Un autre original, parmi mes auditeurs, était le Père Garros, lazariste et directeur dans notre Séminaire académique. Méridional de Toulouse, il ne démentait pas un mot de tout ce qu'on a pu dire de l'ardeur turbulente des gens de son pays. Il m'a singulièrement encouragé par sa persévérance et sa bienveillante attention. Son regard, quand je parlais, changeait d'expression suivant les idées ou les sentiments que je traduisais moi-même. Son maintien, sa

physionomie, son geste parfois étaient un commentaire perpétuel de ma pensée, mais commentaire joint à tant de bienveillance et à une si belle bonne foi, qu'il était impossible de ne pas lui rendre, en sympathie et même en reconnaissance, ce qu'il prodiguait de bonté au conférencier.

Pauvre Père Garros ! Il parlait avec une facilité, un amour des âmes, une ardeur admirables. Il repose dans un modeste cimetière de campagne, surpris par la mort au cours d'une obscure mission.

Quelques mots encore de mes auditeurs du lundi. Je dois au moins un souvenir au Père Darras, le supérieur des Rédemptoristes de Lille ; à des institutrices qui, après avoir égrené leur vie d'élève en élève et de maison en maison, après avoir éprouvé autant de déceptions qu'il y a de jours dans l'année, arrivèrent au seuil de la vieillesse seules, infirmes et délaissées ; à un agrégé de l'Université officielle, colosse aux épaules carrées et à la douceur d'agneau, mis à la retraite après une vie laborieuse ; enfin à un aveugle originaire de la Bretagne, le plus sérieux peut-être, le plus persévérant et le plus attentif de ceux qui venaient m'entendre.

A ce propos, il faut bien que je dise que j'ai eu plusieurs fois des élèves Bretons, et qu'ils ne m'ont pas tous également satisfait. Quelque amour que je conserve pour la vieille province dont l'Océan m'a fait respirer la santé et la force et dont la foi a préservé et fortifié la mienne, j'ai entendu dire et constaté par moi-même que nombre de Bretons, une fois hors de leur pays, ne sont plus eux-mêmes et témoignent d'une singulière faiblesse de caractère. Ils ont besoin de leur milieu et de leurs traditions ; au dehors, dispersés et livrés à eux-mêmes, ils tombent facilement, par ignorance ou par faiblesse, dans de regrettables écarts.



M. A. DE MARGERIE, DOYEN DES LETTRES, A LILLE

La Faculté des Lettres.

Il m'est impossible de signaler, dans des Mémoires comme ceux que je laisse, tous les collègues, prêtres ou laïques, qui ont enseigné plus ou moins longtemps à nos côtés. Ils sont trop nombreux, et un certain nombre vivent encore à l'époque où j'écris. Mais je tiens à parler de ceux qui nous ont quittés pour un monde meilleur, ou tout au moins des principaux d'entre eux.

A tout seigneur, tout honneur. Je vous présente tout d'abord M. de Margerie qui, au début, était doyen de la Faculté des lettres. Petit, chauve, ancien blond, œil bleu, c'était un philosophe fin, ingénieux, mais un peu froid et dénué d'enthousiasme. Toujours clair, très clair, translucide, comme disait un de ses auditeurs, il avait une dialectique serrée et possédait son cours à fond. Plus professeur qu'écrivain, il enseignait on ne peut mieux, et interrogeait avec un art, une clarté, une bienveillance qui encourageaient. Maître sans pédantisme, aimable homme du monde, il ne cherchait pas à briller ; il aurait plutôt fait briller les autres.

Il venait de Nancy, où il avait enseigné la philosophie, pendant plus de vingt ans, à la Faculté de l'État. C'était l'époque où Mgr Menjaud, évêque de Nancy, usait de son influence à la cour impériale pour rassembler autour de lui un choix de professeurs chrétiens, comme MM. Benoît, de Margerie, Chautard et Renard. Utiliser leur foi et leur talent pour la fondation d'une Université catholique, n'était-ce pas chose absolument naturelle et logique ? Le comité fondateur le crut et fit au philosophe chrétien de belles propositions, qui furent acceptées.

Comme administrateur et doyen de la Faculté, mettons en particulier à l'actif de M. de Margerie son idée très juste d'embrasser l'histoire des trois grandes littératures,

grecque, latine et française, dans les soixante-dix cours que comporte la préparation à la licence. Certes, ce plan exigeait, de la part du maître, un long et dur travail ; mais il produisait de beaux résultats. Aussi l'ai-je suivi pendant trente et un ans sans en démordre ; et, ma foi, je n'en suis pas mort.

Nous avions, chaque mois, une réunion des professeurs de lettres. M. de Margerie nous présidait avec beaucoup de tact et de modération. Lorsque parut le décret ministériel donnant à chaque Faculté le libre choix de ses programmes, notre doyen fit, avec ceux des autres Facultés libres de lettres, une démarche pour nous assurer, à nous aussi, le même privilège ; mais le ministre, très courtois du reste, se déroba et nous renvoya au directeur protestant de l'enseignement. Celui-ci demanda un mémoire explicatif, qu'on lui envoya, mais auquel il ne répondit jamais. Il nous fallut donc continuer à suivre les programmes officiels, qui tournaient de plus en plus à l'impiété. Malgré tout, les plus beaux succès récompensèrent partout le travail de nos jeunes gens. La Providence n'abandonne pas ceux qui la servent dans l'enseignement chrétien.

Les cours publics du soir donnés par M. de Margerie pendant l'hiver eurent peu de succès. Ils étaient cependant très intéressants, lus et très bien lus, par un professeur complet, avec des détails parfois délicieux ; mais il y manquait l'émotion, le feu sacré, en un mot l'éloquence.

Outre des brochures nombreuses, dont une charmante sur Lafontaine, notre doyen a laissé deux ouvrages plus importants, le premier sur la Restauration morale et chrétienne par la famille, l'autre sur le philosophe Taine.

Un des ouvriers de la première heure, à Lille, ce fut M. Montée. Il n'était pas possible d'être plus sérieux, plus sympathique, plus dévoué que lui. Classique jusqu'à la moelle des os, il ne parlait jamais des grands auteurs de la

Grèce et de Rome sans accoler à leur nom, avec un accent d'une rare candeur, quelque épithète élogieuse ; c'étaient le sublime Homère et le divin Virgile. Du reste, travailleur infatigable, il gagna vite, par sa conscience scrupuleuse. la confiance absolue des élèves et l'estime affectueuse de notre Recteur. Malheureusement, nous n'eûmes pas la joie de le conserver longtemps : il mourut à Douai en 1879, de l'effort qu'il avait imposé à sa frêle nature pour entreprendre une nouvelle carrière. S'il y a un champ de bataille où l'on meurt pour son pays dans un rayon de gloire militaire, il y en a un autre où l'on meurt pour Dieu dans l'héroïsme d'un devoir modestement accompli.

Esquissons maintenant le portrait de M. l'abbé, plus tard Mgr Baunard. De moyenne taille, la voix d'ordinaire un peu lente, il avait le regard chargé de douceur, avec une fine lumière de raillerie. Le front était vaste et allait s'élargissant jusqu'au sommet de la tête semée de rares cheveux gris. Le teint plutôt bistré, les yeux noirs et malins accusaient presque une origine italienne. La démarche, irrégulière et un peu distraite, se ressentait des préoccupations de l'auteur.

Car Mgr Baunard était un écrivain d'un admirable talent, d'une doctrine sûre, d'une rare impartialité, d'un goût et d'un style qui allaient en progressant d'un livre à l'autre, l'âge ne paraissant avoir aucune prise sur cette magnifique intelligence. Il a beaucoup écrit, et ses ouvrages sont extrêmement connus. La plupart donnent la palme à sa *Vie du général de Sonis* ; j'avoue que je lui préfère *Un siècle de l'Église de France*, qui me paraît être son chef-d'œuvre.

A tous ces livres, rien ne manque, sauf peut-être la sobriété. L'auteur enfile, avec une rare suite d'idées, avec un art et une méthode impeccables, tous les documents qu'il a pu réunir sur un sujet ; mais c'est ordinairement

long, et, dès lors, languissant. Notre société moderne court sur les rails et vole dans les airs ; elle aime le livre court et substantiel, la vie intense et le ton familier.

Comme causeur, Mgr Baunard était surprenant. Dans les réunions, ses toasts étaient merveilleux de douceur, d'aisance, de correction, de naturel et de goût ; il improvisait, mais avec un tel bonheur qu'on aurait cru qu'il avait écrit d'avance et appris par cœur ; on pouvait envoyer son petit discours à l'imprimerie sans y changer un mot.

Le prélat lisait bien plus qu'il ne parlait. Il avait des mots heureux qu'il savait mettre en relief. Ainsi, dans une séance solennelle, faisant allusion à son âge qui approchait de quatre-vingts ans. « J'ai de la terre jusqu'aux genoux », disait-il. Chaque année, son discours de rentrée était un triomphe. Quand il défendait l'Université contre ses adversaires ou qu'il traitait de questions élevées, il atteignait à l'éloquence supérieure ; et sur les terrains modestes, il disait les choses avec tant de finesse et de simplicité en même temps, qu'il inspirait la confiance et soulevait les applaudissements.

Quand il parlait, il apprenait par cœur et ne disait rien qu'il n'eût écrit C'était bien pensé, bien classé, bien divisé, bien développé ; mais la parole aurait pu avoir plus de force, plus d'âme, et elle était plus édifiante qu'entraînante.

Après avoir enseigné l'éloquence sacrée, Mgr Baunard succéda comme recteur à Mgr Hautcœur. Il exerça cette charge pendant vingt ans, après quoi il se retira aux environs de Lille ; il y mourut paisiblement.



Je n'ai encore rien dit de M. Canet, qui, après avoir soutenu à Montpellier ses thèses de doctorat, vint à Lille en 1877. C'était un homme de haute taille, sérieux et digne,

qui arrivait à son cours précédé d'un appariteur, avec une démarche solennelle plus conforme aux temps anciens qu'à nos mœurs démocratiques. Sans notes, sans livres, sans serviette, il montait en chaire, et, la prière dite, faisait sa leçon, parlant d'abondance avec une mémoire impeccable et une aisance sans pareille. Comme préparation, il se contentait de relire un des nombreux cahiers où il entassait le fruit de ses lectures et qu'il compléta jusqu'à son dernier jour.

L'admiration de l'appariteur qui le conduisait à sa chaire était grande pour cet homme qui était de force à parler une heure sans aucun arrêt et sans que le moindre bout de papier fît mine de servir sa mémoire. Les élèves, eux aussi, rendaient justice à leur maître, à ses vues élevées et chrétiennes, mais sans aperçus bien nouveaux ni grande émotion.

La conférence achevée, M. Canet allait à quelque autre travail ; car il était, avant tout et par dessus tout, un homme d'œuvres ; et ce qui le caractérisait, c'était le calme, la placidité avec laquelle il passait, pour ainsi dire, d'une profession à l'autre. Il m'aborda même un jour pour m'entraîner dans la voie des œuvres plus loin que je ne désirais. Je lui fis comprendre que je faisais déjà partie de beaucoup de groupements et que mon devoir d'état, c'était l'enseignement de la littérature, enseignement plus chargé du reste que celui de l'histoire. Il est vraisemblable qu'en cette occasion mon collègue n'était que le messager de M. Vrau, qui, venu chez moi peu de temps auparavant, avait insisté en peu de mots, mais avec force, sur la nécessité de s'employer activement aux œuvres. Quelques-uns de nos bons fondateurs semblaient n'avoir pas compris que si un professeur veut assurer le succès des étudiants dont il a, pour ainsi dire, en main l'intelligence et le cœur, il a suffisamment de quoi s'occuper.

L'activité de mon collègue Canet, en dehors de sa chaire, se traduisit encore par des ouvrages de réelle importance, entre autres par une *Vie de Jeanne d'Arc* qui eut une vogue bien méritée.

Mais il me tarde de revoir par le cœur, en quelque sorte, l'excellent chanoine Cliquennois, du diocèse de Cambrai. Ce qui le caractérisait principalement, c'était la solidité d'un esprit judicieux et positif. A l'extérieur, un visage doux et sympathique, un teint coloré, un œil bleu et paisible faisaient oublier de trop rares cheveux blonds.

C'est la grammaire qu'il vint enseigner dans notre Faculté des Lettres. Il s'était préparé seul à la licence, chose rare et difficile, et l'avait conquise à Paris. Comme professeur, il avait une science plus que suffisante, et une méthode dont la clarté m'a souvent frappé. Il interrogeait les étudiants avec une douceur et un calme qui les encourageait, avec une simplicité qui les aidait. C'était d'ailleurs le plus modeste des hommes et le meilleur des collègues.

Avant de mourir, il a donné un spécimen de son enseignement dans un livre intitulé *Le latin et le grec*. C'est très savant et bien au-dessus des études qui préparent à la licence.

Encore un mot sur M. Cliquennois. Il écrivait bien, dans une langue pure, aisée, classique et naturelle, et si sa thèse pour le doctorat ne fut pas acceptée à la Faculté de Toulouse, c'est parce que, portant sur un sujet neuf (*La Croisade des enfants*, d'après Lope de Vega), elle mettait les professeurs de l'État dans l'obligation d'étudier beaucoup pour arriver au niveau de notre savant collègue ; ils se dérobèrent sous un prétexte quelconque.

M. l'abbé Hiver nous arriva, en 1878, du petit séminaire de Pont-à-Mousson, où Mgr Lavigerie, alors évêque de Nancy, l'avait remarqué, aimé et poussé à subir les examens de licence. C'était, en effet, un prêtre fort intelligent,

mais sans esprit de suite, assez irrégulier dans ses leçons, et passionné pour l'archéologie aux dépens du reste. Il avait promis, il s'était promis de préparer son doctorat ; mais il échoua, son sujet n'ayant pas été assez travaillé. C'était, au surplus, un excellent cœur, un prêtre plein de foi, et un homme dont la simplicité naïve paraissait ignorer ce que le monde appelle tact, usage et convenances.

Son successeur à la chaire de littérature latine fut M. l'abbé Variot, docteur ès-lettres. Avec la taille d'un athlète, il avait, à cause d'une néphrite, une santé irrégulière. Professeur actif, consciencieux, autoritaire, il avait un esprit sarcastique qui le faisait craindre. N'est-ce pas lui qui disait d'un jeune homme très maigre : « Sans le voir, on sait qu'il arrive : on entend le cliquetis de ses os ? » Malgré cela, je n'ai pas remarqué qu'il fût pris en aversion par ses élèves : ils riaient de ses saillies, et, au fond, lui étaient reconnaissants de son exactitude, de son dévouement et de l'intérêt qu'il leur portait.

Il a laissé des notes savantes et nombreuses, recueillies en vue de ses conférences ; elles ont servi à ses successeurs

Cependant sa fin approchait ; homme de foi profonde, M. Variot en avait le pressentiment ; de là un grand et visible effort pour s'améliorer.

Le jour de l'Ascension 1891, prêchant aux vêpres, dans l'église du Sacré-Cœur, à Lille, il se trouva mal, déclara qu'il se sentait partir pour l'éternité et convia ses auditeurs à vivre tous de manière à le revoir au ciel. Beaucoup n'y prirent pas garde ; d'autres s'étonnèrent ; quelques-uns cependant, voyant la pâleur de son visage, comprirent qu'il était très malade. Enfin, la lumière se fit ; on courut à la chaire ; on l'en descendit ; on le transporta chez lui. Il avait presque entièrement perdu l'usage de la parole ; mais il gardait sa connaissance, et bégayait sans relâche :



MGR CARTUYVELS, VICE-RECTEUR DE LOUVAIN

« Sacrements ! sacrements ! » On l'administra, et il mourut dans la nuit.

De ceux de mes élèves qui devinrent ensuite mes collègues, je ne veux guère parler, parce que la plupart sont encore vivants. Mais il me faut m'arrêter quelque temps devant l'abbé Rambure et l'abbé Lecigne, déjà partis pour l'autre monde.

L'abbé Rambure était d'une famille aisée d'Arras. Élève au Collège St-Joseph, il y devint, après avoir préparé chez nous sa licence ès lettres, professeur de philosophie et directeur des études. Caractère aimable et un peu espiègle, mine souriante, esprit fin et délicat, c'était un homme de goût et un véritable Grec d'autrefois, pour la pureté du langage.

Il succéda à M. Variot dans la chaire de littérature latine. Il avait songé à préparer son doctorat ; sa thèse française, sur le poète Lucain, était presque achevée ; sa thèse latine, sur la tragédie de Sénèque intitulée Octavie, était projetée depuis longtemps ; mais son goût très prononcé pour des travaux littéraires particuliers et pour certaines études d'art, l'amenèrent à différer beaucoup ; puis, quand en 1903 Mgr Baunard désira ne plus s'occuper que des affaires importantes et se faire suppléer pour les détails administratifs, c'est lui qui fut choisi pour devenir pro-recteur. Du même coup, les thèses s'évanouirent et le doctorat devint une chimère.

Pendant six ans, M. le Chanoine Rambure procura à son recteur titulaire la douceur d'une vie honorée et paisible. Il résolvait avec beaucoup d'adresse mille difficultés de détail, présidait le sénat académique, assistait au conseil d'administration, trottait à droite et à gauche, et, tout en continuant ses fonctions de professeur, traînait derrière lui tout l'attirail des plus minutieuses affaires de l'administration. Il en fut ainsi jusqu'à la nomination d'un

nouveau recteur. M. Rambure devint alors curé de St-Nicolas, à Boulogne-sur-mer ; on le croyait réservé pour l'épiscopat ; mais il mourut à son poste de curé-doyen, dans la force de l'âge.

L'abbé Lecigne fut notre élève de 1888 à 1890. Grand, chauve avant l'âge, d'une physionomie ouverte, voilà l'extérieur. De ses dispositions littéraires, je n'ai pas de souvenirs précis, et je ne me rappelle pas avoir pu pressentir, dans l'étudiant, l'écrivain distingué qu'il devint plus tard. Élève d'une attention un peu distraite, il n'en doubla pas moins, du premier coup, le cap de la licence. Il enseigna alors la rhétorique dans un collège du Pas-de-Calais ; entretemps, il commençait à écrire des articles littéraires, notamment sur le poète Brizeux, dont il fit plus tard l'objet de sa thèse française de doctorat.

Quand il l'eut passée, il fut appelé à enseigner dans notre Faculté. Il ne s'en contenta pas, et prodigua dans le Nord, en Belgique et jusqu'en Hollande, son abondante et brillante parole, avec un zèle qui alla, pour un temps, jusqu'à compromettre sa santé. Ce que tout le monde admirait en lui, c'était une aisance incomparable, une imagination brillante et poétique, une myriade d'étincelles qui éblouissaient le regard, et une véritable résurrection des personnages qu'il enrichissait de son pinceau. S'il avait vécu plus longtemps, il aurait sans doute corrigé l'intempérance d'un développement littéraire qui ne sait point s'arrêter, et, son imagination se laissant guider par la raison et par les faits, il serait devenu moins indulgent pour les adversaires du christianisme ou pour ceux qu'on appelle trop facilement des convertis.

Enfin je ne puis passer sous silence M. l'abbé Lesne. Il nous arriva comme un grand jeune homme, timide et modeste à l'excès. Une fois sa licence conquise et sa théologie achevée, il se rendit à Paris et y prépara si parfaitement

l'agrégation d'histoire, qu'il y fut reçu le premier sans que sa lointaine parenté avec l'illustre Fustel de Coulanges y fût pour rien. Puis il se fit recevoir docteur ès lettres à la Faculté de Paris, devant laquelle il se présentait avec une thèse française sur *La propriété ecclésiastique en France aux époques romaine et mérovingienne.* C'est très savant, absolument impartial, conforme aux exigences les plus tyranniques du criticisme moderne, par là même un peu froid, mais sans exagération d'indifférence et d'impassibilité. L'auteur se propose, il est bon de le dire, de compléter son travail en écrivant l'histoire de la propriété ecclésiastique en France aux époques moins éloignées de nous.

Devenu professeur à notre Faculté libre, M. Lesne a su inspirer aux étudiants l'amour de l'histoire, et leur faire remporter aux examens les plus brillants succès [1].

La Faculté de théologie.

On avait, au début, songé à mettre cette Faculté tout entière entre les mains des Pères jésuites, comme on l'a fait dans quelques pays.

Mais on se ravisa : les nuages commençaient à poindre à l'horizon politique et religieux. On prit des théologiens moins menacés et plus sûrs de l'avenir.

Aux grandes institutions naissantes, Dieu envoie les hommes de son choix ; c'est ce qu'il fit pour notre Université catholique en lui réservant une pléiade d'élite qu'un homme d'esprit appelait le nouveau siècle de Louis XIV. M. le chanoine Didiot qui, en 1877, vint organiser notre Faculté de théologie, était de cette pléiade.

1. Depuis l'époque où M. Charaux écrivait ces lignes, M. Lesne est devenu recteur de l'Université en même temps que prélat romain. C'est même lui qui a pris la parole au nom de ses collègues sur la tombe de M. Charaux, le jour des funérailles.

Fils d'un honnête instituteur de la Meuse, il fut, après de brillantes études au petit séminaire de Verdun, envoyé au séminaire français, à Rome. Il y eut les plus beaux succès, et fut remarqué et couronné par Pie IX à plusieurs reprises. Ses études finies, il rentra en France, fut ordonné prêtre, et devint professeur de théologie, puis archiviste à Verdun. C'est là que Mgr Hautcœur alla le prendre. C'était alors un prêtre de taille à peine moyenne, de bonne mine et de belle carrure. L'œil était vif et gaulois, avec une nuance de gaîté sarcastique sous le sérieux sacerdotal. L'air grave, l'attitude noble, portant, pour ainsi dire, sous son front puissant la science qu'il enseignait, il vivait seul, comme un savant, même comme un moine, avec un caractère quelque peu bizarre et une humeur assez ombrageuse.

Ses livres resteront, disent les connaisseurs ; ce sont de vrais monuments élevés à la vérité ; ils font honneur à la France et à l'Université catholique de Lille. Je ne suis pas compétent pour en juger le fond, mais je puis en apprécier la méthode, ayant assisté à quelques cours plutôt destinés aux profanes. Sa manière était d'une rare simplicité. Avec des comparaisons et des images, si naturelles qu'elles pouvaient être saisies par des enfants, il allait pas à pas, sans laisser en arrière rien qui pût arrêter l'esprit ou le faire hésiter. A sa prose d'une clarté sans égale et qui, par d'habiles transitions, faisait passer sans fatigue d'un objet à l'autre, il ajoutait parfois un trait de gaîté française qui ne nuisait en rien au sérieux du fond.

Mais c'est surtout aux soutenances de thèses qu'il montrait sa piquante originalité. Il interrogeait le candidat, tantôt en français, tantôt en latin, il le contrariait, l'accusait d'hérésie, lançait des pointes, avait des saillies qui faisaient rire tout le monde, et savait rendre aimable la théologie et jusqu'au bonnet des théologiens.

Cet homme, qui ne fut jamais ni évêque, ni recteur, ni même prélat, et qui était si capable de l'être, dirigea longtemps la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, fut membre de quantité d'œuvres, et donna une puissante impulsion à sa préférée, celle des congrès eucharistiques. Il mourut d'albuminerie à soixante-quatre ans.

J'ai dit un mot de l'abbé, plus tard Mgr Fuzet. Il était, chez nous, secrétaire général et professeur d'Écriture sainte. Très intelligent et amateur d'art comme un vrai Gallo-romain, il aurait dépensé une fortune pour satisfaire ses goûts d'artiste. Il publia sur le Jansénisme un volume richement documenté et plein de révélations piquantes ; un autre, très agréable à lire, sur le poète Pétrarque. Il devint, dans la suite, évêque de St-Denis (île de la Réunion), puis évêque de Beauvais et enfin archevêque de Rouen.

Je me contente de signaler, sans appuyer, le chanoine Mouraux, longtemps doyen de théologie, qui enseignait avec une science aussi vaste que consciencieuse et administrait avec vigilance et habileté — le chanoine Rohart, professeur d'exégèse, plein de vivacité, de verve et de gaîté — et MM. Quilliet, professeur de dogme, et Chollet, professeur de morale, qui sont devenus, le premier, évêque de Lille, le second, archevêque de Cambrai

Facultés de Droit, de Médecine, des Sciences.

Qui n'a connu le doyen de notre Faculté de droit, M. le marquis de Vareilles-Sommières ? C'est une des plus belles intelligences que j'aie rencontrées, une des plus fines et des plus déliées. Un front vaste, j'allais dire immense, dominait un regard noir et pénétrant. L'humeur était douce, bienveillante, avec une pointe de gaîté où se mêlait une raillerie sans aigreur. De moyenne taille à peine, mince,

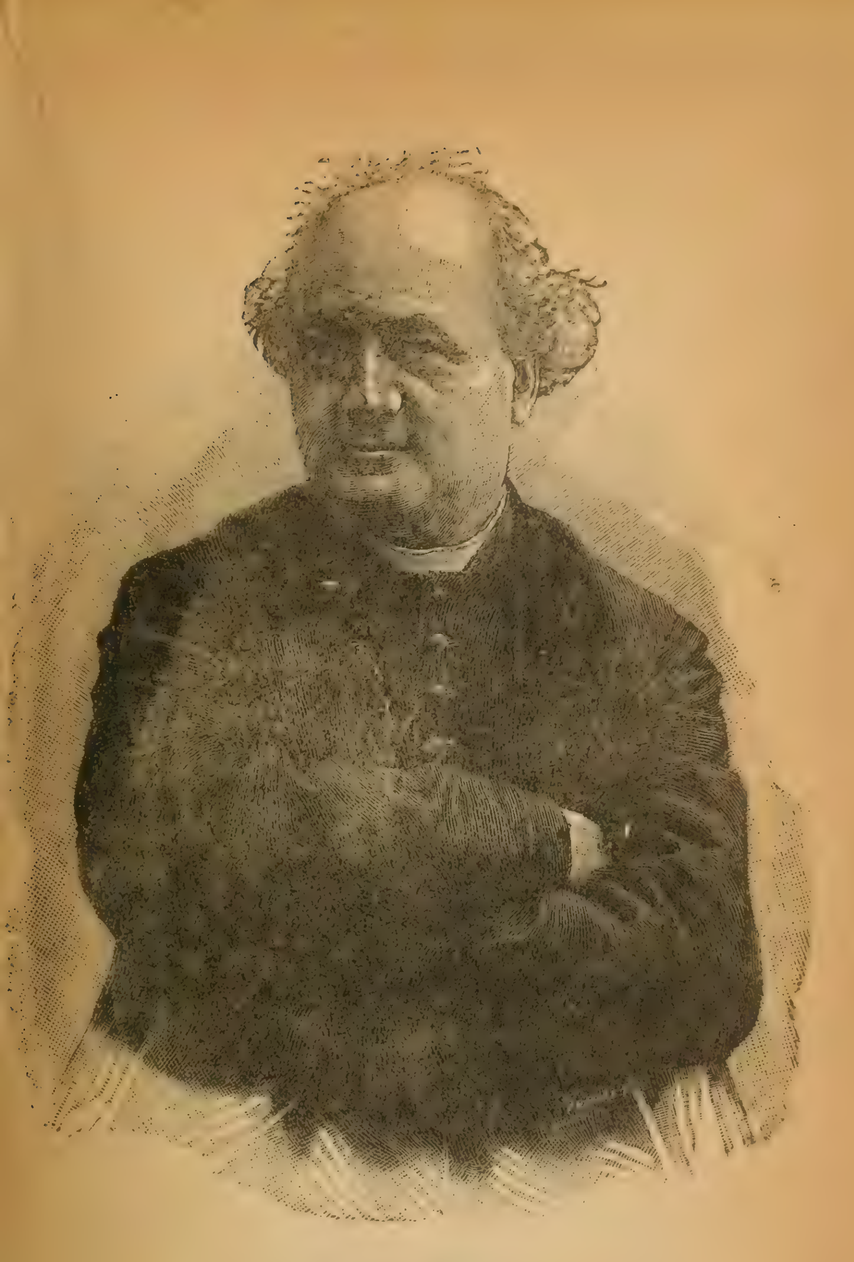
tout un côté paralysé à la suite d'une maladie d'enfance, sa physionomie, l'ensemble de sa personne et jusqu'à l'embarras de sa démarche inspiraient surtout la sympathie. On se sentait en présence d'une nature privilégiée, malgré la disgrâce de l'apparence, qui d'ailleurs ajoutait à la sympathie une délicate compassion.

Avant d'entrer dans notre Université catholique, M. de Vareilles avait été, en qualité d'agrégé, professeur de droit aux Facultés officielles de Poitiers et de Douai. Il avait laissé dans ces deux villes un excellent souvenir, et son savoir, sa distinction et sa foi de chrétien pratiquant appelaient naturellement sur lui le regard de nos fondateurs. Il organisa la Faculté catholique de droit, à la toute première heure, avec quelques autres, jeunes comme lui. Jamais je n'ai connu personne qui ait pris sur ses collègues une aussi puissante influence.

Ses rapports et discours étaient écrits avec beaucoup d'esprit et de finesse et semés de piquantes railleries, soit à l'endroit des adversaires, soit aux dépens des étudiants paresseux Il est l'auteur de plusieurs ouvrages qui témoignent d'une science profonde. Il est mort subitement dans son château de Vareilles, en 1906.

Parmi nos professeurs de droit, il en est un autre dont la mémoire vivra dans toute la France ; c'est M. Groussau. Petit, délicat, mais alerte et, au fond, robuste, il a soutenu partout et toujours, mais surtout au Parlement français, la cause de la justice et de Dieu. Que le Ciel le conserve longtemps encore !

Comme professeur de notre Faculté de médecine, je ne puis me dispenser de citer mon ami Bouchaud. Son visage respirait la bonté, et son cœur n'avait rien perdu de la candeur de ses premières années ; il ne connaissait de la vie que l'étude, la science, la famille et l'amitié. Professeur de thérapeutique interne, il ne voulut jamais être doyen :



MGR BAUNARD

il en aurait perdu la paix et le sommeil. Il était en même temps directeur d'un asile d'aliénés appelé Lommelet, dans un faubourg de Lille, et il me fit un jour visiter le pavillon de ceux qu'il appelait par euphémisme « les malades agités ». J'y fus un instant, entouré d'une nuée d'aliénés enfermés dans leur camisole de force ; ils s'approchaient de moi, s'agitant, criant, riant aux éclats, me soufflant dans les oreilles avec des gestes aussi ridicules que variés. Pauvres gens ! Et il y en avait de jeunes, avec des mines intelligentes !

Il n'y a peut-être pas un médecin, en France, qui ait assemblé plus d'observations curieuses sur la folie et qui ait été à même de donner de meilleurs conseils à ses collègues aliénistes. J'aurais désiré que mon excellent ami publiât un volume à ce sujet ; je ne pus l'obtenir de sa modestie ; pourtant il finit par avoir des loisirs, car un commencement de surdité le contraignit à abandonner le professorat.

Nous avions aussi, à la Médecine, un homme éminent, M. Duret. Chirurgien des hôpitaux de Paris, il avait été injustement refusé à l'agrégation : son concurrent avait été, au concours, l'objet d'une préférence si marquée, que les assistants avaient bruyamment manifesté leur désapprobation. Il en souffrit ; mais la souffrance lui fut bonne, et il vint à nous et fut une de nos gloires. Plusieurs fois doyen, nommé membre associé de l'Académie de médecine de Paris, on fut fier de saluer en lui un savant, un catholique pratiquant et un homme de cœur. Avec les docteurs Desplat et Lavrand, il a été l'un des témoins les plus graves et les plus consciencieux des miracles de Lourdes, et a démontré qu'on ne pouvait les attribuer ni à un effort de la nature, ni à la suggestion, ni à aucune autre calembredaine.

Comme caractère, il était distrait, et, dit-on, un peu

brusque dans les opérations graves où il n'y a pas une minute à perdre. Comme chirurgien, il s'était, par son intelligence et son talent, créé une réputation et une situation que personne ne contestait. Combien de malades lillois sont allés se faire opérer à Paris, à qui les chirurgiens les plus éminents disaient sans détour. « Pourquoi n'avez-vous pas demandé cela à Duret ? Il était inutile de venir ici ».

Comme membres de notre Faculté des sciences, je tiens à mentionner M. Schmidt, professeur très distingué de chimie et pharmacien renommé, qui s'est trop dépensé et a succombé à la peine. — M. Witz, ancien élève de l'École centrale, petit, actif, agile, peinant sans relâche, professeur éminent et dévoué, membre correspondant de l'Institut de France — enfin le chanoine géologue Bourgeat et le chanoine botaniste Boulay.

Les conférenciers étrangers.

J'ai déjà parlé des cours publics donnés par les professeurs de l'Université catholique sur les matières les plus diverses et les plus accessibles. Ce qui s'est dépensé là de talent et d'éloquence par l'intelligence, le cœur et les lèvres de tant d'hommes instruits et dévoués est inimaginable. Chaque année, à l'Hôtel académique, à l'amphithéâtre des Facultés de Sciences et de Médecine, on a exposé toujours, approfondi souvent les sujets les plus variés: études sociales et économiques, géologie, pédagogie, morale, art, histoire et littérature ; si l'on réunissait tous ces travaux, on en ferait de nombreux volumes.

Mais, outre nos collègues, des conférenciers, étrangers à notre Université et même à notre ville, venaient de temps à autre écouler chez nous les riches produits de leur travail longtemps préparé. Dans la grande salle qui touche à la Faculté de théologie, et où, pendant bien des années, j'ai

fait des cours et des conférences, j'entendis à plusieurs reprises M. Pierre de la Gorce débiter, debout et de mémoire, des pages historiques très intéressantes et nourries de faits bien choisis. Je me rappelle, entre autres choses, une suite de leçons sur Napoléon III ; elles mettaient à nu



M. LE COMTE THELLIER DE PONCHEVILLE

le conspirateur émérite qui, assez chrétien pendant quelques années, s'était fait ensuite, par peur ou par faiblesse, complice des francs-maçons italiens désireux d'envahir les États pontificaux ; du reste, elles ne forçaient pas la note ; elles ne donnaient nullement à la politique de cet utopiste, moins criminel que chimérique, la méchanceté calculée et la haine méthodique qu'aurait imaginées un romancier ; elles montraient d'ailleurs dans l'homme privé, un prince

fidèle à ses amis, patient, reconnaissant, aimé des siens, en un mot bien différent du portrait tracé par Victor Hugo.

M. Lamy, fin causeur et malicieux critique, ami personnel de Léon XIII, vint aussi se faire entendre. Il y avait foule ces jours-là, et je me rappelle les réflexions d'un religieux bénédictin qui avait eu peine à trouver une place dans la salle bondée d'auditeurs. « Quelle foule, disait-il ! Quelle animation dans vos couloirs ! Quelle vie dans votre Université ! » Un de mes parents, religieux oblat, ressentait la même impression et ne jugeait pas autrement.

Faut-il parler de M. de Fonsegrive, le surabondant écrivain de la revue *La Quinzaine* ; du Père de Pascal, à la verve toute méridionale ; du comte Thellier de Poncheville, qui fit, sur les accidents du travail et sur la responsabilité patronale, les conférences les plus intéressantes ; de M. Cochin, conteur trop attrayant des choses de la Renaissance et critique trop bienveillant de certains livres ; de M. de Meaux, l'ancien ministre, qui sous ses cheveux blancs gardait une si belle parole ; de René Bazin, le brillant romancier, grave et froid, à la tête et à l'accent académiques ; de M. Tavernier, rédacteur à *l'Univers*, écrivain d'un talent honnête, mais dépourvu de sobriété, et conférencier glacial ? Combien nous en avons vu défiler de ces renommées plus ou moins solides, et par conséquent plus ou moins durables !

Mes conférences aux étudiants.

Après cette longue digression sur mes collègues ordina res ou occasionnels, je reviens à mon enseignement. Il avait duré douze années consécutives lorsque, au début du rectorat de Mgr Baunard, il fut question de l'interrompre. J'avais cinquante six ans ; beaucoup de professeurs, à cet âge, songent à prendre du repos. Mais, grâce à Dieu, ma

santé demeura ou redevint robuste, et je pus continuer, pendant dix-neuf années encore, à servir dans notre Université la cause de Dieu et de l'Église.

Le nouveau recteur fut à même de s'assurer bientôt, personnellement, de mon état physique. Je donnai, en effet, devant lui, une conférence, suivie d'une correction de devoir et de l'exposé du plan que l'étudiant, d'après moi, aurait dû suivre pour traiter parfaitement le sujet ; je terminai par une analyse de la pièce de Corneille intitulée *Le Menteur*. Mgr Baunard, le cours terminé, sortit en silence ; mais me rencontrant quelques jours après, il me dit que je lui avais paru n'avoir que quarante cinq ans. Je l'avoue, j'en fus heureux.

Voici comment je procédais d'habitude. Après la prière, j'allais et venais dans la salle de cours, tenant à la main les devoirs qu'on m'avait remis. Je lisais, je corrigeais, je refaisais telle ou telle phrase, je louais ou je blâmais de vive voix ; chacun avait son tour. Puis, reportant les travaux sur la chaire, je reprenais mes allées et venues, et j'employais dix minutes, au moins, à exposer comment, à mon avis, il aurait fallu s'y prendre. Naturellement, de ces deux exercices jaillissaient des observations et des leçons de bon goût qui valaient mieux, je crois, que les plus belles théories.

Pour terminer, je remontais en chaire, et sans autre guide que l'auteur à étudier, sans autre secours que quelques notes, j'analysais les auteurs du programme : Montaigne, Corneille, Racine et les autres. J'y ajoutais, quand c'était possible, la lecture d'un passage choisi dans l'écrivain en question ; elle était toujours écoutée très attentivement. Le tout durait une heure et demie environ.

DEUXIÈME PARTIE

Complément des Mémoires

Les Mémoires de M. Auguste Charaux s'arrêtent ici : Ils sont visiblement inachevés ; une maladie subite, qui emporta l'auteur en huit jours, ne lui a pas permis d'y mettre la dernière main. D'ailleurs, il y a des détails qu'un homme intelligent comme lui ne voulait pas ou ne pouvait pas donner sur sa propre personne. Le lecteur ne trouvera donc pas étrange qu'à tout ce qui précède on ajoute quelques pages sur M. Charaux professeur, écrivain, chrétien et royaliste. On aura soin, d'ailleurs, de les emprunter à ceux qui l'ont particulièrement connu, notamment à M. le chanoine Lecigne, son élève, puis son collègue, enlevé trop tôt à l'Université catholique de Lille et aux lettres françaises.

Le Professeur.

« M. Charaux, écrit M. Lecigne dans la *Semaine littéraire*, fut un vigoureux éducateur, un excellent éveilleur d'esprits. On se le représente sous l'image des professeurs d'autrefois. Il est en toge ; il a au moins la cravate doctrinaire. Il s'échauffe, il s'exalte même. Sa phrase est d'une impeccable tenue littéraire ; de temps à autre, elle s'accorde même une minute de vol lyrique. M. Charaux est un Nisard plus catholique, moins froid, moins compassé, et qui ne refuse pas à son cœur le droit d'intervenir dans ses jugements.

Mais il est un autre M. Charaux que ses disciples seuls ont connu et qu'ils n'oublieront jamais. Ils avaient dix-huit

ans ; ils se croyaient de grands écrivains, pour avoir décroché, en rhétor que, un prix ou seulement un accessit de discours français. Ils avaient le don, peut-être ; ils ignoraient l'art, et même qu'il y eût un art d'écrire.

Un jour, ils apportèrent à M. Charaux leur première composition française. Ils ne tremblaient point, certes ; ils étaient sûrs de leur chef-d'œuvre et que le verdict ne serait qu'une louange. Ils se trompaient, hélas ! Une semaine se passe, et M. Charaux a lu, médité, annoté les pages immortelles. Il les tient à la main ; il a l'air d'un sacrificateur qui jette un regard de pitié sur la victime sanglante.

Que de coups de plume, grand Dieu ! Les marges en sont couvertes, les interlignes en sont remplis. Du texte primitif, il ne reste que de vagues fragments, raturés, tailladés. Ici un terme impropre, là une faute de goût, plus loin une mauvaise construction. M. Charaux a tout pesé dans ses justes balances. Il censure l'image qui n'ajoute rien à la pensée, la vieille métaphore à cheveux blancs, la petite fleur au parfum ranci ; il ne laisse rien passer, rien, pas même la faute d'orthographe. C'est un massacre d'innocents. Et le cœur a beau crier, implorer grâce pour le premier-né ; M. Charaux n'écoute point. Il dit « apprenez à penser ; ayez le culte de l'ordre ; il faut être simple, très simple ; on ne l'est jamais assez ». Il prétend que ce n'est pas clair, il croit que ce n'est pas juste. Il conclut que vous avez des ressources, que vous pouvez aboutir, mais qu'il faudra travailler, corriger, sacrifier. Et il vous remet entre les mains les restes de l'holocauste.

Mais, après cela, paix à la bonne volonté, à l'effort qui se révèle, au progrès qui s'affirme. Il dit : « Il y a quelques bonnes lignes dans vos quatre pages ». A un malheureux qui semble voué au nuage impénétrable, il adresse cet éloge : « Je commence à comprendre ce que vous voulez



M. DIDIOT

dire ». L'esprit lui plaît ; il tressaille en face d'une vocation littéraire qui se dessine ; il ne veut pourtant pas que nous soyons épris de nous-mêmes, et c'est avec des tremblements dans la voix qu'il dit à quelqu'un : « Vous ! vous êtes un Athénien ». Et on l'aime, parce qu'on se sent aimé par lui.

Car il aime ses élèves. Il n'a aucune peine à se rajeunir sans cesse parmi eux. Avec quelle affectueuse sollicitude il se penche vers les étourdis, les ignorants, les esprits lents ou tardifs à s'éveiller ! Il craint toujours de n'avoir pas été compris, de n'avoir pas été assez précis ou assez clair ; à tout prix, il veut pénétrer, à travers l'enveloppe, jusqu'à l'intelligence et jusqu'au cœur. Ah ! c'était un maître excellent. Il nous apprit à nous défier de nous-mêmes, à nous surveiller, à nous renoncer. Une page de français, il voulait que ce fût quelque chose d'irréprochable, sans un nuage sur la pensée, sans la moindre faute de vocabulaire et de syntaxe. Il ne transigeait pas plus sur ce point que sur le point de la vérité.

Mais qui n'a pas vu M. Charaux dans sa chaire ne l'a point connu tout entier. Il a fait un grand signe de croix et récité la prière. La serviette se dégonfle soudain des livres et des notes. Le maître parle ; ses premières phrases sont lentes. Il a tout écrit ; il nous apporte le travail de ses journées et de ses veilles conscienciesuses, et l'on dirait cependant qu'il cherche ses mots. Peu à peu, il s'anime ; il ne se refuse ni le ton, ni le geste de l'orateur ; si Corneille est en jeu, il va jusqu'au lyrisme. Sur les bancs il y a d'abord quelques sourires malicieux ; et puis, on se laisse prendre à ces admirations raisonnées et communicatives, à cette science précise, soucieuse du détail, du titre exact, de la date pointée. On ne sourit plus ; on écoute, on prend des notes, car M. Charaux déteste l'attention oisive, et, tout à l'heure, il poussera le scrupule jusqu'à contrôler

notre sténographie d'étudiants. L'heure passe ; M. Charaux ne s'en aperçoit point ; il n'est pas fatigué. Quelle belle jeunesse dans cet esprit, déjà vieux par le labeur et par la science ! Quel enthousiasme dans ce cœur, que les grandes pensées et les grands sentiments exaltent et passionnent !

L'écrivain.

Les leçons qu'il semait à pleines mains à ses élèves, écrit Mgr Masquelier, rédacteur en chef de la *Croix du Nord,* M. Charaux voulut les jeter aussi dans un champ plus vaste, celui du grand public. Sa production fut extrêmement active et féconde.

En 1878, il fait paraître la première partie de ses études sur Corneille (ce sont ses cours de 1877) ; l'année suivante, deuxième volume sur le même poète.

En 1881, il donne ses deux volumes sur Racine.

Molière passe ensuite au crible sévère, mais juste, de sa critique idéale et catholique, c'est-à-dire du jugement que la foi porte sur la littérature.

Puis, c'est *L'Esprit de Montesquieu, sa vie et ses principaux ouvrages*, où il remet à sa place, comme le lui écrivait l'illustre Père Félix, cet homme singulièrement surfait par ses admirateurs systématiques.

Citons encore une *Histoire abrégée de la Littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours.*

Signalons en outre de belles études sur le Père Marquigny, sur le poète lorrain Gilbert, sur S. Avite, sur la Bretagne contemporaine, et une quantité d'articles publiés dans les revues et les journaux.

Poète à ses heures, le littérateur a réuni dans *France et Lorraine* les fleurs d'émotion cueillies çà et là au cours de ses voyages et de ses villégiatures.

Deux grands ouvrages encadrent, pour ainsi dire, toute cette production ; ils sont intitulés *L'Histoire et l'Esprit de la Littérature française au moyen-âge* et *La Renaissance littéraire en France au seizième siècle.* Le dernier surtout souleva une véritable admiration. « Voilà, écrivait une plume experte dans le grand journal *L'Univers*, voilà un ouvrage curieux et original ». Et elle louait chez l'auteur la sûreté du jugement, la finesse du goût et la langue élégante, colorée, abondante en mots imagés et en termes expressifs.

La revue *Les Études* formulait de son côté une appréciation non moins flatteuse. « Rien de moins banal, de moins déjà lu, de plus indépendant à l'égard de toute convention, que la critique de M. Auguste Charaux. Il est catholique, catholique intégral ; sa critique sera catholique, et d'un catholicisme intégral. L'Évangile est la règle idéale, le type de perfection d'après lequel sont ici jugés les hommes et leurs œuvres. S'il est parfois déconcertant, le livre est bon par sa franchise, ses vérités mâles, même ses rudesses ».

L'auteur avait eu précédemment, du reste, le bonheur et la légitime fierté de publier une lettre très élogieuse que lui avait adressée Léon XIII ; Pie X la confirma par ses encouragements.

« En résumé, ajoute le chanoine Lecigne, il était chrétien avant tout, et, toute sa vie, il monta la garde sur la frontière de la vérité catholique intégrale. Franchement, hardiment, sans se préoccuper des sourires et des ironies du monde, il fit de sa foi religieuse la pierre de touche des hommes et des œuvres. Il fut implacable. Je me souviens qu'une fois, je le rencontrai sur le boulevard, plus affairé que de coutume. La serviette sous le bras, il se dirigeait vers sa salle de cours, murmurant entre ses dents des paroles indignées. Il m'arrêta : « Figurez-vous, cher ami,

que les Jansénistes ont osé toucher au *Salve regina* ; au lieu de *vita, dulcedo* (Marie est vie et douceur), ils voulaient que l'on chantât *vitae dulcedo* (elle est la douceur de la vie)». Il n'attendit pas mon avis, mais je sus le lendemain que les Jansénistes avaient passé un bien mauvais quart d'heure devant les étudiants.

Il n'eut pas un ennemi parmi ses contemporains, car il était aussi doux pour les hommes qu'impitoyable pour les erreurs. Mais il en eut d'irréconciliables dans le passé. Il disait de Molière : « C'est un mauvais génie, un fils de Rabelais, un ancêtre de Rousseau, un précurseur de Voltaire ». Il exécrait Rousseau, Montesquieu, Voltaire, Buffon lui-même ; il en voulait à tous ces philosophes « d'avoir ouvert la route à toutes les folies de la raison dépravée ». Si l'on s'étonnait de le voir, lui si bon et si doux, se répandre en anathèmes contre ces hommes, il répondait : « Ils n'ont plus besoin de la charité ; mais le siècle, le lecteur, le peuple qui va à la remorque des lettrés et des écrivains, tous ont besoin de la vérité ». Et il fonçait contre les idoles avec de magnifiques fureurs, dévoilant l'impudeur du cabotin, la mauvaise foi du sophiste, et ne se lassant point de dénoncer à la jeunesse « le libéralisme qui nous dévore ».

Il se reposait de ces exécutions sommaires dans le culte de Corneille. Il en eût fait un saint, s'il n'avait eu peur de devancer les décisions de l'Église. Cette morale hautaine de la volonté maîtresse d'elle-même le jetait en de véritables ivresses.

Le Chrétien.

Que M. Charaux ait été un chrétien convaincu et pratiquant, personne n'en a jamais douté. La foi profonde qu'il avait reçue de ses excellents parents, non seulement il ne la

renia pas, même aux époques les plus difficiles de sa vie, mais il la défendit, la fortifia, la montra à tous avec courage, j'allais dire avec ostentation. Ce fut elle qui lui attira les difficultés et les disgrâces dans l'Université de l'État et qui lui fit accueillir avec enthousiasme la perspective de l'enseignement catholique.

Elle était, dans son âme, d'une intransigeance absolue, et quand il avait à étudier une question, c'était toujours au point de vue franchement chrétien qu'il la posait, la discutait et la résolvait. « J'eus un jour, raconte-t-il, une discussion qui faillit tourner mal, avec deux catholiques libéraux, sur le point de savoir jusqu'où on pouvait porter la complaisance à l'égard des écoles dites neutres, c'est-à-dire athées. J'étais radicalement contre ; cela me paraissait une simple question de bon sens chrétien ». Pour le même motif, dans les épisodes variés qui marquèrent sa vie, il envisageait constamment la volonté ou la permission providentielle. C'est sous cette impression qu'il écrivait un jour : « Partout où j'ai été, fût-ce dans les commencements si pénibles de ma carrière, Dieu a fait surgir à mes côtés quelqu'un pour me consoler, me protéger, soutenir ma faiblesse, et me faire arriver, autant que possible sans découragement, à la place définitive qu'il m'avait assignée ».

Des sentiments éminemment chrétiens et des vertus journalières de cet homme de devoir, nous trouvons le témoignage unanime et sans réserve dans les lettres de condoléances que reçut sa veuve. « Celui qui nous a quittés pour une patrie meilleure, écrivait M. Eugène Duthoit, professeur aux Facultés catholiques et président des *Semaines sociales de France*, a servi Dieu d'héroïque façon. Soixante années de travail ont passé tout entières au service du divin Maître. Il l'a aimé, a exalté son nom, a étendu son règne par l'enseignement, la prière, la pénitence, le culte des saints, des héros et des grands hommes. Il a été

bon pour tous ceux qui l'approchèrent, mais plus spécialement pour les humbles et les petits. C'était un vrai disciple du pauvre d'Assise ».

« Le souvenir de votre cher mari, écrivait de son côté le recteur d'alors, Mgr Baunard, ne parle que religion, piété, charité, amour de Dieu et de l'Église, culte enthousiaste de tout ce qui était le beau, le vrai et le bien. Il avait l'exaltation de toutes ces grandes choses, et elle se faisait communicative sur ses lèvres comme dans ses pages ».

Et le pro-recteur M. Rambure complète le portrait en disant : « Il a été un modèle de dévouement, de charité, de fidélité au devoir. J'ai pu apprécier son respect de l'autorité, et la conscience avec laquelle il en usait lui-même pour le bien général. C'était un assidu de la table sainte, et c'est dans la communion qu'il allait chercher l'ardeur et l'entrain avec lesquels il défendait tout ce qui est vrai, bon et beau ».

Pour sceller en quelque sorte, sa résolution de vivre pour Dieu, avec Dieu et en Dieu, Auguste Charaux était entré dans le Tiers-Ordre de S. François, qui est excellemment la mise en pratique, dans le monde, des plus pures maximes de l'Évangile. Il fréquentait assidûment le couvent de la rue Mazagran, établi dans le quartier lillois de Wazemmes, où près de cinquante mille Belges, parlant le flamand, forment un groupe compact, grossièrement catholique, presque indisciplinable, avec des enfants qui pullulent, une promiscuité sans vergogne et une ivrognerie très répandue. Et il avait fait son ami intime du Père Firmin, qu'il appelait « un saint populaire, disputant les âmes à la vermine morale, faisant tout au moins respecter Dieu et son Église au sein d'un peuple ignorant et désordonné, et, dans la boue, semant et moissonnant pour le ciel » C'était ce religieux qui à son tour définissait son disciple spirituel « un homme de travail et de dévouement ».

M. Charaux propagea beaucoup la milice franciscaine parmi les professeurs et étudiants de l'Université de Lille, surtout à l'époque où le P. Chrysostome, ex-provincial de l'Ordre, était gardien du couvent des Frères-mineurs de cette ville. Son zèle et son apostolat débordaient même l'agglomération lilloise ; c'est ainsi qu'il participa au congrès que tint le Tiers-Ordre à Limoges, en août 1895, et y présenta un remarquable rapport. Aussi crut-on convenable, au jour de ses funérailles, de mettre sur la bière à côté de la toge de soie du professeur, la robe de bure du tertiaire.

Le royaliste.

Né à une époque où l'on gardait encore très vivant le souvenir de Louis XVI et de sa famille, M. Charaux était légitimiste et partisan déclaré du comte de Chambord, prétendant au trône de France. Toutefois, comme un de ses amis, le célèbre P. Marquigny, de la Compagnie de Jésus, « il ne comprenait la royauté que dans une alliance étroite avec la papauté ; et il se serait séparé du roi, si celui-ci avait abandonné la conception politique d'après laquelle le souverain n'est que le lieutenant de Dieu pour le gouvernement temporel des peuples ».

Aussi ne pardonnait-il pas aux libéraux, comme les ducs de Broglie et d'Audiffret, d'avoir, par leurs intrigues, écarté du trône, après la guerre de 1870, celui qui, à ses yeux, aurait pu relever la France à tous points de vue.

« Quelque temps avant la mort du comte de Chambord, raconte-t-il, j'étais à Paris, et, dans quelques visites que je fis alors chez des membres de l'aristocratie royaliste, je dus me convaincre que certains personnages, aujourd'hui démasqués, étaient trop en faveur dans le milieu de la grande noblesse. J'écrivis mes impressions, avant de

quitter Paris, à M. le marquis de Dreux-Brézé, un des types les plus achevés et les plus séduisants qu'on puisse voir, dans la simplicité distinguée de la vieille noblesse. Il me répondit de vive voix à quelque temps de là : « Il a manqué à Mgr le comte de Chambord, parmi ses partisans, une cinquantaine d'hommes énergiques et décidés comme vous Ce n'est pas la France, c'est son parti qui lui a manqué, c'est-à-dire les hommes qui, au parlement, pouvaient le faire acclamer et proclamer. Quand nous relèverons-nous, ajoutait-il, de ce désastre. dû à une intrigue où la faiblesse des uns le disputait à la perfidie et à l'égoïsme des autres? »

« Les parlementaires, catholiques libéraux et autres, écrivait encore M. Charaux, étaient, après 1870, gens de petites cabales et d'étroites camaraderies ; ils confinaient le monde et la politique dans leurs fragiles combinaisons, mettant toute leur habileté à diminuer la part de Dieu pour donner quelque chose au diable. Pétris de bonnes intentions, ils ont fait au pays un mal incalculable et ont déchaîné sur lui l'enfer. Dans leur égoïste vanité, ils n'ont pas voulu de Henri V, que certains d'entre eux appelaient : « Monsieur de trop » et qui eût été un roi ; ils lui ont préféré Mac-Mahon, un homme de paille sous le nom duquel ils gouvernaient. C'était l'époque où l'un d'entre eux disait du comte de Chambord : « Il viendra, mais ficelé comme un saucisson ». Voilà qui peint bien, d'une façon triviale, mais saisissante, l'esprit de ces libéraux.

Dernières années et mort.

Le chef-d'œuvre de l'esprit, du cœur et de l'âme de M. Charaux c'était son fils Victor, « âme ardente, généreuse et qui s'ignorait dans sa simplicité ; modèle de piété filiale et de piété envers Dieu ». Cet enfant, dont Mgr Chollet a écrit la vie, et qui aurait voulu « que le jour de sa pre-

mière communion ne finît jamais », promettait de continuer les traditions familiales et de devenir un vrai maître. Il avait choisi l'histoire comme champ d'études, et déjà on saluait son jeune talent avec une respectueuse sympathie. « Ce qui nous semble, chez lui, caractériser l'historien, écrivait un connaisseur, c'est le sang-froid de l'esprit, la précision du style, la noblesse d'une âme chrétienne et française, l'élévation des vues politiques, un coup d'œil vif et pénétrant, le cœur enfin pour faire revivre l'âme des générations disparues ».

La mort de ce jeune homme, qui préparait son doctorat et avait déjà professé l'histoire au collège de Roubaix, fut pour le père un coup terrible. Tant d'espérances fauchées, tant de tendresse ravie minèrent profondément ce chêne vigoureux sur lequel, jusqu'alors, les années paraissaient n'avoir pas eu de prise. M. Charaux, malade, résolut de donner sa démission et d'aller chercher, suivant l'expression de Mgr Baunard, au lieu de son berceau et auprès de tombes aimées, entre Dieu et ses livres, ce qui seul peut encore, sinon charmer la vie, du moins consoler de vivre.

Mais quel déchirement, lorsqu'il dit adieu à Lille. « Mon pauvre cœur écrivait-il, est partagé entre deux amours rivaux : Lille, où j'ai pris ma seconde naissance, où j'ai travaillé trente et un ans pour Dieu et pour cette sympathique jeunesse que j'aime de toutes les forces de mon âme, Lille où je me suis senti aimé, où j'ai tant de vieilles, chères et précieuses habitudes, où notre Université me paraît comme un être vivant dont je ne saurais me séparer et, d'autre part, ma vieille Lorraine, où deux de mes frères m'attendent, où m'attendent aussi la tombe de notre enfant et la maison paternelle. J'ai le cœur littéralement déchiré ».

Ne pouvant plus enseigner la jeunesse universitaire,

sinon par la plume, il entreprit de vulgariser la littérature dans sa chère province, et il donna, à Pont-à-Mousson et à Nancy, des conférences captivantes. Rentré chez lui, après cette courte résurrection de ses fonctions professorales, il reprenait sa plume et ne la lâchait que bien tard, lorsque le soleil avait disparu derrière l'horizon. Le corps avait faibli, mais l'âme ne changeait pas. « S'il plaît à Dieu écrivait-il, de prolonger ma vie et la vigueur de ma pensée, que ce soit pour le servir encore, aider le sentiment du beau et du bien à refleurir dans les âmes, enfin faire aimer au-dessus de tout, à notre jeunesse, l'Église et la France »

Ce vieillard restait jeune par l'enthousiasme de son cœur et par ses indomptables énergies. Il disait, comme le héros des croisades,

Seigneur, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire.

Mais il ne consentait ni à délacer sa cuirasse, ni à poser son épée La mort fondit sur lui avec impétuosité : le vendredi matin, 10 mai 1912, paraissait dans la *Croix* un long article d'histoire signé de son nom ; le soir même se répandait à Lille la nouvelle de sa mort.

« Il est donc tombé la plume à la main, écrivait à ce propos le chanoine Lecigne. C'est sans doute ainsi qu'il avait rêvé de mourir, debout sur son champ de bataille, dans l'attitude héroïque qui fut celle de toute sa vie. Il n'est plus, ce bon et cher maître. On l'a pieusement enseveli dans la terre lorraine, en l'octave de Jeanne d'Arc, la sainte aimée de son cœur. Il nous regarde de là-haut, et, nous voyant tristes, inconsolables de son départ, il me semble qu'il nous répète les vers que Louis Veuillot écrivait dans son testament :

Dites entre vous : « Il sommeille ;
Son dur labeur est achevé »
Ou plutôt, dites : « Il s'éveille ;
Il voit ce qu'il a tant rêvé ».



TABLE DES MATIÈRES

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges (Belgique)


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 06 04 06 22 7